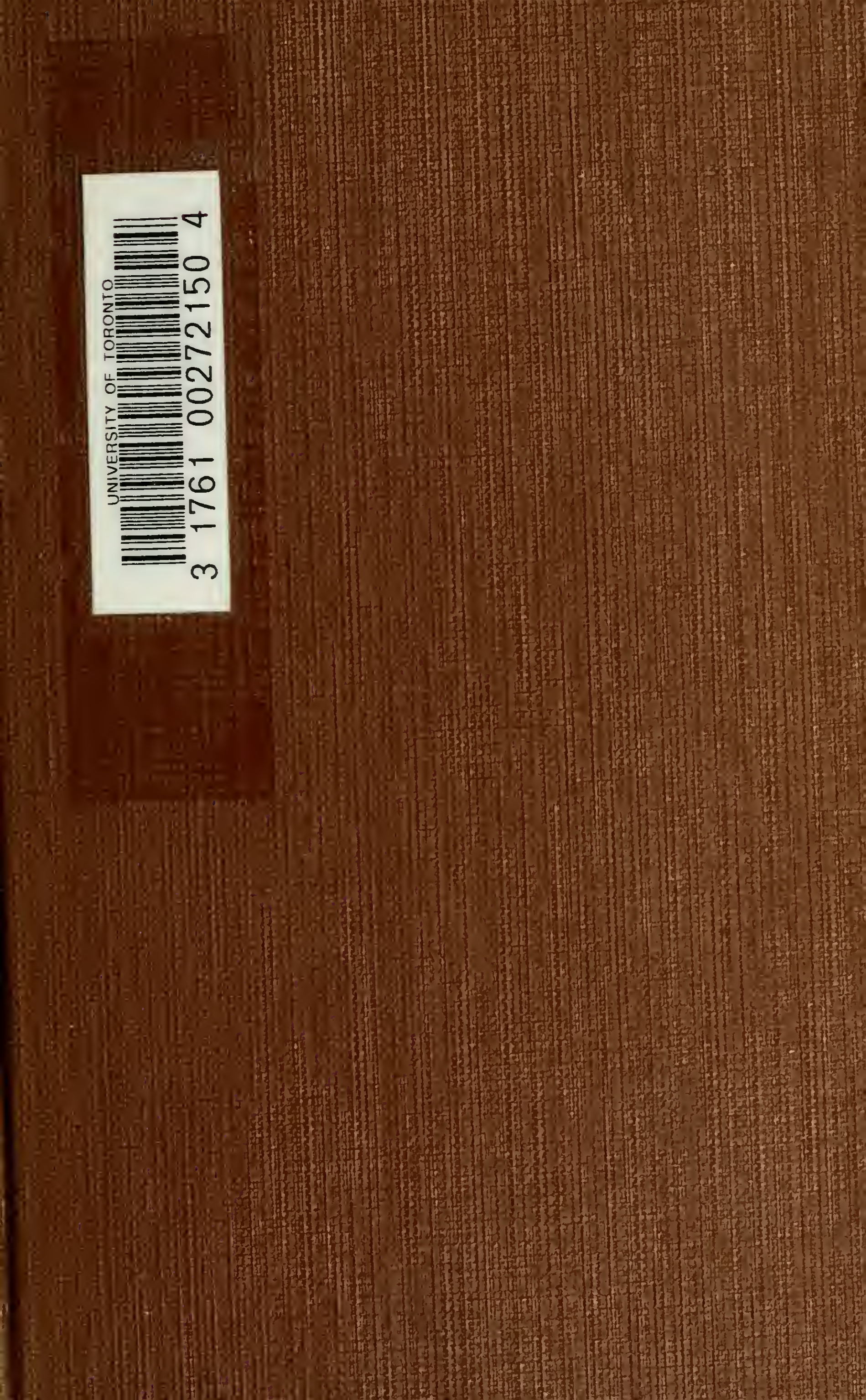

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00272150 4

LA

CURIOSITÉ

LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE


CH. UNSINGER
TYPOGRAPHIE A PARIS 83. R. DU BAC
AGE QUOD AGIS

LA CURIOSITÉ LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Articles littéraires.
Reproduction, Extraits et Analyses d'Ouvrages curieux.
Notices de Livres rares. — Anecdotes, etc.

PREMIÈRE SÉRIE



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, n° 2
1880


LIBRARY
MAR 26 1962
UNIVERSITY OF TORONTO



AVERTISSEMENT

Ce *recueil n'a presque pas besoin d'être présenté; quelques mots nous suffiront pour en caractériser le but et la nature. Dans l'intention de ses rédacteurs, il doit servir de complément à la* Petite Collection Elzévirienne *et donner place, soit à des opuscules recherchés des bibliophiles, mais de trop peu d'étendue pour former un volume, soit à des extraits, des analyses ou des traductions d'ouvrages, dont quelques morceaux seulement sont célèbres et qu'on ne saurait songer à reproduire en entier, soit à des notices sur des livres rares, des auteurs mal connus ou tombés dans l'oubli.*

La plupart des éditeurs de recueils du même genre se sont placés à ce point de vue, fort contestable suivant nous, que tout ce qui est vieux est bon, et même qu'il n'y a de bon que ce qui est vieux. Imbu de ce préjugé, on rassemble à grands frais, et avec une patience souvent estimable, une multitude de pièces manuscrites ou imprimées du XVe *et du* XVIe *siècle, et si quelques morceaux vraiment agréables vous tombent sous la main, ils se trouvent perdus dans un amas de rogatons. Nous ne faisons pas fi du vieux, mais le neuf a bien aussi sa valeur; nous n'écarterons pas une pièce qui nous semblera digne d'intérêt sous le prétexte qu'elle est trop jeune en date, et parmi le vieux nous ne prendrons que ce qui cadre à nos vues, les morceaux qui par eux-mêmes, par leurs auteurs, par les circonstances environnantes, offrent quelque chose de piquant et en quelque sorte d'inédit. Nous traiterons en passant quelques points d'érudition légère, des questions et des controverses d'histoire littéraire qui peuvent avoir de l'attrait pour les curieux.*

Les curieux sont une légion; nous n'espérons ni ne comptons les satisfaire tous. Ceux dont l'attention s'exerce ou s'amuse sur l'extérieur des livres, les belles reliures, les fers à froid ou à chaud, les armoiries, la noble provenance de tel ou tel exemplaire, ne trouveront dans ce recueil qu'une chère médiocre. Nous

voulons nous occuper du fond beaucoup plus que de la forme, du livre lui-même, plus que de son enveloppe. Malgré tant de fouilles incessantes, le nombre des raretés bibliographiques est grand encore, et rien qu'en explorant le XVIe *siècle Français, si fécond en œuvres puissantes ou gracieuses, on en découvrirait facilement quelques-unes; nous serons moins à l'étroit en nous permettant quelques excursions hors de la France: l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie surtout dont la littérature si riche recèle tant de belles choses presque ignorées chez nous, offriront à nos investigations un champ pour ainsi dire illimité.*

La mésaventure judiciaire arrivée récemment à Maître Pierre Arétin a tout d'un coup assigné à notre curiosité une limite assez inattendue, car nous comptions sur le privilège dont le Latin jouit depuis un temps immémorial pour nous faire absoudre de quelques hardiesses. Cette limite, nous essayerons de la respecter, sans trop sacrifier toutefois à la pruderie, ou plutôt à l'hypocrisie régnante, et nous avons réservé une bonne place aux œuvres badines, aux plus piquants chapitres de l'histoire des mœurs. Nous nous adressons presque exclusivement aux Amateurs lettrés qui ont assuré le succès de la Petite Collection Elzévirienne, *qui s'y intéressent et qui goûtent la libre allure des conteurs,*

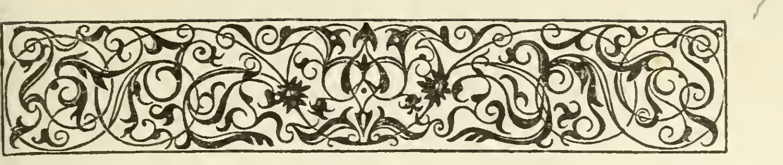
des poètes, des savants, des moralistes sur lesquels se sont portés de préférence les choix de l'Éditeur : ils trouveront dans ce recueil la même variété et le même genre de mérites.

Paris, le 1er Juillet 1880.



LA
CURIOSITÉ LITTÉRAIRE
ET
BIBLIOGRAPHIQUE





LA NOUVELLE ÉDITION

DU

SONGE DE POLIPHILE



Paul de Saint-Victor a consacré à la nouvelle édition du SONGE DE POLIPHILE, dans le *Moniteur universel* du 8 mars dernier, une savante étude que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire pour eux. Ces quelques pages du critique éminent, si habile à bien saisir le côté artistique d'une création, peuvent compter parmi celles où il a su le mieux allier la poésie du style à la parfaite connaissance, à la pénétration intime du sujet.

Nous avons joint à cet article quelques gravures sur bois empruntées à l'édition.

M. Isidore Liseux, à qui les amateurs doivent tant de curieuses réimpressions, leur fait aujourd'hui une

belle et nouvelle surprise. Il leur offre une traduction complète du *Songe de Poliphile,* avec la reproduction totale des planches des éditions originales, Italienne et Française. C'est M. Claudius Popelin, l'artiste émailleur, qui s'est chargé de cette traduction, et qui dirige l'exécution des gravures. M. Claudius Popelin est un dilettante de la Renaissance, il en possède à fond tous les raffinements et tous les secrets; il en parle la langue aussi bien qu'il en imite les chefs-d'œuvre. Cette restauration d'une des merveilles artistiques et typographiques du seizième siècle ne pouvait tomber en de meilleures mains. Les deux premiers fascicules parus nous promettent une ravissante miniature de ce livre unique. Le format petit in-8° est élégant et commode, le caractère d'une pureté parfaite dans sa finesse claire et déliée. Les figures sur bois, gravées à nouveau par M. Prunaire, semblent avoir passé, un peu réduites, mais scrupuleusement décalquées, des feuillets anciens sur les pages nouvelles. L'illusion du fac-similé ne saurait guère aller au delà.

Le *Songe de Poliphile* — littéralement *Combat d'amour en songe (Hypnerotomachia Poliphili)* [1], édité par Alde Manuce, à Venise, en 1499, réimprimé par ses fils

---

1. La traduction de *Hypnerotomachia* ne serait-elle pas plutôt *Combat de l'Amour et du Sommeil?* Le sous-titre Italien de l'édition de 1545, *cioè Pugna d'Amore in sogno,* l'interprète, il est vrai, comme M. Paul de Saint-Victor, mais ce titre provient des fils d'Alde Manuce, non de l'auteur lui-même. Il semble que *Hypnerotomachia* étant calqué sur

en 1545, est assurément le plus beau livre de la Renaissance. Il en est aussi un des plus bizarres, des mieux faits pour intriguer l'imagination des yeux et celle de l'esprit. L'auteur, Francesco Colonna, reste



jusqu'à présent aussi mystérieux que son œuvre. Tout ce qu'on sait sur sa vie, c'est que, né à Venise vers 1449, et entré fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, il fut professeur de grammaire et de belles lettres dans le couvent de cet ordre, à Trévise,

---

Batrachomyomachia, Combat des rats et des grenouilles, les trois mots Grecs qui concourent, comme ce dernier, à le former, doivent se trouver exactement dans le même rapport et exprimer un *combat* entre *Eros* et *Hypnos*.

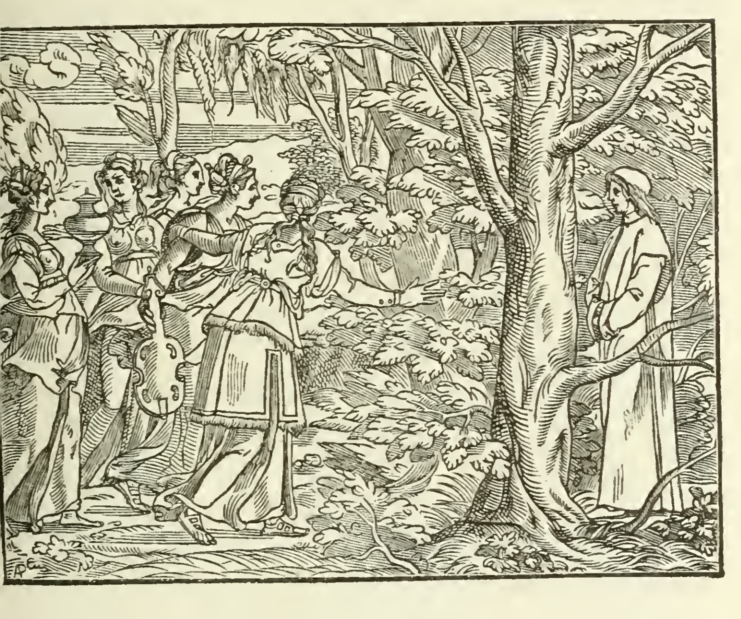
(Note de la Rédaction.)

en 1467, et qu'en 1473, il fut reçu à Padoue docteur en théologie. Francesco Colonna mourut en 1527. Il y eut un roman d'amour dans cette existence monastique, et ce roman il l'a caché dans l'*Hypnerotomachia,* sous une triple clé. En prenant successivement les lettres initiales de tous les chapitres, on reconstitue la



phrase suivante : *Poliam Frater Franciscus Columna peramavit.* Cette Polia, abréviation de Polita ou Ippolita, était la nièce d'un évêque de Trévise, et se nommait Lucrezia Lelia. Elle-même raconte dans le livre comment naquit leur amour. C'est toujours, comme dans les *Nouvelles* du temps, le coup de foudre Italien, l'éclat subit de la passion spontanée. — « Ce » fut », dit-elle, « quand Trévise, longtemps gouvernée

» par des tyrans, devint heureuse sous le juste gou-
» vernement du saint et du terrible Lion de mer »
(Venise), « que je suis née de la famille Lélia. L'on
» me donna le nom de la chaste Romaine qui se tua à
» cause du fils de l'orgueilleux Tarquin. Après avoir
» été nourrie en patricienne avec les soins les plus



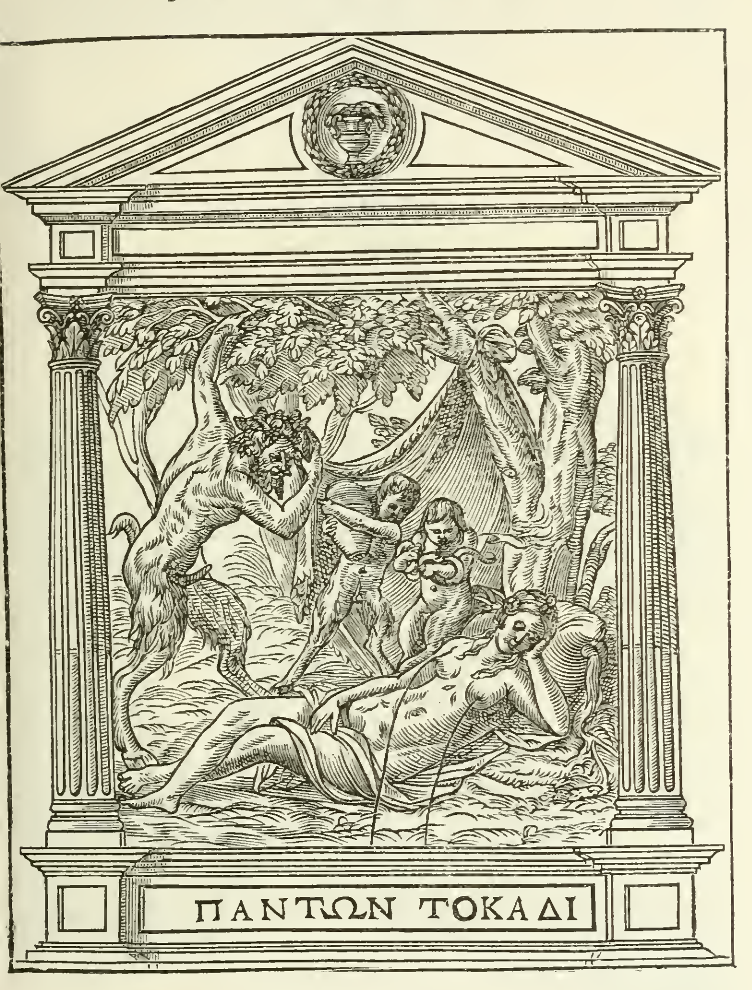
» délicats, je suis parvenue à la fleur de l'âge, dans
» la soixante-deuxième année qui a suivi les qua-
» torze cents ans de la Rédemption des hommes »
(1462). « J'étais un jour, selon l'habitude des
» jeunes filles, au balcon paternel; mes cheveux
» blonds, le plus bel ornement d'une demoiselle,
» tombaient de ma tête parfumée, répandus sur mes
» blanches épaules, et je peignais d'une main soi-

» gneuse leurs filets d'or qui se séchaient aux rayons » du soleil. Poliphile passait par hasard : il osa dire » que les cheveux d'Andromède ne parurent pas si » beaux à Persée, ni ceux de Fotis à Lucius, et il » s'enflamma d'amour. »

Cet amour prit-il forme et corps, ou resta-t-il à l'état de fantôme obsédant la cellule et troublant les nuits du jeune moine? On peut plutôt croire à cette dernière conjecture, d'après la mélancolique paraphrase que Colonna a donnée au titre de son ouvrage : *Hypnerotomachia Poliphili*, — *dove egli mostra che tutte le cose humane non sono altro che sogno*, « Où il démon- » tre que toutes les choses humaines ne sont que des » songes ». Quoi qu'il en soit, son livre n'éclaircit guère le problème. Imaginez une féerie plastique et mythologique, pleine de visions et de descriptions, de plans de villes et d'édifices, d'esquisses de fresques et de bas-reliefs, d'emblèmes interprétés et de hiéroglyphes expliqués. Vous diriez une Apocalypse de l'architecture : Piranèse amoureux en donnerait l'idée. Colonna était avant tout un humaniste et un antiquaire, épris de l'art renaissant, nourri de Vitruve, passionné pour les ruines antiques qui couvraient alors l'Italie; et de même que Béatrix se confond, pour Dante, avec l'Éternelle Beauté, Polia n'apparaît dans son poëme en prose, que transfigurée par la Fable, presque indistincte du monde de nymphes, de déesses et de sculptures qu'elle exhume et qu'elle évoque sous ses yeux. Une *Divine Comédie* archéologique renfermée dans les sphères de l'art, errante dans les cercles de

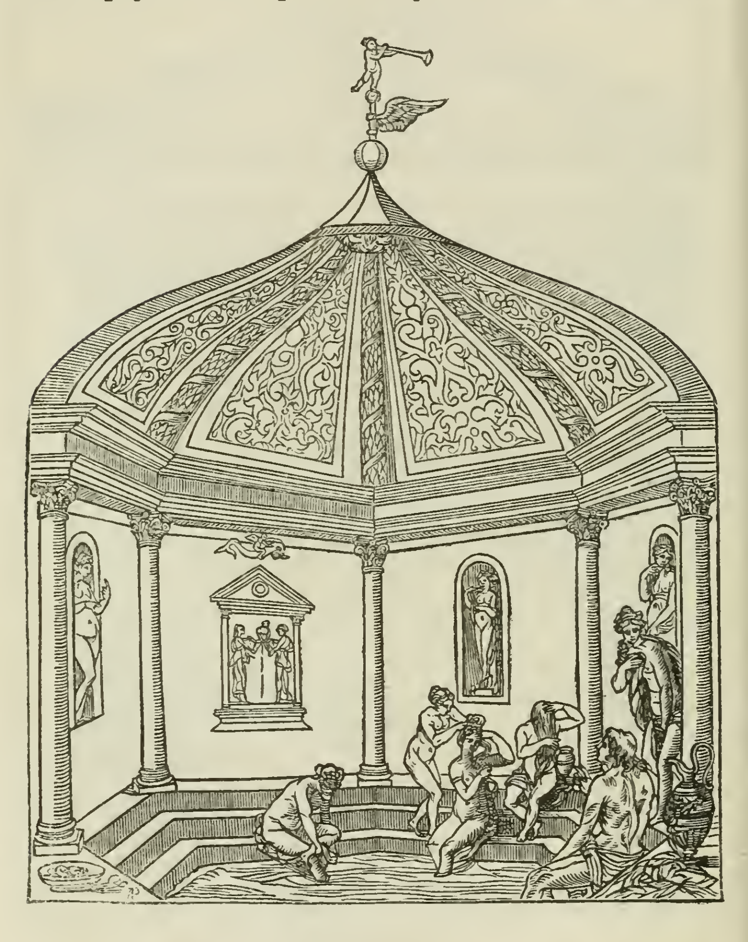
l'antiquité, on pourrait définir ainsi l'*Hypnerotomachia*.

Rien de plus subtil et de plus obscur : le style

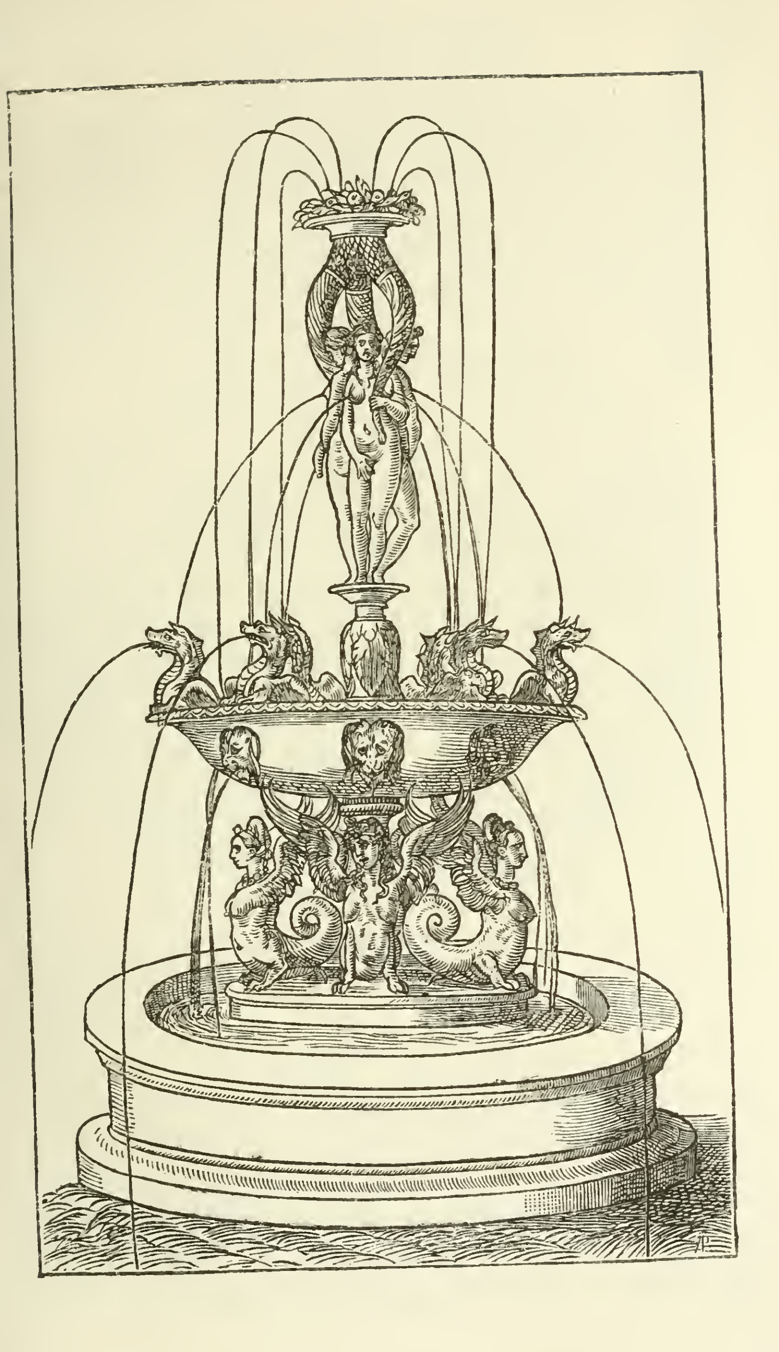


presque macaronique de l'ouvrage, son Italien farci de mots Latins et Grecs, Hébreux et Arabes, en compliquent singulièrement la lecture. Déchiffrez pourtant

ce grimoire, qu'élucidera en tous sens la traduction élégamment exacte de M. Claudius Popelin, et vous serez payé de vos peines. Il y a des fleurs dans son



fatras, des étoiles filantes sillonnent ses ténèbres. Idylles enchantées, paysages héroïques et fabuleux, comme on en voit dans les tapisseries de l'époque,



décors d'architectures et de ruines d'une fantaisie riche ou grandiose, pompes Bacchiques et maritimes pareilles à des cortèges d'opéras. Telle page, dans son fouillis luxuriant, ressemble à ces motifs d'arabesques où des bustes de Satyres jaillissent d'une volute de feuillage, où des têtes de femmes sortent d'une guirlande, coiffées du calice renversé d'une fleur.

Malgré ses beautés trop voilées et sa curiosité trop abstruse, le *Songe de Poliphile* aurait depuis longtemps sombré dans l'oubli, si le grand artiste qui l'a illustré ne l'avait sauvé du naufrage. Grâce à ses cent soixante-cinq figures, ce petit in-folio magnifiquement imprimé par Alde Manuce est classé depuis longtemps comme un objet d'art. Mille écus, c'est le prix qu'atteignent souvent ses beaux exemplaires, et ceux de la traduction Française, publiée à Paris en 1541, 1546 et 1561, par Jacques Kerver, valent quelquefois le tiers de cette somme. Tout est énigme autour de ce livre énigmatique entre tous ; le nom du maître qui l'a décoré est resté profondément inconnu. On a attribué tour à tour ces dessins à Mantegna et à Jean Belin, à Vittore Carpaccio et à Benedetto Montagna : c'est assez dire la fierté de leur style et la saveur de leur caractère. M. Benjamin Fillon, dans les articles intéressants qu'il a adressés dernièrement sur l'*Hypnerotomachia*, à la *Gazette des Beaux-Arts*, croit y reconnaître plutôt l'œuvre d'un modeleur de médailles et de plaques de bronze, de Sperandio peut-être, le célèbre médailliste de Mantoue. Sa conjecture est ingénieuse, et je l'admettrais volontiers. C'est en effet

une main de sculpteur, plutôt que de peintre, qui s'accuse dans ces images symétriques, sommairement inscrites. On y sent l'habitude de la pointe et de l'ébauchoir ; le pouce du praticien exercé à pétrir l'argile, à marteler le métal, perce sous leur rigueur vigoureuse. Tous ces bois sont marqués à la ferme empreinte de



la grande glyptique ; ils en ont l'accentuation et la concision.

Quel que soit l'artiste, ils sont admirables : savants et naïfs, ingénus et forts, raffinés et rudes, pleins de grâce sévère et de sentiment contenu. L'Antiquité y est traduite avec les mâles libertés, pareilles à celles de l'amour, que l'art de la Renaissance prenait envers elle. Le *Char de Vertumne et de Pomone,* le *Sacrifice à*

Priape, le *Triomphe de l'Amour,* les *Rites du Temple de Vénus*, la *Fontaine aux trois Grâces*, semblent des sculptures de sarcophages rajeunies par le souffle d'un air nouveau. D'autres scènes de passion et de vie privée qui nous introduisent dans les intérieurs du quinzième siècle Italien, rappellent, par leur sincérité pénétrante,



les peintures du Botticelli. Celle qui représente Polia et Poliphile amoureusement enlacés, fait songer à l'immortelle étreinte de Paolo et de Francesca :

Questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi baciò tutto tremante.....

Les livres ont leur destinée, celle du *Songe de Poliphile* était de rester partout mystérieux. En 1541,

comme nous l'avons dit, Jacques Kerver en publia une traduction par Jacques Gohori, qui reproduisait les illustrations de l'édition Vénitienne. Reproduire n'est pas le mot propre, car l'artiste Français a interprété si librement, avec un goût si particulier et si personnel, les compositions du maître Italien, que ses copies peuvent passer pour des originaux de seconde main. Qu'on s'imagine des dessins de Bellini ou de Carpaccio pastichés par le Primatice. Les figures de l'illustrateur de Manuce sont un peu ramassées et courtes ; celles du dessinateur de Kerver se distinguent, surtout chez les femmes, par l'excessif allongement des formes, et cette sveltesse fantastique leur donne une incomparable élégance. Elles semblent faites pour fendre les nues d'une apothéose, ou pour ondoyer longuement sur les eaux. On dirait de graves *Donne* Vénitiennes transformées en fées. Cet allongement s'étend aux architectures mêmes et aux paysages : c'est la magie d'un changement à vue répétant les mêmes scènes et les mêmes décors sur une échelle démesurément agrandie. — Mais à qui attribuer ces surprenantes paraphrases ? On a prononcé les noms de Jean Goujon, de Jean Cousin, de Geoffroy Tory ; des objections se sont opposées : la question reste douteuse et ne sera peut-être jamais éclaircie.

Encore une fois, M. Isidore Liseux fait un beau présent aux bibliophiles, en leur offrant cette réduction exacte et exquise d'un des plus beaux livres du monde.

Qu'ils se hâtent de l'acquérir : l'édition n'est tirée qu'à quatre cents exemplaires ; elle ne sera pas réimprimée, et les deux petits in-octavos de M. Liseux deviendront bientôt aussi rarissimes que les in-folios d'Alde Manuce et de Jacques Kerver.

PAUL DE SAINT-VICTOR.





L'*ATYS* DE CATULLE



Le poème d'*Atys* est un des plus remarquables morceaux que nous ait légués l'Antiquité; Catulle a dû l'imiter de quelque hymne Grec fort ancien que les Galles « initiés aux dépens de leur chair », suivant la chaste périphrase de Ronsard, chantaient, on le suppose, aux fêtes de Cybèle. Il nous en a conservé le rythme étrange, haletant, désordonné comme les danses qu'accompagnaient les paroles, au grondement des cymbales, au claquement des fouets, et, sous la rare perfection de forme du vers Latin, on devine encore les rudes et sauvages beautés de la primitive composition liturgique. C'est le cantique du vertige et de la fureur sacrée. Dès longtemps les érudits s'en sont occupés comme d'un

document d'une haute importance pour l'étude des anciens cultes Pélasgiques, l'introduction des mythes Phrygiens dans la religion Grecque; toutefois, ce n'est pas à ce point de vue que nous le rééditons. Notre but est de soumettre aux lettrés qui s'intéressent à ces sortes de tentatives un essai de traduction juxtalinéaire, appliquée pour la première fois à des vers Latins. L'extrême perfection de cette pièce, le mouvement entraînant de son rythme, nous l'ont fait choisir de préférence à toute autre, parce que ces qualités sont absolument perdues dans les traductions ou imitations, soit en prose, soit en vers, que nous en connaissons. Seul Ronsard, grâce à sa langue si riche en épithètes imagées, si proche voisine du Latin et du Grec par ses mots composés et ses tournures, a pu approcher du modèle; mais son élégie, le *Pin*, d'un si beau coloris antique, est à peine une imitation; elle n'emprunte au poème de Catulle qu'un certain nombre de touches vigoureuses. Nous avons voulu voir s'il était impossible d'en conserver quelque chose de plus à l'aide d'une méthode de traduction, qui possède pour l'exactitude littérale du rendu les avantages de la prose et qui admet néanmoins les constructions, les hardiesses du vers.

Pour le texte, nous avons suivi la leçon de l'édition Allemande de Tauchnitz; elle s'écarte assez considérablement de celles qu'on adopte d'ordinaire dans les éditions Françaises et modifie, d'une façon qui nous a semblé heureuse, le sens de quelques passages obscurs. On remarquera que certains mots subissent, pour la

mesure, des variations d'orthographe : *typanum* et *tympanum, Cybeles* et *Cybelles*, *genitrix* écrit *genetrix,* etc. Nous ne discuterons pas les raisons de métrique sur lesquelles se basent les Allemands : elles doivent être bonnes ; nous prévenons seulement le Lecteur de ne pas prendre ces modifications voulues pour des fautes typographiques.

Alcide Bonneau.



DE ATY

Super alta vectus Atys celeri rate maria,
Phrygium nemus citato cupide pede tetigit,
Adiitque opaca silvis redimita loca Deæ :
Stimulatus ubi furenti rabie, vagus animi,
Devolvit illa acuto sibi pondera silice.
Itaque ut relicta sensit sibi membra sine viro,
Et jam recente terræ sola sanguine maculans,
Niveis citata cepit manibus leve typanum,
Typanum, tubam Cybelles, tua, Mater, initia,
Quatiensque terga tauri teneris cava digitis,
Canere hæc suis adorta est tremebunda comitibus :

« *Agite, ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora simul,*
» *Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora,*
» *Aliena quæ petentes, velut exules, loca,*
» *Sectam meam executæ, duce me, mihi comites*
» *Rapidum salum tulistis, truculentaque pelagi,*
» *Et corpus evirastis Veneris nimio odio.*
» *Hilarate hero citatis erroribus animum.*
» *Mora tarda mente cedat : simul ite, sequimini*
» *Phrygiam ad domum Cybelles, Phrygia ad nemora Deæ :*
» *Ubi cymbalum sonat vox, ubi tympana reboant,*
» *Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo,*

ATYS

Atys, porté par un esquif rapide sur les mers profondes,
A touché impatiemment d'un pied hâtif la vallée Phrygienne
Et gagné le sombre sanctuaire, entouré de forêts, de la Déesse;
Là, tourmenté d'une rage furieuse, l'esprit troublé,
Du coupant d'un caillou, il a détaché ses lourds testicules.
Or, dès qu'elle a senti sa chair mutilée de ce qui fait l'homme
Et taché de son sang qui coule le dessus de la terre,
De ses mains de neige elle saisit, rapide, le léger tambourin,
Le tambourin, trompette de Cybèle, tes préludes, Mère,
Et, frappant de ses doigts délicats la peau creuse du taureau,
Elle se met à chanter ceci, frémissante, à ses compagnes :

« Allez, courez, Galles, vers les hautes forêts de Cybèle,
» ensemble,
» Ensemble courez, de la reine de Dindyme errant bétail,
» Vous qui, avides de lieux inconnus, comme des exilés,
» Avez embrassé ma cause, pris mes ordres, à ma suite
» Franchi la vaste mer, les flots gonflés de tempête,
» Et émasculé vos corps, en farouche haine de Vénus.
» Etourdissez-vous la raison de danses tournoyantes ;
» Que tout délai cesse. Ensemble allez ; suivez-moi
» A la demeure Phrygienne de Cybèle, aux bois Phrygiens
» de la Déesse,
» Où des cymbales sonne la voix, où les tambourins beuglent,
» Où le joueur de flûte Phrygien chante d'un ton grave
» dans le roseau recourbé,

» *Ubi capita Mænades vi jaciunt hederigeræ,*
» *Ubi sacra sancta acutis ululatibus agitant,*
» *Ubi suevit illa Divæ volitare vaga cohors :*
» *Quo nos decet citatis celerare tripudiis.* »

Simul hæc comitibus Atys cecinit notha mulier,
Thiasus repente linguis trepidantibus ululat,
Leve tympanum remugit, cava cymbala recrepant.
Viridem citus adit Idam properante pede chorus.
Furibunda simul anhelans vaga vadit, animæ egens,
Comitata tympano Atys, per opaca nemora dux,
Veluti juvenca vitans onus indomita jugi.
Rapidæ ducem sequuntur Gallæ properipedem.
Itaque ut domum Cybelles tetigere lassulæ,
Nimio e labore somnum capiunt sine Cerere.
Piger his labante langore oculos sopor operit.
Abit in quiete molli rabidus furor animi.

Sed ubi oris aurei Sol radiantibus oculis
Lustravit æthera album, sola dura, mare ferum,
Pepulitque noctis umbras vegetis sonipedibus,
Ibi somnus excitum Atyn fugiens citus abiit :
Trepidantem eum recepit dea Pasithea sinu.
Ita de quiete molli rapida sine rabie
Simul ipsa pectore Atys sua facta recoluit,
Liquidaque mente vidit, sine queis, ubique foret,
Animo æstuante rursum reditum ad vada tetulit.
Ibi maria vasta visens lacrimantibus oculis,
Patriam adlocuta mœsta est ita voce miseriter :

» *Patria o mea creatrix, patria o mea genetrix,*
» *Ego quam miser relinquens, dominos ut herifugæ*

» Où secouent furieusement leurs têtes les Ménades por-
» teuses de lierre,
» Où elles ébranlent les sanctuaires de hurlements aigus,
» Où tourbillonne d'ordinaire l'errante cohorte de la Déesse :
» C'est là qu'il nous faut l'honorer de danses tumultueuses.»

A ses compagnes Atys, demi-femme, a dit ces choses ;
Le thiase aussitôt, les langues vibrantes, hurle ;
Le léger tambourin mugit, les creuses cymbales grondent,
Le chœur agile, d'un pied précipité, gagne le verdoyant Ida.
Furieuse, haletante, égarée bondit, hors de soi, Atys,
Accompagnée du tambourin, à leur tête, par les bois noirs,
Comme la génisse indomptée, qui se dérobe au joug pesant ;
Agiles, les Galles suivent leur guide au pied léger.
Dès qu'elles ont atteint la demeure de Cybèle, lasses,
Par fatigue, elles s'endorment sans manger de pain.
Un lourd sommeil clôt leurs yeux tombant de longueur.
Dans le mol repos s'éteint la frénétique fureur de leur âme.

Mais quand le Soleil, des yeux rayonnants de sa face d'or
Éclaira le blanc éther, la terre solide, la mer farouche,
Et de la nuit chassa les ombres avec ses robustes coursiers,
Alors le Sommeil, fuyant Atys éveillé, vite s'éloigne,
Et la Déesse Pasithée le reçoit tremblant sur son sein.
Alors, sortie du doux assoupissement, sans nul délire,
En son cœur Atys se souvient de ce qu'elle a fait,
D'un esprit clair elle voit ce qui lui manque, où elle est,
Et frémissant de colère retourne au rivage.
Là, découvrant les vastes mers, les yeux pleins de larmes,
Elle interpelle sa patrie, d'une voix triste, amèrement :

« Patrie, ô ma créatrice, patrie, ô ma mère,
» Toi que, hélas ! j'ai quittée, comme fuient leurs maîtres

» *Famuli solent, ad Idæ tetuli nemora pedem :*
» *Ut apud nivem et ferarum gelida stabula forem,*
» *Et ut omnia earum adirem furibunda latibula :*
» *Ubinam, aut quibus locis te positam, patria, rear?*
» *Cupit ipsa pupula ad te sibi dirigere aciem,*
» *Rabie fera carens dum breve tempus animus est.*
» *Egone a mea remota hæc ferar in nemora domo?*
» *Patria, bonis, amicis, genitoribus abero?*
» *Abero foro, palæstra, stadio, et gymnasiis?*
» *Miser, ah miser, querendum est etiam atque etiam, anime.*
» *Quod enim genus figuræ est, ego non quod habuerim?*
» *Ego mulier, ego adolescens, ego ephebus, ego puer,*
» *Ego gymnasii fui flos, ego eram decus olei.*
» *Mihi januæ frequentes, mihi limina tepida,*
» *Mihi floridis corollis redimita domus erat,*
» *Linquendum ubi esset orto mihi sole cubiculum.*
» *Egone ah deum ministra et Cybeles famula ferar?*
» *Ego Mænas, ego mei pars, ego vir sterilis ero?*
» *Ego viridis algida Idæ nive amicta loca colam?*
» *Ego vitam agam sub altis Phrygiæ columinibus,*
» *Ubi cerva silvicultrix, ubi aper nemorivagus?*
» *Jam jam dolet, quod egi, jam jamque pœnitet.* »

Roseis ut huic labellis palans sonitus abit,
Geminas Deorum ad aures nova nuntia referens,
Ibi juncta juga resolvens Cybele leonibus,
Lævumque pecoris hostem stimulans, ita loquitur :

« *Agedum* », *inquit*, « *age ferox, i, face ut hinc furoribus,*
» *Face ut hinc furoris ictu reditum in nemora ferat,*
» *Mea libere nimis qui fugere imperia cupit.*

» Les esclaves insoumis, pour gagner les forêts de l'Ida,
» Pour venir dans la neige et les repaires glacés des fauves,
» Pour habiter, en démence, leurs retraites cachées :
» Où es-tu, Patrie? sais-je même où tu es située ?
» Ma prunelle veut vers toi diriger son regard,
» Dans ce court instant où ma raison est exempte de vertige.
» Irai-je dans ces bois profonds, loin de mon toit ?
» Patrie, fortune, amis, parents, vous quitterai-je?
» Abandonnerai-je agora, palestre, stade, gymnases?
» Malheureux, ah! malheureux! pleure encore et toujours;
» Car est-il un sexe que je n'aurai eu?
» Moi femme, moi qui adolescent, éphèbe, enfant,
» Fus la fleur du gymnase, étais l'honneur de l'huile!
» Moi, dont la porte était encombrée et le seuil tiède,
» La demeure enguirlandée de couronnes fleuries,
» Quand je devais, le soleil levé, quitter ma couche.
» Serai-je donc prêtresse des Dieux, servante de Cybèle?
» Moi, Ménade? moi, partie de moi-même? moi, mâle
» infécond ?
» Moi, j'habiterais du verdoyant Ida les espaces couverts
» de neige glacée?
» Moi, je vivrais sous les hautes crêtes Phrygiennes,
» Avec la biche des forêts, le sanglier coureur des bois?
» Déjà je pleure ce que j'ai fait, déjà il m'en repent. »

De ses lèvres roses dès que ces sons plaintifs s'exhalèrent,
Portant l'étrange nouvelle aux doubles oreilles des Dieux,
Cybèle détacha le joug attelé de lions,
Et pour stimuler le cruel ennemi des troupeaux :

« Va, cours sur lui, » s'écrie-t-elle, « fais que, farouche,
« Oui, fais que frappé de folie, retourne dans les bois
» Celui qui trop librement veut se soustraire à mes ordres.

» *Age, cæde terga cauda, tua verbera patere.*
» *Face cuncta mugienti fremitu loca retonent.*
» *Rutilam ferox torosa cervice quate jubam.* »

Ait hæc minax Cybelle, religatque juga manu.
Ferus ipse sese adhortans rapidum incitat animum :
Vadit, fremit, refringit virgulta pede vago.
At ubi humida albicantis loca littoris adiit,
Tenerumque vidit Atyn prope marmora pelagi;
Facit impetum. Ille demens fugit in nemora fera :
Ibi semper omne vitæ spatium famula fuit.

Dea, magna Dea, Cybelle, Didymi dea domina,
Procul a mea tuus sit furor omnis, hera, domo!
Alios age incitatos, alios age rabidos!



» Va, bats tes flancs de ta queue, redouble tes coups,
» Fais tout retentir de tes formidables mugissements,
» Hérisse sur ton col de taureau ta rouge crinière. »

Ainsi parle Cybèle menaçante et de sa main délie le joug;
Le fauve s'excite lui-même et irrite sa violente rage,
Il court, il bondit, il brise les bourgeons d'un pied fou;
Arrivé à l'humide bord du rivage blanc d'écume,
Il voit le tendre Atys près de la mer lisse comme le marbre,
Et s'élançe... Atys s'enfonce, éperdu, dans les forêts sauvages :
Là, tout le reste de sa vie il fut servante.

Déesse, grande Déesse, Cybèle, de Dindyme déesse souveraine,
Loin de mon toit s'écarte ta fureur, ô maîtresse!
Pousse au vertige d'autres que moi, pousse à la rage d'autres que moi!





DES RELIEURS

ET

DE LA RELIURE

Les livres sont des amis qu'il faut pouvoir traiter familièrement. J'aime la lecture, et la reliure est sa plus cruelle ennemie. S'il y a une profession inutile, c'est celle des relieurs ; elle ajoute à la cherté des livres et nuit à leur usage. C'est du carton doré et surdoré ; ce sont des peaux de bêtes bien polies, dont on couvre les productions du génie, et que l'on vend à l'ostentation et à l'ignorance. Le relieur me défend d'y toucher, en enfermant le chef-d'œuvre de la pensée entre deux espèces de planches bien dures ; et dès que l'on dit d'un livre : *Oh ! que cela est bien relié !* c'en est fait, on ne l'ouvre plus. Les feuilles peu à peu se collent de manière qu'on n'ose plus les séparer ; le volume doré et brillant figure en masse, et n'est plus qu'un meuble meublant.

Avec ce que coûtent les reliures, on auroit une autre bibliothèque ; mais on achète des livres comme des magots de la Chine et des biscuits de Sèvres, pour en faire ornement ; et tel dit avec une naïveté remarquable : *Après tout, le prix s'en trouvera dans mon inventaire.* Ne vaudrait-il pas mieux avoir des pensées que des peaux de mouton ?

Quand j'entre dans une de ces bibliothèques qui ressemblent à un grand rideau diapré, je dis du possesseur : Il achète, il dépense, et il ne lit pas. Lafontaine a dit du trésor d'un avare : « Mettez-y une pierre, elle vous vaudra tout autant ». Ce mot ne sauroit avoir une plus heureuse application.

Cependant les livres sont faits pour être lus, relus, maniés et remaniés. Un *Horace* tout neuf ne peut appartenir qu'à un sot. Les livres sont comme des olives : les pochetés sont les meilleurs.

Mais comment aborder le chef-d'œuvre sorti des mains du relieur avec des parures éblouissantes ? Il est artistement encadré dans du veau fauve ou du maroquin du dernier fini ; des ciselures, des filets, et des filagrammes en tracent le pourtour, c'est un vrai bijou ; on le range avec respect sur des tablettes non moins imposantes, et qui ne cèdent en rien à la pompe des volumes ; ils dorment là toute l'année, et jamais le soleil ne caresse que leur dos.

A moi, faciles et complaisantes brochures ! vous ne m'empêchez pas, comme les belles éditions, de lire longtemps ; vous ne me fatiguez ni l'œil ni la main ; vous n'êtes point rebelles à mes caresses ; je tourne et retourne le livre dans tous les sens ; il m'appartient, je le corne et le charge de notes, je fais connaissance avec lui d'un bout à l'autre ; ô brochures ! vous ne surchargez point ma table ; et si vous tombez, je ne crains ni pour vous ni pour moi.

Mais le livre superbement relié, je n'en puis rien faire ; il m'échappe des doigts, il a un air matériel, il m'offre la dépouille de tel animal, qui convient, il est vrai, à certains ouvrages impies et libidineux ; mais toi, mon cher Marc-Aurèle, toi qui, sur le trône du monde, connus la simplicité, qu'as-tu besoin d'être relié en maroquin ?

Entrez chez moi, vous n'y trouverez pas un seul volume

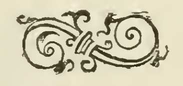
relié ; c'est que je tourmente mes livres. Quand j'achète ce qu'on appelle un bouquin, vite je lui casse le dos ; j'ai bien soin de le dépouiller de ses vieilles planches, parce que je veux qu'il s'ouvre facilement sur ma table, et que, pour lire, je ne veux employer ni pupitre, ni marbre à poire où à pomme.

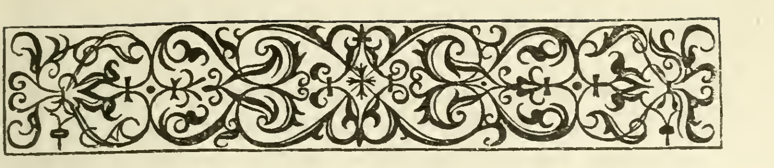
On m'objectera la conservation des livres : mettez-les dans des cartons ou dans des caisses de bois. D'ailleurs, quelque chose que vous fassiez, dans cinq ou six cents ans, aucun de nos livres imprimés n'existera plus. Les infiniment petits dévorateurs-nés de tout ce globe, les vermisseaux, auront mis en poudre les vers de l'abbé Delille, et, qui pis est, la philosophie de la nature d'un autre Delille, et tous mes tomes.

MERCIER, *membre de l'Institut national.*

(AN X.)

Cette boutade est tirée de l'*Almanach des Prosateurs*, rédigé par François Noël et Lamare (1re année). En ce temps où plus que jamais les reliures d'un prix fou sont à la mode, il nous a paru piquant de la reproduire, mais elle est excessive. L'humoristique auteur du *Tableau de Paris* traite ses livres avec un sans-gêne effrayant ; il les *corne*, horreur ! il leur *casse le dos*, le cannibale ! *In medio stat virtus*, en reliure comme en toutes choses.





FRAGMENT

D'UNE

VIE DE JÉSUS

DE PIERRE ARÉTIN



'ARÉTIN a beaucoup écrit, et dans les genres les plus divers : on conçoit que pour tirer annuellement quelque trois mille écus d'or d'une bouteille d'encre, il lui était besoin de ne pas laisser sa plume oisive. Ses *Sonnets,* ses *Dialogues* sont fameux ; sa *Vie de Jésus* [1] est moins connue. Elle ne brille pas précisément par l'exégèse, et Strauss, Renan, Havet, Peyrat ont compris le sujet de tout autre manière ; mais qui s'occupait d'exégèse biblique au XVIe siècle ? Il l'écrivit, dit-on, en vue du chapeau de Cardinal, qu'il faillit obtenir : nous le soupçonnerions plutôt d'avoir voulu se donner l'agrément de reproduire à la plume les chefs-d'œuvre de l'école Italienne. A mesure que s'en déroulent les épisodes, on croit se souvenir de les avoir déjà vus quelque part, agencés de la même

1. *I tre libri della Humanità di Christo, di M. Pietro Aretino.* Venise, 1535, in-4.

açon, dans le même style, avec la même ordonnance, les mêmes détails d'architectures, d'intérieurs, de paysages, de costumes : en effet, on les a vus dans les musées. En cherchant un peu, on retrouverait tous les tableaux dont il nous donne une copie poétique et ceux aussi qu'à son tour il dut inspirer, car sa *Vie de Jésus,* réimprimée encore au XVII[e] siècle, fut très-populaire en Italie de son vivant. On rencontre tantôt un Titien, tantôt un Giorgione; cette Adoration des Mages ressemble à un Bonifazio ; cette Madone prosternée en extase devant l'Enfant-Jésus est de Jean Bellin; ce Massacre des Innocents, d'une férocité truculente, comme eût dit Théophile Gautier, a été peint plus de vingt fois. Le Corrège n'a pas de coloris plus suave que celui des pages où l'Arétin retrace les premiers mystères de notre foi : c'est que l'Arétin s'inspirait tout bonnement du Corrège; ainsi, dans sa Nativité, la scène s'éclaire, comme dans la fameuse *Nuit* du Musée de Dresde, des rayons de lumière surnaturelle dont resplendit le *bambino* divin. Nous ne savons sur quelles traditions ecclésiastiques, aujourd'hui abandonnées, il s'appuie pour placer la crèche au milieu des ruines d'un antique édifice : c'est un détail que l'on remarque dans la célèbre *Adoration des Mages,* du Poussin. Notons en passant que les lettrés, et l'Arétin tout le premier, malgré la profonde connaissance qu'il avait des Écritures, ont été les complices de ces bizarres anachronismes qui nous amusent tant chez les peintres. La Samaritaine, coiffée d'un magnifique turban rouge, vêtue d'une robe de couleur changeante, offre à boire à Jésus près d'un puits couvert de délicates sculptures Renaissance; Lazare, le Ressuscité, est un haut Baron

de Béthanie, ayant donjon à créneaux et à tourelles; la pécheresse Magdeleine s'habille de brocart à ramages, comme dans un Paul Véronèse.

La parenté de cette *Vie de Jésus* avec les plus belles choses de l'art, tel est, à notre avis, son principal intérêt, outre celui du style, plus soutenu que dans les autres œuvres du maître, plus laborieux, avec les mêmes qualités d'élégance fleurie et de finesse recherchée.

Le nom de l'auteur a induit d'anciens bibliographes à y chercher des sous-entendus, des intentions malignes, des moqueries déguisées; ils y ont perdu leur peine. Tout ce qu'on a cru pouvoir relever, et probablement à tort, c'est une assimilation, qualifiée par quelques-uns de sacrilège, entre la Conception de la Vierge et la fable de Léda : on y voit en effet l'Esprit saint, sous forme de colombe amoureuse, se blottir *comme en son nid* dans le giron de la Vierge; mais cette page assez bien réussie est toute mystique, et il reste au moins douteux que l'Arétin ait songé au cygne de Léda. Cela ne ferait d'ailleurs que montrer les points de ressemblance qu'ont entre elles toutes les mythologies.

ALCIDE BONNEAU.

LA CONVERSION DE MAGDELEINE

La Dame de Magdala, sœur de ce Lazare qu'au bout de quatre jours la pitié et la puissance du Christ avaient tiré du sépulcre et des mains de la Mort, se trouvait à Jérusalem, en un grand palais de ses aïeux, lorsque Marthe, partie

de Béthanie, s'en vint vers elle. La Dame, née un peu avant Magdeleine, était de cette taille qui ne se guinde pas jusqu'à la grandeur et ne descend pas jusqu'à la petitesse. Bien que les ans commençassent à l'oppresser de ce poids qui courbe les épaules et flétrit les corsages, elle ne marquait pas l'âge qu'elle avait; la cause de cela, c'était l'allégresse de son cœur, consolé par la possession de Jésus. Un manteau de peu de valeur et d'une couleur humble la recouvrait; une coiffe de lin grossier et mal blanchi lui ornait la tête. Elle se montrait toute inquiète, toute active, toute aimable au service du Seigneur et, hors de ce qu'il lui fallait strictement pour vivre, elle dépensait tout à pourvoir aux nécessités du prochain. Elle parlait doucement, mais d'une voix pénétrante, secourait les malades, assistait les prisonniers, et tout office agréable à Dieu était son reconfort. Bref, elle haïssait plus le monde que ne l'aimait Magdeleine, à qui, une fois arrivée devant elle, sans autres cérémonies de salutation, elle adressa les paroles suivantes :

« O chère sœur, en qui d'abord j'avais placé toutes mes » espérances avant de connaître celui dont la pitié me fera » cette grâce que toi aussi tu le connaisses, est-il possible » que ta raison ne comprenne pas combien les plaisirs que » donne à l'âme le Ciel sont plus doux que ceux que » donne aux corps le monde? Comment se peut-il que tu » ne comprennes pas la différence qu'il y a entre les dons » célestes et les dons terrestres? Vains sont tes pensers, » vaines tes œuvres; mais change-s-en, petite sœur; petite » sœur, fais-le, et tes œuvres deviendront utiles. De même » qu'aujourd'hui les vanités occupent la première place » dans tes désirs, de même alors tes désirs seront victo- » rieux des vanités. Je n'entends pas que tu t'enfonces » dans la pénitence jusques à en mourir, mais si tu ne veux

» pas ceindre tes reins du cilice, transforme du moins ta » vie et de mauvaise rends-la bonne. Tu ne seras peut-être » pas apte encore à vaincre la lasciveté du péché, mais tu » triompheras des embûches du Démon, qui t'a fait pré- » sent de ta grande beauté; quel bonheur pour toi, si elle » était moindre ou plus pudique! Tu es aveugle, Magde- » leine; c'est ce qui t'empêche, pour plaire aux hommes » et déplaire à Dieu, de voir l'exemple que t'offrent, si tu » te regardais dans leur miroir, les violettes et toutes les » fleurs dont la vie meurt dès en naissant. Voici la vieil- » lesse qui maltraitera tes lèvres de rose. Mais si tu te » convertis, si tu changes, si tu te reconnais, le Messie, » qui est venu, accroîtra ta beauté à l'égal de celle des » Anges. Viens donc avec moi, nous irons vers lui et, » sans même tenir compte de ce que je suis sa servante, sa » miséricorde est si grande, si infinie, que nous aurions » beau mêler ensemble et tes erreurs et les miennes et » tous les péchés des hommes passés, présents et futurs, » cela serait pour lui moins que rien. Moyennant une » parole qui se prononce : *Je me repens,* il te pardonnera. »

Quoique Magdeleine eût écouté les paroles que lui disait Marthe comme écoute celles de son père un fils qui a mis le pied dans la mauvaise voie, en son cœur pénétra certain doute, certain désir inconnu, qui l'émut fort. Marthe, joignant à la croyance qu'elle avait de la convertir une espérance nouvelle, avec sa douceur habituelle, sa prudente délicatesse, sa promptitude d'esprit, lui dit : « Sache, » petite sœur, que Christ t'attend au Temple, où il opère » des œuvres dignes de lui. Si tu le regardes en face, tu » verras une majesté, une divinité, un aspect tel que doit » l'avoir Dieu même. Il parle à voix basse, marche d'un » air grave, s'habille de façon austère. Il ne rit jamais, » regarde souvent le Ciel et ne fait point un seul pas

» inutile; chacun veut le voir, chacun court l'entendre et
» tu seras stupéfaite de la multitude qui le suit. Ne va pas
» croire qu'il a égard aux vaines pompes et qu'il accueille
» les superbes; la pauvreté, l'humilité sont les déesses
» aimées de lui, et je te le jure par la foi que j'ai en sa
» bonté, par la conscience que j'ai de mes fautes, tu seras
» heureuse rien que de le voir : pense à ce que ce sera,
» quand il t'aura faite digne de sa grâce. »

Il n'est tour si solide, chêne si enraciné, écueil si dur qui ne s'émeuve aux secousses qu'on lui imprime : Magdeleine se laissa donc fléchir aux sollicitations de Marthe; elle lui promit d'écouter une fois Jésus et résolut d'y aller. Mais les affaires des Grands n'arriveraient jamais à terme, n'était qu'autrui les stimule. Marthe l'obligea d'assigner le jour de sa venue.

La veille au soir du jour où les deux sœurs devaient aller écouter au Temple la voix du Christ, Magdeleine, toujours concentrée dans l'arrogance de sa grande beauté, donna un somptueux festin : ce fut le dernier repas qui lui fit commettre le péché d'orgueilleuse mollesse. Marthe, qui n'avait pas d'yeux pour contempler le luxe de l'écarlate et de la pourpre dont les murs étaient ornés, renfrognant son visage et hochant la tête de mépris pour ces vanités, se mit à table, non près de sa sœur, mais à l'une de ces places où l'ordre d'autrui force à s'asseoir ceux qui ne sont pas dignes de prendre part aux festins des seigneurs. Tout en mangeant ce que l'on mettait devant elle, selon la recommandation de Jésus, elle blâmait d'une façon adroite la superfluité de la bonne chère, mère des maladies. Il fallait dix servantes pour cuire et assaisonner les mets, six étaient occupées à entretenir des feux de bois odoriférants, d'autres en pareil nombre posaient les plats sur la table; une légion d'enfants faisaient le mélange du vin et changeaient les

coupes devant les convives. La bonne Marthe, ivre de l'amour qu'elle portait au Christ, disait de lui, avec une virile audace, tout ce que peut dire une Sybille des choses futures, dans ses extases divines; par de vigoureuses paroles, elle s'efforçait d'arracher peu à peu du cœur de sa sœur l'image des voluptés dans les délices desquelles elle s'était complue jusqu'alors. Mais Magdeleine, qui en mangeant semblait dorer les mets et en buvant donner de la saveur au vin, ne se pouvait ainsi détacher tout d'un coup des délicates mollesses. Elle était si accoutumée à jouir, que pour la soustraire au vice, il fallut la présence du Christ en personne, qui sut la rendre plus honnête qu'elle n'avait été dissolue. Néanmoins, la prudence de sa sœur qui tantôt l'amadouait, en lui prêchant la récompense des bonnes œuvres, tantôt l'aiguillonnait par la crainte du châtiment dû aux fautes, ne lui permettait rien qu'elle ne jugeât utile à son salut. La nuit était en grande partie écoulée; on enleva les tables, on éteignit les lustres suspendus aux plafonds splendides et elles allèrent prendre leur repos.

Déjà dans la sérénité du ciel, l'Aurore naissait des flammes du Soleil et balayait, au service du jour, l'humide obscurité de l'air, quand Marthe, s'adressant à sa sœur, lui dit: « Ne souffrons pas que le Maître attende les servantes. » Christ, qui maintenant voit et blâme notre paresse, est » au Temple. Active donc la nonchalance de ta délicatesse » et songe que ta chair abandonnera le duvet pour se coucher dans le tombeau. »

A l'aide de tels éperons, elle la contraignit d'appeler les filles qui avaient pour office de la vêtir et de la déshabiller. Elle se leva et ne pouvant refréner ses habitudes lascives, au grand déplaisir de Marthe, se laissa voir toute nue. Trois jeunes filles lui passèrent la chemise de byssus gauffrée d'or et brodée de perles qui, arrêtée par l'obstacle d'un cercle

d'or semé d'émeraudes dont son coude droit était entouré, donna le temps au prochain de contempler la rondeur de son bras pétri d'une couche de neige qu'animait le pouls et que réchauffait l'esprit vital. Retombant dans les mignardises de sa lasciveté accoutumée, avec cet art dont sont empreints tous les gestes des pécheresses, elle lâchait des soupirs qui étaient autant d'embûches à l'adresse des cœurs désireux de perdre leur liberté. Et pendant qu'elle se parait du costume Hébreu, elle parlait et en parlant entrecoupait ses paroles de câlineries capables de briser non seulement le verre fragile qui défend les sens, mais le diamant qui est la cuirasse de la raison. Parfois elle jouait de l'œil d'une certaine façon si bien à elle, que ceux qu'elle enchaînait de ses regards ne s'apercevaient pas du servage où les plongeait leur charme. Il y avait un grand agrément dans ses paroles, et de son silence s'interprétaient des significations trop bien comprises.

Enfin les instances de Marthe achevèrent de la faire habiller, et qui l'aurait vue dans sa robe lamée d'or et enrichie de pierreries aurait cru voir une beauté divine dans ses atours célestes. Chaque moment qu'elle tardait, pour ajouter une coquetterie de plus à sa toilette et à sa grâce, semblait un lustre à sa sœur, et plus celle-ci se consumait d'impatience, plus ces délais, en se prolongeant, la mettaient à sa discrétion. Déjà les cris de la foule qui s'amassait en dehors se faisaient entendre par les salles spacieuses; on attendait Magdeleine, qui se laissait attendre comme toute chose ardemment désirée. Mais, toutes les cérémonies féminines et princières achevées, voici qu'elle se montre aux regards de ceux qui soupiraient après elle et, lorsqu'elle sortit de sa chambre, on eût dit Cythérée descendant du ciel. Elle fit baisser les regards en les frappant de l'éclat de ses yeux et de l'éclat des pierreries dont elle resplen-

dissait orgueilleusement. Quand les assistants relevèrent les paupières, on se demanda si le vermillon des joues de l'Aurore avait servi à teindre les joues de Magdeleine, ou si celui des joues de Magdeleine colorait les joues de l'Aurore. Tel, épris de la beauté de ses cheveux, affirmait que c'étaient eux qui donnaient à l'or son brillant, et non pas l'or qui leur donnait le sien. Un autre était incertain si le Soleil empruntait ses rayons à ses yeux, ou si c'étaient ses yeux qui prêtaient les leurs au Soleil. Deux unions de perles, qui lui pendaient aux oreilles, frappées du reflet de ses dents, en renvoyaient l'éclat et restaient d'une blancheur de lys, semblable à de l'argent poli. Le vif carmin des lèvres qui dessinaient sa bouche et qu'elle tenait naturellement entr'ouvertes par un sourire, se reflétait dans une guirlande de rubis qui lui cerclait les tempes, et l'on ne pouvait discerner si ce rayonnement de couleur provenait des lèvres ou des rubis. Sans plus disputer, les odeurs dont elle se parfumait le cédaient en suavité au souffle qu'elle exhalait de sa délicieuse bouche.

Enfin, la majesté de sa démarche se décida à faire un pas; elle sortit de son palais, jouant de la prunelle, la tête haute, et elle éprouvait un plaisir suprême à sentir le souffle du vent jouer dans sa chevelure que ne recouvrait aucun voile, que ne retenait aucune résille. Leurs haleines qui venaient de passer dans les feuillages, à travers les fleurs, les violettes, lui faisaient autour de la tête diverses ondulations. Un zéphyr grimpait à l'aide de quelque boucle à l'assaut de l'œil droit et la forçait de le fermer d'un mouvement lascif et gracieux; un autre lui entourait la gorge en guise de colllier; un autre se glissait en serpentant le long et hors des seins; celui-ci s'efforçait de les séparer, celui-là de les comprimer, un autre les étalait, un autre les rapprochait.

Magdeleine cependant se rendait au Temple, semblable à une biche qui longe une rivière, derrière une colline, et qui n'a peur ni des fermes ni des bergers, parce qu'elle ne les aperçoit point. Déjà le tonnerre de la voix de Jésus, dont tremblent non seulement les cœurs mais les colonnes, parvient à ses oreilles; déjà elle tressaille, en l'entendant, comme tressaille celui qui entend tout à coup sonner devant lui deux trompes qu'il n'avait pas vues. La multitude accourue pour contempler sa beauté était grande, car l'aspect de la volupté est plus attrayant que celui de la continence, ce qui fait que la pénitence a moins de sectateurs que le péché. Mais voici qu'elle pose le pied sur les degrés du Temple; voici la suavité de ses parfums qui se répand autour d'elle, comme d'un rosier aux premiers jours d'Avril. A peine eut-elle pénétré dans le sanctuaire du grand édifice, que les regards du Christ frappèrent ses regards, et au premier choc étincelèrent d'un éclat terrible: elle en eut plus de frayeur que n'en éprouve le coupable devant le visage sévère d'un juge. Un radoucissement des yeux de Jésus lui permit de reprendre ses sens et, en le contemplant avec timidité, elle crut lire sur son front toute la divinité de l'être qu'on adore. Interdite à son aspect, sans plus se soucier de la foule éperdue de ses charmes, elle restait immobile comme une de ces figures qui n'ont de vie que celle dont l'art les a douées.

En ce moment le Sauveur, de cette voix dont il avertit sans menacer, tourné de tout son corps vers elle, s'écria: « O chère âme qui par une faveur céleste es la sœur de la » mienne et qui en descendant du Paradis étais une subs- » tance digne de son amour, où est cette candeur, où est » cette pureté, où est cette simplicité que Dieu te donna? » Dis-moi, âme douée d'immortalité, non parce que tu » m'as fait offense, mais parce que tu ne m'as pas fait

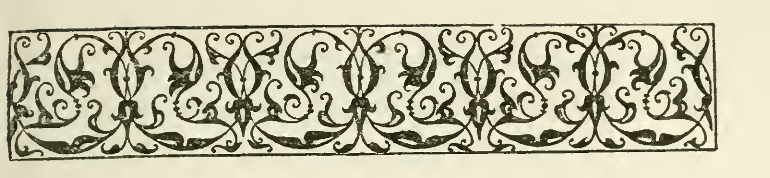
» offense, où sont les vertus, où sont les qualités, où sont
» les grâces que tu avais apportées d'en haut? Ah! peu
» reconnaissante que tu es! autres récompenses, autre
» gratitude mérite celui qui t'a faite non telle que tu es,
» mais telle que tu devrais être. Les hermines du ciel
» viennent-elles donc se souiller de fange sur la terre et
» échanger contre le plaisir d'un instant le bonheur éter-
» nel? Eh bien, chère âme, faisons la paix ensemble et
» aime-moi comme tu aimes le monde. Faisons-la par
» l'entremise de ma pitié et de ton repentir; je t'en prie
» comme tu devrais m'en prier moi-même. Hésites-tu à le
» faire? Pourquoi t'ai-je créée à ma ressemblance? pourquoi
» t'offré-je la paix? pourquoi suis-je venu te sauver au prix
» de mon sang? A quoi penses-tu? de quoi soupires-tu?
» que regardes-tu? Pense à retourner d'où tu viens; sou-
» pire de tes fautes, regarde-moi, moi qui vais mourir
» pour que tu vives. Que fais-tu de ces larmes si douces
» tandis qu'elles devraient être si amères, si amères à l'heure
» où elles devraient être douces? Pleure, pleure donc! par
» la componction du sanglot d'un moment on gagne le
» rire éternel. »

Cette rougeur que le pinceau de la honte étale sur les figures monta aussitôt au visage de Magdeleine, et la pourpre dont elle resplendissait était moins rouge que le feu dont les admonitions du Christ lui avaient allumé les joues. Déjà les tempêtes de la conscience lui assaillaient l'âme et le vent de ses péchés lui fouettait le cœur, qui, craignant de se briser sur les écueils de la perdition, gémissait comme un navire maîtrisé par l'ouragan. N'ayant pas le courage de lever les yeux, elle se cacha la face dans la masse des cheveux blonds qui lui encombraient les épaules, et toutes les pierreries dont sa tête était ceinte lui semblaient autant de clous qui lui transperçaient l'âme. Elle se tordait avec les

gestes d'un malade en proie aux ardeurs de la fièvre et de ses yeux tombaient des larmes brûlantes. Pénétrée du repentir que faisaient glisser dans son sein la miséricorde et la grâce de Jésus, elle ressemblait à un pécheur qui rentre dans la bonne voie et qui, opérant dans son cœur et dans son esprit la transformation de ses désirs et de ses pensées, se reproche le mal qu'il a fait avec la sévérité de sa conscience. Ne pouvant plus se souffrir elle-même, elle se leva de l'endroit où elle était assise et, aveuglée par les pleurs qui lui noyaient le visage, alla se heurter contre une colonne, en croyant gagner la porte pour sortir, comme une femme qui se lève du lit toute ensommeillée.

Marthe, joyeuse de sa douleur, la prit par la main et, pendant qu'elle la ramenait où elle l'avait prise, craignit qu'elle ne s'abimât les yeux à force de larmes au point de les perdre. Lorsqu'elles rentrèrent dans leur palais, on put voir Cupidon éteindre sa torche, de ce geste que fait le Génie appuyé à quelque sépulcre; il prit son vol et pleurant amèrement l'exil perpétuel que lui infligeait le changement subit de celle dans les yeux de laquelle il nichait, jamais plus n'osa reparaître.





UNE VALSEUSE
DANS LE CÉNACLE ROMANTIQUE

POÉSIE

D'ALFRED DE MUSSET



ETTE pièce, qui rappelle par sa brutalité certaines invectives d'Horace contre Canidie, est-elle bien d'Alfred de Musset? Elle figure, réduite à quatre strophes et avec quelques variantes, dans le *Parnasse satyrique du* XIXe *siècle* publié à Bruxelles, en 1866, par Poulet-Malassis; nous donnons le morceau complet, tel qu'il a été copié, nous assure-t-on, sur l'autographe du poète, autographe qui était en la possession d'un critique célèbre, et qu'un héritier littéraire de ce dernier conserve encadré sous verre dans son cabinet. Quoique le danseur et la valseuse romantique, mis en scène sous des couleurs si ridicules, soient morts tous deux, nous avons jugé plus convenable de supprimer leurs noms, que le Lecteur rétablira, si bon lui semble. Ils étaient, vers 1833, des habitués fervents

du Cénacle de la Place Royale. Gustave Drouineau, dont il est question dans la dernière strophe, devint fou à la fin de 1834: la composition de ce petit dithyrambe doit donc se placer à une date un peu antérieure.

Quand Madame ...... à Paul Z...... s'accroche
Montrant le tartre de ses dents,
Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,
S'incruste à ses muscles ardents;

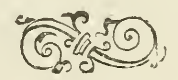
Quand, de ses longs cheveux flagellant sa pommette,
De son épine osseuse elle crispe les nœuds,
Semblable à la comète
Heurtant les astres dans les cieux;

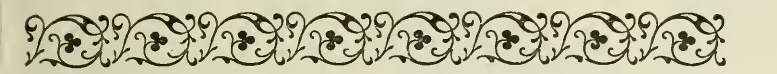
Quand, d'un sourire affreux glaçant la contredanse,
Suspendue au collet du hanneton crépu,
Comme un squelette à la potence
Elle agite son corps pointu,

Et quand, brisée enfin par le galop rapide,
Nonchalante et fermant les yeux,
Elle laisse flotter sa mamelle livide,
Et lance un regard fauve au Werther pustuleux:

Alors le ciel pâlit, la chouette siffle et crie,
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur;
La lune disparaît, la rivière charrie,
Et Drouineau devient rêveur.

(*Signé*) Vidocq.





DES FIORITURES TYPOGRAPHIQUES

A PROPOS DU CATALOGUE DE L'EXPOSITION

DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE

Le *Cercle de la Librairie* de Paris vient d'ouvrir, dans son hôtel du Boulevard Saint-Germain, une première Exposition spéciale des produits de son « industrie », et il a eu l'idée de confier à huit maîtres imprimeurs l'exécution du Catalogue de cette Exposition, en laissant à chacun d'eux liberté entière de le composer et de l'imprimer, comme il lui plairait, dans un format déterminé.

L'un de ces imprimeurs, M. Motteroz, ne s'est pas borné à remplir sa tâche : il a voulu aussi se faire le juge de l'œuvre collective, et il en a rendu compte dans la Chronique du *Journal de la Librairie*. Son appréciation vaut la peine d'être notée. Naturellement, tout est parfait dans le travail de ses confrères ; tout y est sobre, pur, choisi avec goût, harmonieux et, pour tout dire, CLASSIQUE. Mais écoutez ceci :

« Après la feuille magistrale de M....., il s'en trouve » une toute différente dans laquelle la recherche du nou- » veau a fait dépasser les bornes de la fantaisie raisonnable. » Là, plus de règles typographiques, mais des casses-cous » de métier que, seuls, quelques spécialistes fanatiques » pourraient peut-être discuter si l'exécution était parfaite, » ce qui n'est pas. L'imprimeur a voulu que ses seize pages » fussent chacune d'un genre différent, et ornées seulement » avec les vignettes typographiques gravées pour lui et » d'après ses dessins. Il eût obtenu une décoration bien » plus artistique en faisant un choix dans les fonderies » Parisiennes si riches en collections de poinçons de tous » styles. Il lui a convenu de dire :

» Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre ;

» le public n'a pas à entrer dans ces détails de fabrication

» L'origine des éléments n'est rien en imprimerie, les résul-
» tats obtenus sont tout.

» Les défauts d'exécution sont en outre nombreux : certaines pages, la 78e surtout, ont trop de rouge ; les » blancs sont défectueux ; le hors-d'œuvre de la fin est » brûlé à la morsure, etc., etc. Tout cela aurait été corrigé » dans une exécution moins rapide, mais l'imprimeur a eu » le tort de vouloir arriver dans les délais primitivement » indiqués. Il aurait dû prendre trois semaines de plus » comme la plupart de ses confrères.

» Après cette feuille au travail tourmenté, l'œil se repose » avec plaisir, etc. »

C'est ainsi que M. Motteroz se juge lui-même. On n'est pas plus modeste, plus aimable pour ses concurrents, plus éloigné de toute fausse bonhomie, et la Direction du *Cercle de la Librairie* devait bien le constater, comme elle l'a fait par cette Note :

« Nous avons l'entière conviction qu'aucun de nos lecteurs ne partagera l'approbation sévère, disons même » absolument injuste, que notre aimable et très spirituel » critique a cru devoir s'infliger. Son œuvre, quoi qu'il en » dise, est certainement une des plus intéressantes et des » mieux réussies de notre beau catalogue. »

La rectification, toutefois, n'est pas complète ; elle aurait dû insister sur ce point, à peine effleuré par la modestie de l'auto-critique, à savoir : que son œuvre si bien « réussie » a été exécutée « dans les délais » primitivement indiqués », et qu'il s'est abstenu de prendre « trois semaines de plus, *comme la plupart* » *de ses Confrères.* »

Surtout, il eût été à propos de faire ressortir le mal-fondé de cette observation : « les blancs sont défectueux » ; car c'est là justement ce qui distingue le travail de M. Motteroz. A plus ou moins de rouge près, à plus ou moins d'ornements près, ses pages, quoi qu'il en dise, valent celles de ses concurrents comme celles-ci les valent ; c'est de la calligraphie à la mécanique, presque aussi remarquable que ces ma-

gnifiques tableaux à la plume que les professeurs d'écriture étalent dans nos rues. Mais là où se sent la griffe du maître, c'est dans cette prétendue défectuosité des *blancs*, c'est-à-dire des marges : en fait, aucune des seize pages de M. Motteroz n'est égale aux autres ; il y en a même qui se font face et diffèrent d'une bagatelle, quelque chose comme un centimètre, en s'accordant toutefois pour ne laisser de marge, ni en tête, ni dans le fond. Voilà qui est merveilleux et vraiment nouveau ; voilà ce qu'on a su exécuter à soi tout seul, « dans les délais primitivement indiqués », sans « prendre trois semaines de plus, comme la plu- » part de ses Confrères. »

On s'étonnera que nous nous donnions la peine de signaler ces tours d'adresse auxquels certains imprimeurs perdent leur temps, au lieu de mettre leurs presses au service du *livre*. C'est qu'il est bon de rire un peu de cet orgueil professionnel mal placé, de ce dédain trop affecté pour le *livre*, hors duquel l'art typographique ne serait qu'un jeu d'enfant et qui ne demande pas tant de fioritures. Tel habile typographe ne s'honore plus aujourd'hui pour avoir imprimé, dans une même année, deux ouvrages littéraires hors ligne, comme l'*Apologie pour Hérodote* et (parlons bas) les *Dialogues du divin Pietro Aretino* : il met sa gloire dans des Chinoiseries de *rouge*, de *fonds en relief*, de *vignettes*, etc. Mais peut-être, après tout, est-ce moins sa faute que celle d'un certain public d'amateurs qui semble ne rien voir au-delà de ces gentilles petites niaiseries ; il est triste qu'après avoir imprimé une centaine de volumes, aussi artistiques par le fond que par la forme, on ne se trouve pas encore suffisamment classé, et qu'on se croie réduit, comme au début, à couper la queue de son chien ou à tirer son coup de pistolet par la fenêtre.

Isidore Liseux.



LE

CAPITOLO DEL FORNO

DE Mgr GIOVANNI DELLA CASA

ARCHEVÊQUE DE BÉNÉVENT



E *Capitolo del Forno* (Chapitre ou Éloge du Four), très célèbre au XVIe siècle, en France comme en Italie, est un petit poème didactique, comparable, sinon supérieur, à ce qu'ont fait de mieux chez nous les maîtres du genre, les Delille, les Roucher, les Saint-Lambert. Ceux qui apprécient l'art de savoir tout dire en vers élégants et qui veulent qu'un ouvrage ait du style, de l'invention, de l'originalité, ne peuvent manquer d'être extrêmement satisfaits de celui-ci; il á sur les *Jardins,* les *Mois* et les *Saisons,* l'avantage d'être fort court et de ne pas laisser l'ennui filer ses toiles d'araignée d'une page à l'autre. Le sujet ne semble pourtant pas, au premier abord, prêter à des développements intéressants: le four et ses diverses espèces de construction, le four à cuire le pain et le four à cuire les friandises, la préparation de la pâte, le plus ou

moins de levain, les cris étouffés des geindres, le maniement de la pelle, voilà qui paraît bien dénué de poésie. Mais Mgr Della Casa ne fait pas de trop longues descriptions, il effleure, il indique légèrement, d'un trait de plume, et rehausse le prosaïsme des connaissances techniques par toutes sortes d'ingénieux détails et de touches spirituelles.

Les grands artistes aiment à traiter ces humbles thèmes et Camoëns n'a pas dédaigné de célébrer cette boulangère d'Aljubarrota, la Jeanne Darc Portugaise qui, voyant son village envahi par les soldats Espagnols, se précipita contre eux avec la pelle à enfourner qu'elle tenait à la main et en assomma sept ou huit, à tours de bras. On a conservé comme une relique sa mémorable pelle, on la promenait naguère encore en procession. Si nous rappelons cette anecdote, c'est pour qu'on ne conteste point à Mgr Della Casa le rôle qu'il donne aux femmes, dans son poème, lorsqu'il dit, avec une sorte de regret :

Seules autrefois les femmes tenaient le four...

Nous sommes habitués à voir les boulangères assises au comptoir et non la pelle à la main, dans le fournil; la coutume était autre jadis, elles maniaient la pelle et même vigoureusement à l'occasion, comme on vient de le voir. Le poëte Portugais a embouché la trompette héroïque ; l'Italien l'a pris un ton plus bas, pour se restreindre à la partie didactique du métier. Son poëme a cent soixante-six vers, pas davantage, et cependant le sujet est, on peut le dire, traité à fond;

5.

pas un détail intéressant n'échappe, et non seulement le tableau est complet, mais l'auteur a si bien pris ses mesures que, dans ce cadre étroit, il a encore pu se permettre quelques digressions. Qui se douterait qu'on

---

CAPITOLO

DI MESSER GIOVANNI DELLA CASA

SOPRA

IL FORNO

S'io mi levassi un' hora inanzi giorno,
E ragionassi insino à mezza notte,
Ancor non loderei ben bene il forno.

Questa è materia da persone dotte :
Chi non ha'n capo del cervello à macco,
Vadi à sentir lodar le pere cotte.

Et perch' io voglio scior la bocca al sacco,
Voi ch' à questi, Signor, rodete il basto,
Venitemi ajutar quand' io mi stracco.

D'ogni ben fare il mondo s'è rimasto :
Soleva esser gia'l furno un' arte santa ;
Hora il mestiero è poco men che guasto.

Perc' hoggidi quest' avaritia è tanta,
Ch' ognun vorebbe infornare a credenza :
Et che è, che non è, qualch' un ti pianta.

Mi fanno rinegar la patienza,
Certi ch' al primo hanno la pala in mano,
Venga chi vuole o con danari o senza.

pouvait dire sur la boulangerie de si jolies choses, en style si fin ? C'est là que se reconnaît le bon ouvrier, l'artiste adroit qui, de presque rien, fait une œuvre et d'une matière sans valeur un objet de prix.

LE FOUR

POÈME

DE GIOVANNI DELLA CASA

Quand je me lèverais une heure avant le jour
Et raisonnerais jusques à minuit,
Encore ne louerais-je tout à fait bien le four ;

C'est matière à doctes personnes :
Qui n'a dans sa caboche cervelle à foison
Aille entendre louer les poires cuites.

Et puisque je veux délier la bouche du sac,
Vous qui, Seigneur, rongez le bât à de telles gens,
Venez à mon secours, si je faiblis.

Le monde s'est en tout désisté de bien faire,
Jadis la boulangerie était un art sacré,
Maintenant le métier est à peu près perdu,

Parce qu'aujourd'hui l'avarice est si grande
Qu'un chacun voudrait enfourner à crédit,
Et qu'on en soit, qu'on n'en soit pas, n'importe qui s'en mêle.

Ils me font renier la patience,
Ceux qui tout de suite vous ont la pelle en main :
Vienne qui veut, avec ou sans argent.

Questo non è mestier da farlo in vano:
Chi ha danari, inforni quanto vuole,
Et chi non ha, dite, ch' e vadi sano.

Tennero il forno gia le donne sole:
Hoggi mi par che certi garzonacci
L'habbin mandato poco men ch' al Sole.

Spazinlo à posta lor, nessun non vacci;
Dican pur ch' egli e humido et mal netto;
Et sonne ben cagion questi fratacci.

Io per me radevolte altrove il metto,
Con tutto che'l mio pan sia pur piccino,
E'l forno delle donne un po grandetto.

Benche chi fa questo mestier divino
Sa ben trovar dove l'hanno nacosto
Cola dirieto un certo fornellino,

Ch' è troppo buon da far le cose arrosto
Cuocere, come à dir pasticci et torte;
Non si puo dir quanto fa bene et tosto.

Et puossi al manco infornar piano et forte,
Pur ch' e non è si vetriolo et mezzo,
Come questi altri, ch'è propio una morte.

Com tu'l tocchi, sene leva il pezzo,
Ad ogni poco il fornaro dice: ohi!
Voi non potete mai infornare à mezzo.

Ma pure à questo pensateci voi:
Perch' egli è chi si mangia anche il pan crudo.
Ognun faccia à suo modo i fatti suoi.

Ce n'est pas un métier à faire gratis:
Qui a de l'argent, qu'il enfourne tant et plus;
Mais qui n'en a, dites-moi, qu'il passe son chemin.

Seules autrefois les femmes tenaient le four;
Il me semble aujourd'hui que certains mauvais gars
L'ont envoyé, peu s'en faut, dans le Soleil.

Elles ont beau le bien balayer, nul n'y va.
Ils prétendent qu'il est humide et mal entretenu:
Ils en sont bien cause, ces vauriens!

Quant à moi, rarement je porte cuire ailleurs,
Encore que mon pain soit tout petit
Et le four des femmes un peu grandet.

Mais qui pratique ce divin métier
Sait bien trouver l'endroit où elles cachent,
Là, par derrière, certain petit four

Excellent pour faire toutes choses, y mettre le rôti
Cuire, et comme qui dirait pâtés et tourtes.
On ne peut dire comme la besogne s'y fait bien et vite.

Du moins y peut-on enfourner doucement ou fort,
Il n'est pas sujet à fêlure et crevassé
Comme ces autres, que c'en est vraiment un supplice.

Ceux-ci, dès que tu y touches, tu emportes le morceau;
Au moindre mouvement le boulanger crie: Aie!
Vous ne pouvez jamais enfourner à moitié.

Cependant, il faut bien songer à ceci:
C'est qu'il en est qui aiment manger leur pain cru.
Que chacun fasse donc à son gré ses affaires.

Chi'n forna doverebbe stare ignudo,
Benche vestito anche infornar si possa,
Et per una infornata anch' io non sudo.

La pala poi vuole esser corta et grossa,
Dice la gente ignorante, ma io
Non trovo che ragion se l'habbi mossa.

Et bench' io dica hor contra'l fatto mio,
Perche, Soranzo, à non vi dir bugia,
La pala mia non è gran lavorio,

Io credo che bisogni ch' ella sia
Grande et profonda, et grossa, et larga, et lunga,
Et s'altro nome ha la geometria.

Perch' io veggio il fornar, che si prolunga
Per accostarla del forno alle mura;
Et Dio vogli anco poi ch' ella v'aggiunga.

Ma sopra tutto la vuole esser dura,
Et chi l'adopra gagliardo di schiena,
Che la sappi tener ritta et sicura.

Hor' io v'ho dato la dottrina piena:
Restami à dir come s'inforna il pane,
Come si fa à levar, come si mena.

Se ti bisogna adoperar le mane
A stropicciarlo, et rinvenirlo à stento,
Ti so dir' io, tu infornerai domane.

Che quando il pane à levitarsi è lento,
Scalda et riscalda à tua posta non basta:
Perch'e ci è, diciam noi, poco fermento.

Qui enfourne devrait se mettre nu,
Encore bien qu'on puisse enfourner habillé,
Et moi-même je ne sue pas pour une chauffe.

La pelle doit être courte et grosse,
Dit la gent ignorante; mais moi
Je ne trouve rien à reprendre, si tu la lèves;

Et bien que je parle à mon désavantage,
Car, Soranzo, pour ne pas conter de bourdes,
Ma pelle à moi n'est pas grand'chose,

Je pense qu'il faut qu'elle soit
Grande et profonde, et grosse, et large, et longue,
Et tout ce qu'il y a de termes en géométrie.

Je vois, en effet, le fournier qui s'allonge
Pour la faire toucher aux parois du four;
Et Dieu veuille encore qu'elle aille jusqu'au fond!

Par-dessus tout il faut qu'elle soit dure,
Et que qui la manœuvre soit gaillard de l'échine,
Qu'il la sache tenir droite et ferme.

Je vous ai pleinement exposé la doctrine;
Il me reste à dire comme s'enfourne le pain,
Comme on le fait lever, comme tout se pratique.

S'il te faut employer les mains
Pour le pétrir et le renfler à grande fatigue,
Laisse-moi te le dire, tu enfourneras demain.

Quand le pain est lent à revenir,
Brasse et rebrasse tant que tu voudras, rien n'y fait;
Il y a, disons-nous, trop peu de levain.

Et per contrario s'egli è buona pasta,
Al primo tratto è lievito et gonfiato:
Portalo alla fornara, che si guasta.

Ma se pur fusse qualche sciagurato
Che levitasse il pane à stento o tedio,
Et non havesse fermento, ne fiato,

Ad ogni cosa si trova rimedio.
Un certo vescovaccio ha la ricetta
Ch' amore et crudeltà gli han posto assedio;

Et perche vuol del pan tal volta in fretta,
M'è stato detto, che l'ha sempre drieto
Et tienla il suo garzon nella brachetta.

Et benche in casa sia molto segreto,
Io sento dire un non so che di pesche:
Ma di gratia, Soranzo, state cheto.

Le fornaie non voglion queste tresche;
Che se l'havessero aspettar gli incanti
Per infornar, per Dio, le starian fresche.

Molti di questi giovanni galanti
Tenner gia'l forno in qualche bella posta,
Et si pagava in quel tempo à contanti.

O furno d'un Signor! fornari à posta.
Ti so dir che gli officii all'hor volavano,
Con l'espedition bella et composta,

Et pensioni, et scudi che fumavano.
Prometton'hor fin che'l lor pan si faccia,
Et se ne ridon poi come nel cavano.

Au contraire, s'il est de bonne pâte,
De prime abord il lève et se gonfle :
Porte-le à la boulangère, qu'il ne se gâte.

Cependant, s'il est quelque disgracié
Dont le pain ne lève qu'avec peine, à regret,
Et qui n'a ni ferment ni haleine,

A tout mal se trouve remède.
En possède la recette certain coquin d'Évêque
A qui l'amour et le malheur ont fait rude guerre.

Comme il veut parfois du pain en toute hâte,
On m'a conté qu'il l'a toujours par derrière lui
Et que son valet la tient dans sa braguette.

Bien que ce soit dans sa maison un grand secret,
J'ai ouï parler de je ne sais quelle histoire de pêches...
Mais de grâce, Soranzo, soyez muet.

Les boulangères ne veulent point de ces jeux-là ;
S'il leur fallait attendre les sortilèges
Pour enfourner, par Dieu, elles seraient fraîches !

Beaucoup de ces jeunes mignons
Mirent naguère le four en quelque haute faveur,
Et l'on payait, dans ce temps-là, comptant.

Oh ! le four d'un seigneur ! boulangers à foison.
Il faut te dire qu'alors les offices pleuvaient,
Avec le brevet en bonne et due forme,

Et les pensions et les écus flambants.
Maintenant ils promettent, pour que le pain se fasse,
Et se moquent de vous dès qu'ils l'ont retiré.

Et ciascheduno stratia et mena à caccia
Il veltro giovinetto à suon di corno,
Et com' un che gli 'nvecchia à fiume il caccia.

Ma lasciam questo et ritorniamo al forno.
Diciam come lo spazan le maestre,
Et di sotto, et di sopra, intorno intorno.

Ell' hanno à posta le belle canestre
Di cenci et pezze tutte arsiccie et rosse,
A tal servigio apparecchiate et destre.

Et vo mostrare à queste gente grosse,
Con quanto studio se lo tiene asciutto
Una che'l pane à questi di mi cosse.

La lo lava ben bene et spazza tutto
Sera et mattina per uno ordinario,
Et vuol ch'e non le puta sopra tutto.

Et poi si reca in mano il calendario,
Et guarda molto ben la volta e'l tondo:
Che'l corso della Luna è sempre vario.

Va ricercando dalla cima al fondo:
Perche quel forno dove piove o fiocca,
Non lo terrebbe asciutto tutto'l mondo.

Tienli la notte e'l di chiusa la bocca,
Se la dovesse ben tor del capecchio,
Et spesso alla camiscia anche l'accocca.

Si che con tale et si fatto apparecchio
La tien quel forno bianco di bucato,
Netto come un bacin, come uno specchio,

Chacun fatigue et mène en chasse
Le jeune lévrier, à son de trompe ;
Sitôt qu'il devient vieux, on le jette à l'eau.

Mais laissons cela et retournons au four ;
Disons comment le nettoyent les bonnes boulangères,
En dessous, en dessus, partout, partout.

Elles ont sous la main de beaux paniers
De linges bien secs, de chiffons rouges
Tout préparés et propres à cet office.

Et je veux apprendre aux gens mal éduqués
De quel soin s'étudie à le tenir net
Une qui me cuisit le pain ces jours derniers.

Elle le lave en conscience et le récure bien,
Soir et matin, pour l'ordinaire,
Et surtout veut qu'il ne pue aucunement.

Puis elle prend en main le calendrier
Et note attentivement les quartiers et le plein,
Car le cours de la Lune est toujours changeant.

Elle va furetant de l'orifice au fond :
Un four où il pleut, où il neige,
Ne le rendrait sec le monde entier.

Elle lui tient jour et nuit la bouche close,
Dût-elle la bâillonner du tampon d'étoupe,
Et de plus y fourre souvent la chemise.

C'est grâce à de telles et si bonnes précautions
Qu'elle garde son four blanc comme un linge,
Net comme un plat, comme un miroir ;

Dove che l'altre l'han sempre muffato,
Che gli strapiove loro in venti lati,
Affumicato, arsiccio, ismattonato.

Hanno certi fornacci smisurati,
Che si potrebbon domandar fornace,
Da cuocere la regola de frati.

E ver che'l forno è sempre mai capace,
Ma pure s'intende acqua, et non tempesta:
Perch' alla fine ogni troppo dispiace.

S'io mi ricordo bene, à dir mi resta
Come si mena pel forno la pala,
Et poi vi mando à casa, et dovvi festa.

Inforni pian chi lo vuol far con gala:
Perche quando uno attende à frugacchiare,
Sul buono appunto la furia gli cala.

Non è si facil cosa l'infornare,
Et benche'l mondo lo stimi una baia,
Gli ha piu manifattura ch'e non pare.

Et ecci tal, c'ha cotto alle migliaia,
Et non par ch'ancor ben la vi si assetti.
Ma benedetta sia la mia fornaia!

La non vuol mai che chi'nforna s'affretti;
Et perch'ell'ha da far tal volta anch'ella,
Vuol ch'io fermi la pala et ch'io l'aspetti.

Et sempre mai si dimena et favella.
In ver quello infornar fatto alla muta,
M'è sempre parso una strana novella.

Tandis que d'autres l'ont toujours moisi,
Qu'il y pleut à verse de tous côtés,
Qu'il est enfumé, gercé, décarrelé.

Il en est qui vous ont de ces fours démesurés,
Que l'on pourrait appeler des fournaises,
Bonnes à cuire tout un couvent de Moines.

A vrai dire, le four est toujours un peu ample,
Mais on demande de la pluie et non une tempête,
Car enfin, en toutes choses le trop déplaît.

Si j'ai bonne mémoire, il me reste à dire
Comment se mène la pelle dans le four;
Puis, je vous renvoie au logis et vous donne congé.

Enfourne doucement qui le veut faire avec politesse;
Cependant, si l'on s'amuse à tâtonner,
Au bon moment la force tombe.

Ce n'est pas chose facile que d'enfourner,
Et bien que le monde l'estime une misère,
Cela demande plus d'industrie qu'on ne pense;

Et tel qui a cuit des milliers de fois
Ne semble pas savoir encore très bien s'y prendre.
Mais bénie soit ma boulangère !

Elle s'oppose à ce que le fournier se dépêche,
Et comme elle est parfois bien aise de faire, elle aussi,
Elle veut que j'arrête la pelle et que je l'attende.

Et toujours, toujours se démène et babille;
Au fait, cette façon d'enfourner à la muette
M'a toujours paru quelque chose d'étrange.

Poi quando l'opra è presso che compiuta,
Accio che'l forno non si raffreddassi,
Grida à tutta la casa : Aiuta, aiuta!

Et se la pala in forno s'imbrattassi,
La ne la cava, et di sua man la netta :
Cosi'l mestier pulitamente fassi.

Et hor si storce, hor alza la gambetta,
Perche l'aggiunga meglio in ogni canto.
Che siate un' altra volta benedetta!

— Voi che per infornar piacete tanto,
Che gli altri servidor restano in bianco,
Dite qual cosa di quel mestier santo,

Ch'io non ho detto nulla, et sono stanco.

L'auteur de ce spirituel badinage, Giovanni Della Casa, né à Mugello, près de Florence, en 1503, fut un des écrivains les plus élégants du XVIe Siècle. Il ne se destinait pas d'abord à être prêtre. Son pére, obligé de quitter Florence livrée alors aux factions des Noirs et des Blancs, et pleine de troubles, le fit élever à l'Université de Bologne, où il s'était réfugié, puis à celle de Padoue. Della Casa revint à Florence en 1524 et y prit pour maître en Poésie Ubaldino Bandinelli, auteur aujourd'hui tout à fait oublié. Le genre dans lequel il débuta est celui que Berni venait de mettre à la mode et que les Italiens appellent de son nom *Bernesque*, genre tout particulier, qui tient de l'énigme

Enfin, quand la besogne est presque terminée,
De peur que le four ne refroidisse,
Elle crie par toute la maison : A l'aide! à l'aide!

Et si la pelle s'est embrenée dans le four,
Elle la retire elle-même, l'essuie de sa main :
C'est ainsi que se fait proprement le métier.

Et tantôt elle se cambre, tantôt lève la jambe,
Pour que la pelle aille bien dans tous les coins.
Soyez donc encore une fois bénie!

— Vous qui plaisez tant, quand vous enfournez,
Que les autres serviteurs restent en blanque,
Dites quelque chose de ce métier divin,

Car je n'en ai rien dit, et suis fourbu.

---

et de la charade, et roule la plupart du temps sur une équivoque adroitement entretenue. Dans leurs *Capitoli*, nom réservé à ces sortes de petits poèmes, toujours écrits en tercets, Berni, Mauro, Bini et leurs disciples ont ainsi chanté les *Pommes*, les *Pêches*, le *Fenouil*, l'*Anguille,* le *Goujon*, la *Fève*, et peut-être y est-il question de tout autre chose que de fruits, de poissons ou de légumes. Comme dans une goutte d'eau claire vue au microscope on finit par distinguer à la longue une infinité d'animalcules effrayants et bizarres, les éplucheurs de mots et de syllabes, à force de retourner chaque vers, d'éclairer une stance par ne autre et de peser chaque expression au trébuchet,

parviennent à y découvrir tout ce qu'ils veulent. Le *Capitolo del Forno* n'a pas échappé à leurs recherches et, le délit s'aggravant de la situation de l'auteur, parvenu à l'épiscopat, ils ont fait de cette innocente plaisanterie un cas pendable. Dans les querelles religieuses des XVIe et XVIIe Siècles, toutes les fois que les Catholiques reprochaient aux Protestants leur Théodore de Bèze, ses *Juvenilia*, sa Candide et son Audebert, les Protestants jetaient à la tête des Catholiques leur Della Casa et son *Forno*. Le plus singulier, c'est que la plupart d'entre eux n'avaient pas lu l'ouvrage qu'ils incriminaient et se le figuraient écrit en Latin. Que l'on juge par ce seul point de la justesse que pouvaient avoir leurs critiques ! Baillet qui, un peu plus tard, crut devoir résumer l'affaire, dans ses *Jugements des Savants*, ne le lut pas davantage (c'était de tradition) et tonna en ces termes pompeux contre un poème dont il aurait été bien embarrassé de citer un seul vers :

« Il est inutile, dans le temps où nous sommes, de cacher le nom, la matière et la fortune de ce fameux et détestable Poème, dont l'Auteur a cru pouvoir se justifier devant les hommes, puisque le scandale en est fini et que les Protestants n'ont pas jugé à propos d'en laisser périr la mémoire. Ce Livre, qui n'est plus ou du moins qui mérite de n'être plus au monde, avoit pour titre : *De laudibus Sodomiæ, seu pæderastiæ;* il parut à Venise en 1550, chez Trajan Nævus. Ceux qui l'ont lu nous apprennent que ce misérable poète a prétendu faire voir qu'il n'y avoit rien que d'héroïque et de divin dans le plus horrible de tous les crimes et qu'il en préféroit l'exercice à tout ce

qu'il y a de plus abominable dans tous les autres péchés de cette nature, sans ajouter beaucoup de foi à ce que l'Écriture Sainte nous apprend de la punition des cinq Villes atteintes de ce crime. Quoique Dieu ait souffert que ce Ministre d'Iniquité se soit glissé parmi les Princes de son Église et qu'il se soit revêtu d'une des principales parmi les Dignités Ecclésiastiques, il n'a pourtant point permis que ce Poème infâme et sa Défense Latine demeurassent longtemps même dans l'impunité de ce monde. Il s'est servi de deux moyens assez opposés pour arriver à cette fin. Le premier est celui de la discrétion des Catholiques, qui ont toujours été très persuadés que la punition la plus humiliante pour un méchant Livre, et en même temps la plus utile pour les fidèles, est de l'accabler sous le silence et les horreurs d'une éternelle nuit, et qui expérimentent tous les jours que la réfutation ou la condamnation éclatante des Écrits les plus méchants est toujours dangereuse, en ce qu'elle n'éteint pas en nous la curiosité de connoître ce qui a mérité la condamnation. Le second moyen dont Dieu s'est servi pour punir La Case en ce monde, est ce zèle extraordinaire que la plupart des Protestants ont témoigné pour révéler la turpitude d'un homme dont la réputation pouvoit imposer à la postérité. . . . . Nous leur avons l'obligation de nous avoir inspiré une forte horreur contre un livre dont ils ont tâché de rétablir la mémoire dans la pensée de nous humilier... Mais s'il m'étoit permis de me servir d'une des expressions du P. Labbe, j'oserois dire que, puisqu'il y a des Prophètes en Israël, il n'étoit pas fort nécessaire que nous allassions consulter l'Oracle d'Accaron et le Béelzébuth des Philistins. Car, sans parler de ceux qui ont fait perdre à cet Auteur le Chapeau de Cardinal... nous n'avons pas manqué d'Auteurs Catholiques qui ont censuré cet Ouvrage et

flétri le Poète avec une sévérité aussi aigre, mais plus salutaire pour nous, que celle de ces Messieurs. »

Ménage, dans son *Anti-Baillet*, n'a pas consacré moins d'une centaine de pages in-4° à réfuter cette diatribe insensée ; c'était lui faire bien de l'honneur. Le livre *De laudibus Sodomiæ seu pæderastiæ* n'a jamais existé (1). Si Baillet, sans avoir le *Capitolo del Forno* entre les mains, s'était seulement donné la peine de lire avec un peu d'attention quelques-uns des auteurs sur lesquels il s'appuie, il aurait pu s'apercevoir que l'opuscule tant reproché à Della Casa était écrit en vers Italiens et qu'alors un titre Latin, tel que celui qu'il lui donne, devenait ridicule et impossible. La date de 1550 qu'il lui assigne, le nom de l'éditeur, Trajan Nævus, sont aussi peu exacts. Le *Forno* fut imprimé pour la première fois, en 1538, avec d'autres *Capitoli* des maîtres du genre, Berni, Mauro, Bini (Venise, Curtio Navo et Fratelli, in-8°), et sa véritable date doit être encore antérieure, car ces sortes de pièces circulaient longtemps manuscrites avant qu'un amateur, parvenu à s'en procurer une petite collection, ne les fît éditer, souvent à l'insu de leurs auteurs. Le *Capitolo del Forno* fut dans ce cas ; il était connu dès 1525 et quelques-unes des pièces imprimées avec lui pour la première fois y font allusion comme à un morceau déjà célèbre. A cette époque, bien loin d'être Archevêque, Della Casa n'était pas même prêtre ; il ne reçut les ordres qu'en 1538. Nous ne savons si vraiment ce

(1) A moins que ce ne soit le pamphlet de Vergerio, contre Della Casa, dont il est question plus loin.

péché de jeunesse fut cause qu'on lui refusa plus tard le chapeau de Cardinal : Théodore de Bèze dit même que sans cela il eût été Pape. L'Archevêque de Bénévent, méchamment attaqué vers 1550 par un de ses collègues, P.-P. Vergerio, évêque de Capo d'Istria, s'était cependant défendu avec assez d'esprit pour lever tous les doutes, et la partie utile de son plaidoyer, qui contient en outre contre Vergerio une grande quantité d'invectives, à la manière du temps, est encore la meilleure réfutation des sottises de Baillet :

« S'il existe, » dit-il à son ennemi, « quelque petit ouvrage badin, écrit par je ne sais qui, dans sa jeunesse, toi, tu l'attribues à qui tu veux pour ta plus grande commodité ; ce qui est équivoque, tu le prends du plus mauvais côté, tu ajoutes même des indécences de ton cru. C'est ce que tu me sembles faire de ces vers à la louange du Four, que je me souviens avoir lus, il y a quelque vingt-cinq ans, signés d'un autre nom. Tu les attribues à Giovanni Della Casa, à ce même homme que tu considères toi-même comme un écrivain élégant, soit en prose, soit en vers : Bembo, Flaminio et bien d'autres savants ont fait de lui le même éloge. Mais si ces vers sont de Giovanni Della Casa, sais-tu ce que je louerai le plus en lui ? c'est sa longanimité et sa douceur, et tu seras de mon avis, à moins que la colère t'ait tout à fait oblitéré le jugement. Sans relâche harcelé par toi, il ne t'a pas même répondu, lui qui pouvait d'un mot te clore le bec ; car sache bien que celui qui a écrit ces vers, en se jouant, que ce soit Giovanni Della Casa ou tout autre, ne ferait de toi qu'une bouchée. Lorsque l'auteur dit une chose et que tu en entends une autre, c'est ta faute : pourquoi interpréter

en mal ce qui a été écrit sans mauvaise intention? Admettons qu'il y ait quelque allégorie: toi, tu vois bien pire et tu comprends des choses auxquelles l'auteur n'a jamais songé. Il s'agit des femmes, dans ces vers, et non des hommes, si toutefois il est vraiment question d'autre chose que du four des boulangers. Tu le sais bien, mais il te plaît de prendre le change, par artifice oratoire. »

Retenons de cette défense le mot de la fin: « *si toutefois il est vraiment question d'autre chose que du four des boulangers* »; ce mot décide tout. Entre l'assertion de Baillet, simple prêtre qui condamne le *Forno* sans l'avoir jamais lu, et la parole d'un Archevêque absolvant l'ouvrage en toute connaissance de cause, il n'est guère permis d'hésiter. On voit par ce passage de son plaidoyer que Della Casa ne s'avouait pas sans réticence l'auteur du *Capitolo* paru d'abord sous un autre nom, sans doute alors qu'il courait manuscrit. Devenu un personnage considérable, en passe de se voir coiffer du chapeau rouge, il ne pouvait pas se l'attribuer clairement, mais il ne voulait pas non plus renier tout à fait ce produit de ses jeunes années, cet opuscule délicat qui révèle, sinon la sublimité de son génie, comme le déclare avec emphase un de ses éditeurs Italiens, du moins une ingéniosité surprenante et un rare mérite d'écrivain. Quelle trace eût-il laissée dans l'histoire comme prélat? Une trace bien fugitive, bien effacée, parmi cette foule de hauts personnages qui ont illustré l'Église: l'homme d'esprit vivra bien plus longtemps que l'Archevêque.

ALCIDE BONNEAU.



CORRESPONDANCE

M. Jules Troubat, dernier secrétaire et légataire universel de Sainte-Beuve, actuellement bibliothécaire au Palais de Compiègne, adresse à l'Éditeur de la *Curiosité* la lettre suivante, que nous insérons le plus près possible de l'article auquel elle répond :

Compiègne, 29 *Juillet* 1880.

MON CHER AMI,

Je vous remercie de l'envoi de votre très intéressant recueil, la *Curiosité*, et je lui souhaite longue vie. A l'occasion, si je puis y apporter un contingent qui en vaille la peine, je le ferai avec plaisir. Mais c'est là surtout qu'il faut procéder par sélection, et ne rien donner de banal.

Je suis tombé des nues, je vous l'avouerai, quand j'ai lu, dans le deuxième numéro, le doute émis à propos des vers d'Alfred de Musset :

Quand Madame W..... à Paul F..... s'accroche.....

C'est la première fois que j'entends contester leur origine. A quoi bon créer ainsi des difficultés, là où il ne saurait y en avoir ? Toute une génération a su ces vers par cœur ; il faut être vraiment en pleine époque *naturaliste* pour se poser cette question naïve : « Cette pièce est-elle bien d'Alfred de Musset ? » Et de qui serait-elle, grands dieux du Parnasse et de

l'Olympe romantique ! Sainte-Beuve la récitait de mémoire, Madame Louise Colet également (et vous savez si elle avait connu *Lui!*). M. Noël Parfait, un de nos députés les plus lettrés, qui a la mémoire meublée de vers d'Hugo, de chansons de Béranger, et de tout ce qui a marqué la grande époque de 1830, relisait un jour ces vers devant moi, chez Michel Lévy. Demandez-le à Paul de Saint-Victor et à tous ceux qui ont reçu la tradition directe, si ces vers sont de Musset. A quoi bon chercher la petite bête ? il y en a bien assez dans l'histoire littéraire.

Maintenant, quant à être vraiment un autographe de la main du poëte, que je conserve sous verre, je l'ai cru, mais je n'oserais plus l'affirmer, après confrontation avec d'autres échantillons de l'écriture *authentique* d'Alfred de Musset. Il se peut très bien que ce soit une copie de la main d'Alfred Tattet, qui avait une écriture semblable à celle de son ami. (Ce phénomène de ressemblance avec l'écriture d'un homme illustre que nous avons aimé, se renouvelle souvent parmi les satellites d'un grand homme. J'ai moi-même contracté l'écriture de Sainte-Beuve, et je ne m'en défends pas.)

La copie des vers que j'ai fait encadrer peut donc être de la main d'un autre, mais à coup sûr ils sont d'Alfred de Musset. Sainte-Beuve, dont on ne contestera pas l'écriture, a écrit entre parenthèses : *(Alfred de Musset)*, à côté de la signature *Vidocq*, qu'avait adoptée Musset pour ces vers devenus célèbres.

Et enfin, comme l'écriture est presque illisible, Sainte-Beuve avait pris la peine de les transcrire à côté. J'ai fait encadrer le tout, et je le conserve précieusement, en effet, dans mon cabinet, comme on dit dans la *Curiosité*, moins comme un autographe d'Alfred de Musset, que rien ne saurait garantir, que comme un autographe authentique de Sainte-Beuve, consacré à des vers du divin et charmant poète.

A vous de tout cœur,

JULES TROUBAT.

P. S. — Quant à la *brutalité* qu'on reproche à ces vers, c'est prendre trop au sérieux une pure plaisanterie romantique. Alfred de Musset *brutal!* c'est comme si l'on s'avisait de trouver Racine *barbare!* Mais il avait la corde de la *parodie,* comme il en a donné la preuve dans la *Ballade à la Lune.*

Cette lettre exige un mot de réponse. L'authenticité de la pièce paraît être de notoriété publique : ne la contestons plus. Nous qui ne sommes pas de la génération qui la savait par cœur, nous cherchions Alfred de Musset dans la pièce même, dans ses mérites intrinsèques, et nous avions le regret de ne pas l'y rencontrer; notre appréciation persiste, et cette satire ne sera jamais rangée parmi ses meilleures inspirations. Dussions-nous vous contrarier, cher correspondant, nous trouvons quelque brutalité à dire d'une femme qu'elle est une huître, un squelette montrant le tartre de ses dents, et que son valseur est, au choix, un hanneton crépu, un Werther pustuleux. Autant vaudrait, dites-vous, accuser Racine d'être barbare. Eh bien! Racine a été barbare (dans le sens d'inhumain, de méchant), lorsque pour complaire aux Jésuites, bien en cour, il

vilipendé ses vieux maîtres, les solitaires de Port-Royal, et fait rire aux dépens de celui-ci, qui lavait la vaisselle, tandis que celui-là cirait les souliers ou balayait la cuisine. Il a été plus barbare encore, comme poète, c'est-à-dire inharmonieux, en affligeant nos oreilles, dans *Mithridate,* d'une suite de vingt-deux rimes en *é,* une des consonnances les plus désagréables de la langue Française : le génie même a ses défaillances.

RECTIFICATIONS

On se rappelle le ridicule procès que des ignorants, mis en branle par des cafards, ont osé m'intenter il y a quelques mois. Un journaliste bibliophile, M. Francisque Sarcey, prit alors très spontanément ma défense, et je lui en réitère mes remerciements. Mais les distractions de la politique font tort à la critique littéraire : on le voit assez par cette phrase d'un nouvel article de M. Sarcey, où il est question d'un « malheureux libraire qui a *réimprimé* l'Arétin. »

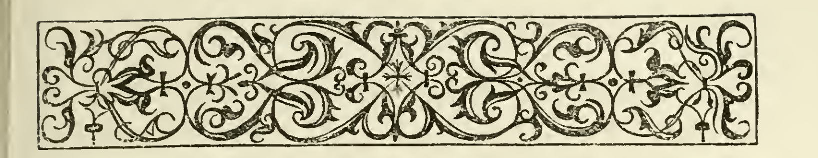
Puisque les gazettes s'occupent d'une littérature qui ne s'adresse cependant pas à la foule, je suis forcé de répondre :

Avant tout, je répudie ce ton de compassion pour « un malheureux libraire » qui sait fort bien ce qu'il publie, et qui ne publie que ce qu'il veut bien.

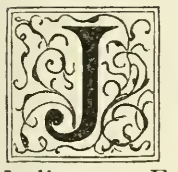
Secondement, c'est une grosse, une monstrueuse erreur que d'avancer que j'ai « *réimprimé* l'Arétin. » Les *Ragionamenti* ou *Dialogues* étaient parfaitement inconnus chez nous avant mon édition, qui les donne *traduits pour la première fois.* Ils n'ont rien de commun avec aucune des ordures qui circulent depuis trois cents ans sous le nom de leur auteur, et notamment avec la *Bibliothèque d'Arétin,* recueil dont pas une pièce n'est du divin Pietro.

* * *

Le bruit court, au Ministère de la Justice, que je me suis fait l'éditeur clandestin de Mme Marc de Montifaud : encore une erreur. ISIDORE LISEUX.



LA VRAIE MANIÈRE
DE
TRADUIRE LES POÈTES



usqu'à présent, quand il s'agissait de faire passer dans notre langue l'œuvre d'un poète étranger, ancien ou moderne, Grec ou Latin, Allemand ou Anglais, Italien ou Espagnol, etc., on ne connaissait guère que deux systèmes de traduction : la prose ou les vers.

La prose, — et notez que je parle seulement des traductions les plus exactes, les plus consciencieuses, des traductions modernes, en un mot, qui n'ont rien de commun avec les « belles infidèles » du temps passé, — la prose arrivait bien parfois à vous donner un « mot à mot » présentable, correct, élégant même, si vous voulez. Mais elle avait beau faire : il lui fallait toujours laisser de côté le mouvement, la physionomie, la couleur, le « je ne sais quoi », — le rhythme enfin.

Avait-on recours aux vers ? C'était pis encore. Ah !

ces maudits vers Français, avec leur attirail de rimes et de césures implacables ! — Il est vrai qu'en parlant de césures, j'oublie un peu Messieurs les Parnassiens, qui ont, paraît-il, trouvé le moyen de s'en passer. — N'importe : lorsqu'on essayait de traduire en vers, on était fatalement condamné à la paraphrase. Prétendait-on, en effet, lutter corps à corps avec le texte et le serrer de près : comme tout ne pouvait entrer dans un moule trop étroit, il fallait, bon gré mal gré, laisser dehors la moitié de la besogne.

Traduire un poète en prose, c'est en vérité traduire le Christ devant Ponce-Pilate. D'autre part, vouloir le rendre vers pour vers, c'est s'astreindre à un travail de dislocation d'autant plus puéril, d'autant plus ridicule, qu'il est presque toujours frappé d'impuissance.

Eh bien ! mais, alors, pourquoi ne pas traduire « ligne pour vers » ?

N'étant plus gêné par la rime, on peut reproduire l'allure de son original, conserver autant que possible

---

HORATIUS ET LYDIA

—

H.

Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.

l'ordre des mots, suivre en quelque sorte les ondulations du terrain.

On rhythme sa prose, on module, on cadence, on se permet de temps en temps quelques petites inversions, — en dépit de l'axiome « intransigeant » formulé par M. Théodore de Banville ; — enfin, on s'applique de son mieux à donner une photographie, mais une photographie qui ne soit pas terne, incolore, — une photographie vivifiée d'idéal.

La traduction de *l'Arioste* que M. Liseux est en train d'éditer me semble avoir parfaitement résolu ce problème.

Piqué d'émulation, je vais tâcher de calquer à la vitre, d'après le même procédé, la jolie pièce d'Horace : *Donec gratus eram,* etc. J'essayerai ensuite de reproduire la belle canzone de Pétrarque : *A la Fontaine de Vaucluse,* et l'élégante imitation Latine qu'en a donnée, au seizième siècle, Marc-Antoine Flaminio.

JOSEPH BOULMIER.

HORACE ET LYDIE

LUI.

Tant que j'eus l'heur de te plaire,
Et qu'à ton cou d'albâtre nul jeune préféré
Ne fit un collier de ses bras,
Plus que le Grand Roi j'ai vécu en liesse.

L.

Donec non alia magis
Arsisti, neque erat Lydia post Chloen,
Multi Lydia nominis
Romana vigui clarior Ilia.

H.

Me nunc Thressa Chloe regit,
Dulces docta modos, et citharæ sciens :
Pro qua non metuam mori,
Si parcent animæ fata superstiti.

L.

Me torret face mutua
Thurini Calais filius Ornythi :
Pro quo bis patiar mori,
Si parcent puero fata superstiti.

H.

Quid? si prisca redit Venus,
Diductosque jugo cogit aheneo?
Si flava excutitur Chloe,
Rejectæque patet janua Lydiæ?

L.

Quanquam sidere pulchrior
Ille est, tu levior cortice, et improbo
Iracundior Hadria;
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

ELLE.

Tant que pour nulle autre davantage
Tu ne brûlas, et que Lydie ne passa point après Chloé,
Le nom répandu de Lydie
Éclipsa celui d'Ilia, l'aïeule des Romains.

LUI.

Moi, maintenant, j'ai ma reine : Chloé,
La douce chanteuse de Thrace, la savante cithariste ;
Pour elle je ne craindrais pas de mourir,
Si, du sort épargnée, la chère âme me survivait !

ELLE.

Il m'embrase d'un feu qu'il partage,
Calaïs, le fils d'Ornythus le Thurien;
Pour lui deux fois je souffrirais la mort,
Si, du sort épargné, l'adolescent me survivait!

LUI.

Bah ! si elle revenait, la Vénus d'antan,
Rompre notre divorce et nous remettre sous son joug d'airain?
Si, se fermant à Chloé la blonde,
Ma porte se rouvrait à Lydie la rejetée?

ELLE.

Bien qu'il soit plus beau qu'un astre,
Lui ; toi, plus léger que le liège, plus rageur
Que la mauvaise Adriatique ;
Avec toi j'aimerais à vivre, avec toi mourir je voudrais !

CANZONE

Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna;
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
A lei di fare al bel fianco colonna;
Erba e fior, che la gonna
Leggiadra ricoperse
Con l'angelico seno;
Aer sacro sereno,
Ov' Amor co' begli occhi il cor m'aperse;
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme.

S'egli è pur mio destino
(E'l Cielo in ciò s'adopra)
Ch' Amor quest' occhi lagrimando chiuda,
Qualche grazia il meschino
Corpo fra voi ricopra;
E torni l'alma al proprio albergo ignuda.
La morte fia men cruda,
Se questa speme porto
A quel dubbioso passo:
Che lo spirto lasso
Non poria mai in più riposato porto
Nè 'n più tranquilla fossa
Fuggir la carne travagliata, e l'ossa.

A LA FONTAINE DE VAUCLUSE

—

Claires ondes, fraîches et douces,
Où reposa ses beaux membres
Celle qui, seule, à moi, semble une dame;
Gentil rameau, dont il lui plut
(Avec soupir m'en revient la remembrance)
De faire à son beau flanc une colonne;
Herbe et fleurs, que recouvrirent
Une toilette élégante,
Un sein angélique,
Air sacré, air serein,
Où Amour, s'aidant de beaux yeux, m'ouvrit le cœur;
Donnez audience ensemble
A mes dolentes paroles, les dernières!

Si c'est vraiment mon destin
(Et le Ciel à cela s'emploie)
Qu'Amour, à force de larmes, éteigne mes yeux,
De grâce, au moins, accueillez
Mon pauvre corps parmi vous;
Et qu'au manoir qui lui est propre retourne mon âme dévêtue.
La mort me sera moins cruelle
Si, cette espérance, je l'emporte
A travers cet inquiétant passage:
Car mon esprit lassé
Onc ne pourrait en port plus calme
Ni en plus tranquille fosse
Fuir cette chair travaillée, et ces os!

Tempo verrà ancor forse
Ch' all' usato soggiorno
Torni la fiera, bella e mansueta;
E là ov' ella mi scorse
Nel benedetto giorno,
Volga la vista desiosa e lieta
Cercandomi; ed, o pieta!
Già terra infra le pietre
Vedendo, Amor l'inspiri
In guisa, che sospiri
Si dolcemente, che mercè m'impetre,
E faccia forza al Cielo,
Asciugandosi gli occhi col bel velo.

Da' be' rami scendea,
Dolce nella memoria,
Una pioggia di fior sovra 'l suo grembo;
Ed ella si sedea
Umile in tanta gloria,
Coperta già dell' amoroso nembo.
Qual fior cadea sul lembo,
Qual sulle treccie bionde
Ch' oro forbito e perle
Eran quel di a vederle;
Qual si posava in terra, e qual su l'onde;
Qual con un vago errore
Girando parea dir: Qui regna Amore.

Quante volte diss' io
Allor pien di spavento:
Costei per fermo nacque in paradiso!
Cosi carco d'obblio,
Il divin portamento,

Un temps encore viendra peut-être
Où, à son coutumier séjour,
Reviendra l'inhumaine, belle pourtant et douce!
Et, là où elle m'aperçut
En un jour béni,
Elle tournera sa vue, avec désir et liesse,
En me cherchant; et alors, ô pitié!
Voyant une place de terre parmi les pierres,
Amour l'inspirera, de façon
Qu'elle soupire assez doucement
Pour m'obtenir merci
Et faire violence au Ciel,
En s'essuyant les yeux de son beau voile.

Des beaux rameaux descendait,
Douce en la mémoire,
Une pluie de fleurs sur son giron;
Et elle s'asseyait,
Humble en si grande gloire,
Déjà couverte de l'amoureuse ondée.
Telle fleur tombait sur la frange,
Telle sur les tresses blondes
Qui étaient or poli et perles,
Ce jour-là, rien qu'à les voir;
Telle se posait sur terre, et telle sur l'onde;
Telle, enfin, dans un branle vagabond,
Tournoyant, semblait dire: « Ici règne Amour. »

Combien de fois ai-je dit,
Plein alors de saisissement:
« Celle-là, pour sûr, naquit en paradis! »
Si chargé d'oubli m'avaient
Sa divine contenance,

E'l volto, e le parole, e'l dolce riso
M'aveano, e si diviso
Dall' immagine vera,
Ch' i' dicea sospirando :
Qui come venn' io, o quando ?
Credendo esser in cielo, non là dov' era.
Da indi in quà mi piace
Quest' erba si, ch'altrove non ho pace.

DE DELIA

O fons Melioli sacer,
Lympha splendide vitrea,
In quo virgineum mea
Lavit Delia corpus;

Tuque lenibus enitens
Arbor florida ramulis,
Qua latus niveum, et caput
Fulsit illa decorum;

Et vos, prata recentia,
Quæ vestem nitidam, et sinum
Fovistis tenerum uvida
Læti graminis herba;

Vosque, auræ liquidi ætheris,
Nostri consciæ amoris, ad-
este, dum queror, atque vos
Suprema alloquor hora.

Son visage, ses paroles, son doux ris,
Et si complètement séparé
De la perception réelle,
Que je disais en soupirant :
« Ici, comment ou quand suis-je venu ? »
Croyant être au ciel, et non là où j'étais.
De ce jour, tant me plaît cette herbe
Qu'ailleurs je ne puis être en paix.

SUR DÉLIE

O fontaine sacrée de Méliole,
Onde brillamment cristalline,
Où vint un jour ma Délie
  Baigner son beau corps ;

Et toi, arbre en fleurs,
Dressant ta douce ramée,
Où elle appuya son flanc de neige
  Et sa tête charmante ;

Et vous, prairies du renouveau,
Qui, à sa robe élégante, à son sein
Délicat, avez fait un joyeux nid
  De votre humide gazon ;

Vous enfin, brises du limpide azur,
Confidentes de ma peine amoureuse,
Venez recueillir mes plaintes
  Et mon adjuration suprême.

Si sic fata volunt fera;
Si sic est placitum deis,
Ut nobis Amor impia
Morte lumina condat;

Saltem pro pietate mea
Hoc concedite, frigidum
Ut corpus liceat mihi
Vestra ponere terra.

Sic satis moriar libens,
Si spes hæc veniat simul;
Quod nullo melius loco hos
Linquet spiritus artus.

O si tempus erit modo,
Cum suetum huc aditum ferat,
Quæ nos ante diem nigros
Cogit visere manes,

Et locum aspiciens, ubi
Illo purpureo die
Me vidit, miserum suis
Multum quærat ocellis!

Sed jam frigida pulverem
Inter saxa videns, statim
Pectore ardeat intimo, et
Me sic fata reposcat,

Ut vitæ veniam impetret,
Et cogat superos suum
In votum, humida candido
Tergens lumina velo.

Si tel est le vouloir du sombre Destin,
Si tel est l'arrêt des dieux, -
Qu'Amour, par une mort cruelle,
Ferme mes yeux à la lumière;

Au moins, pour prix de ma piété,
Faites-moi cette grâce: que ma froide
Dépouille puisse reposer
Sous votre terre.

Oui, je ferai bon visage à la mort
Si avec elle m'arrive cette espérance,
Car en nul meilleur lieu mon esprit
Ne quittera mon corps.

Oh! seulement vienne le temps
Où, de ce côté, dirigera sa promenade habituelle
Celle qui, avant l'heure, me force de visiter
Le sombre séjour des mânes!

A l'aspect du site où,
Dans une journée radieuse,
Elle m'aperçut, puisse-t-elle, de ses jolis yeux,
Longtemps chercher le malheureux qui l'aima!

Voyant alors ma froide poussière
Parmi les rocs, puisse incontinent
S'embraser le fond de son cœur, et
Qu'elle me réclame au Destin

De manière à obtenir grâce pour ma vie
Et à forcer les puissances d'en haut
D'accéder à son vœu, rien qu'en essuyant de son voile blanc
Ses humides prunelles.

Pulchris undique ramulis
Instar imbris in aureum
Manabant dominæ sinum
Flores suave rubentes.

Talis Idalia Venus
Silva, sub viridi jacet
Myrto, puniceo hinc et hinc
Nimbo tecta rosarum.

Hic flos purpureas super
Vestes, hic super aureos
Crines, hic rosei super
Oris labra cadebat;

Ille gramine roscido
Insterni, hic vitrea super
Lympha nare, alius cito in
Gyrum turbine verti.

Leni murmure candidum
Audisses Zephyrum tibi
Palam dicere : Regnat hic
Blandi mater Amoris.

Tunc mecum ter et amplius
Dixi : Aut venit ab æthere
Hæc alto, vel Oreadum
Certe sanguinis una est.

Sic et blanda protervitas,
Sic et virgineum decus
Oris, verbaque dulcia
Memet abstulerant mihi,

Partout, des gentils ramelets,
Coulaient comme une ondée
Sur le beau sein de ma dame
  Des fleurs au suave incarnat.

Telle, en son bosquet d'Idalie, Vénus
Repose sous un myrte vert,
Couverte, d'ici et de là,
  D'une averse cramoisie de roses.

Telle fleur tombait sur la pourpre
De ses vêtements, telle sur l'or
De sa chevelure, telle sur la rose
  Épanouie de ses lèvres;

Celle-ci sur le gazon moite de rosée
S'étalait, celle-là sur l'onde cristalline
Semblait nager, cette autre enfin tourbillonner
  Dans un branle rapide.

Avec un doux murmure vous eussiez
Entendu Zéphyre vous glisser ces mots
Dans l'oreille: Ici règne la mère
  Du joli dieu d'amour.

Alors, tout bas, trois fois et plus,
Je me suis dit: Ou des hauteurs célestes
Elle arrive, ou les Oréades,
  Certes, en elle ont une sœur.

Si entièrememt sa grâce piquante,
Comme aussi le virginal éclat
De son visage, et ses douces paroles,
  M'avaient ravi à moi-même,

Ut suspiria ab intimo
Fundens pectore, sæpius
Dicerem : Huc ego qua via,
Quove tempore veni?

Nam super nitidum æthera
Evectus volucri pede, et
Magni concilio Jovis
Interesse videbar.

Illo ex tempore frigerans
Fons, et prata recentia, e
Arbor florida sic mihi
Mentem amore revinxit,

Ut seu nox tenebris diem
Pellit, seu rapidum fugit
Solem, non alia miser
Unquam sede quiescam.



Que, laissant mes soupirs s'épancher
Du fond de mon cœur, maintes fois
Je répétais : Ici par quel chemin,
En quel temps suis-je venu ?

Car, par-delà les splendeurs de l'éther
Transporté d'un pied muni d'ailes,
Au conseil du grand Jupiter
Il me semblait assister.

Depuis ce temps, rafraîchissante fontaine,
Prairies du renouveau, arbre
En fleurs, m'ont tellement
D'amour captivé l'esprit,

Que, soit que la nuit ténébreuse chasse
Le jour, soit qu'elle fuie devant la flamme rapide
Du soleil, là seulement mon pauvre cœur
Retrouve la paix.





Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de pouvoir comparer la traduction de l'ode d'Horace *A Lydie*, donnée plus haut par M. Joseph Boulmier, avec quelques autres essais, soit en prose, soit en vers. Nous donnons dans ce but les deux imitations en vers qu'Alfred de Musset a faites de ce morceau célèbre ; celle que Ponsard, à l'exemple de Molière dans le *Dépit amoureux*, a insérée dans sa jolie comédie *Une ode d'Horace*, dont elle forme le dénouement et que disait si bien Rachel autrefois ; enfin deux traductions en prose, l'une tirée de la Collection des auteurs Latins publiée sous la direction de M. Nisard, l'autre de M. Leconte de Lisle. Au lecteur à se prononcer sur le mérite de ces différentes pièces ; mais nous ne croyons pas qu'il donne la palme à M. Nisard. Celui-ci traduit *dulces docta modos et citharæ sciens*, qui se rapporte à Chloé, par *j'aime sa voix si douce*, et *levior cortice* par *plus léger que la feuille; cortex,* feuille, voilà du nouveau chez un professeur de Latin, et cela ferait bien dans un dictionnaire. Passe pour les poëtes, qui sont gênés par la rime et le césure ; mais un traducteur en prose, que rien n'oblige à substituer ses propres idées à celles de l'auteur ! La version linéaire, qui force à copier exactement le modèle, empêche au moins de tels écarts.

PREMIÈRE TRADUCTION OU IMITATION D'ALFRED DE MUSSET

A LYDIE

HORACE

Lorsque je t'avais pour amie,
Quand nul jeune garçon, plus robuste que moi,
N'entourait de ses bras ton épaule arrondie,
Auprès de toi, blanche Lydie,
J'ai vécu plus joyeux et plus heureux qu'un roi.

LYDIE

Quand pour toi j'étais la plus chère,
Quand Chloé pâlissait auprès de Lydia,
Lydia, qu'on vantait dans l'Italie entière,
Vécut plus heureuse et plus fière
Que dans les bras d'un dieu la Romaine Ilia.

HORACE

Chloé me gouverne à présent,
Chloé, savante au luth, habile en l'art du chant;
Le doux son de sa voix de volupté m'enivre.
Je suis prêt à cesser de vivre
Si, pour la préserver, les dieux voulaient mon sang.

LYDIE

Je me consume maintenant
D'une amoureuse ardeur que rien ne peut éteindre
Pour le fils d'Ornithus, ce bel adolescent.
Je mourrais deux fois sans me plaindre
Si, pour le préserver, les dieux voulaient mon sang.

HORACE

Eh quoi ! si dans notre pensée
L'ancien amour se rallumait ?
Si, la blonde Chloé de ma maison chassée,
Ma porte se rouvrait ? si Vénus offensée
Au joug d'airain nous ramenait ?

LYDIE

Calaïs, ma richesse unique,
Est plus beau qu'un soleil levant,
Et toi plus léger que le vent,
Plus prompt à t'irriter que l'âpre Adriatique ;
Cependant près de toi, si c'était ton plaisir,
Volontiers j'irais vivre, et volontiers mourir.

DEUXIÈME TRADUCTION OU IMITATION

D'ALFRED DE MUSSET

HORACE

Du temps que tu m'aimais, Lydie,
De ses bras nul autre que moi
N'entourait ta gorge arrondie ;
J'ai vécu plus heureux qu'un roi.

LYDIE

Du temps où j'étais ta maîtresse,
Tu me préférais à Chloé ;
Je m'endormais à ton côté,
Plus heureuse qu'une déesse.

HORACE

Chloé me gouverne à présent,
Savante au luth, habile au chant;
La douceur de sa voix m'enivre.
Je suis prêt à cesser de vivre,
S'il fallait lui donner mon sang.

LYDIE

Je me consume maintenant
Pour Calaïs, mon jeune amant,
Qui dans mon cœur a pris ta place.
Je mourrais deux fois, cher Horace,
S'il fallait lui donner mon sang.

HORACE

Eh quoi! si dans notre pensée
L'ancien amour se ranimait?
Si ma blonde était délaissée?
Si demain Vénus offensée
A ta porte me ramenait?

LYDIE

Calaïs est jeune, est fidèle,
Et toi, poète, ton désir
Est plus léger que l'hirondelle,
Plus inconstant que le zéphir;
Pourtant, s'il t'en prenait envie,
Avec toi j'aimerais la vie,
Avec toi je voudrais mourir.

———

TRADUCTION DE PONSARD

HORACE

Tant que tu m'as aimé, quand nul autre plus digne
N'entourait de ses bras ton col blanc comme un cygne,
J'ai vécu plus heureux que Xercès, le grand roi.

LYDIE

Tant que tu n'as aimé personne plus que moi,
Quand Chloé n'était pas préférée à Lydie,
J'ai vécu plus illustre et plus fière qu'Ilie.

HORACE

J'appartiens maintenant à la blonde Chloé,
Qui plaît par sa voix douce et son luth enjoué;
Je suis prêt à mourir pour prolonger sa vie.

LYDIE

Calaïs maintenant tient mon âme asservie;
Nous brûlons tous les deux de mutuels amours,
Et je mourrais deux fois pour prolonger ses jours.

HORACE

Mais quoi? si j'ai regret de ma première chaîne?
Si Vénus de retour sous son joug me ramène?
Si je refuse à l'autre et te rends mon amour?

LYDIE

Encore que Calaïs soit plus beau que le jour,
Et toi plus inconstant que la feuille inconstante,
Avec toi je vivrais et je mourrais contente.

TRADUCTION DE M. NISARD

DIALOGUE

Horace. Tant que j'ai su te plaire, et que nul amant préféré n'entourait de ses bras ton cou d'ivoire, je vivais plus heureux que le grand roi.

Lydie. Tant que tu n'as pas brûlé pour une autre, et que Lydie ne passait pas après Chloé, Lydie vivait plus fière, plus glorieuse que la mère de Romulus.

Horace. Chloé règne aujourd'hui sur moi; j'aime sa voix si douce mariée aux sons de la lyre; pour elle je ne craindrais pas la mort, si les destins voulaient épargner sa vie.

Lydie. Je partage les feux de Calaïs, fils d'Ornithus de Thurium; pour lui je souffrirais mille morts, si les destins voulaient épargner sa vie.

Horace. Quoi! s'il revenait, le premier amour; s'il ramenait sous le joug nos cœurs réunis: si je fuyais la blonde Chloé, et que ma porte s'ouvrit encore à Lydie?

Lydie. Bien qu'il soit beau comme le jour, et toi plus léger que la feuille, plus irritable que les flots, c'est avec toi que j'aimerais vivre, avec toi que j'aimerais mourir.

TRADUCTION
DE
M. LECONTE DE LISLE

HORATIUS

Tant que je t'ai plu, et qu'aucun autre, plus aimé, n'a entouré de ses bras ton cou blanc, j'ai vécu plus heureux que le roi des Perses.

LYDIA

Tant que tu n'as brûlé pour une autre plus que pour moi, et que Lydia ne passait point après Chloé, la renommée de Lydia a été grande, et j'ai vécu plus illustre que la Romaine Ilia.

HORATIUS

Maintenant Chloé de Thrace règne sur moi, habile aux doux chants et à jouer de la cithare. Je ne craindrais point de mourir pour elle, si, épargnée par les destins, elle devait me survivre.

LYDIA

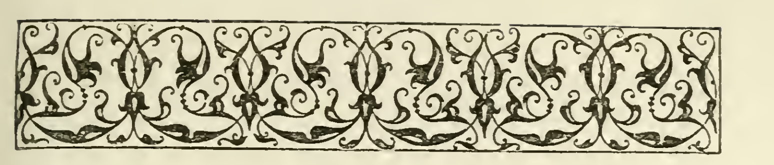
Il me consume d'un amour qu'il partage, Calaïs, fils d'Ornythus de Thurium. Je consentirais à mourir deux fois pour lui, si, épargné par les destins, le jeune homme devait me survivre.

HORATIUS.

Quoi! si l'ancienne Vénus revenait et nous réunissait encore sous son joug d'airain? Si la blonde était rejetée, et si ma porte s'ouvrait à Lydia repoussée?

LYDIA

Bien qu'il soit plus beau qu'un astre, et toi plus léger que le liège et plus irritable que l'orageuse Hadria, c'est avec toi que j'aimerais vivre, avec toi que je voudrais mourir.



UNE PETITE REMARQUE LEXICOLOGIQUE

A PROPOS

DU MOT *COUVENT*

Pourquoi aujourd'hui et depuis deux siècles environ, pas davantage, écrit-on et dit-on *couvent* au lieu de *convent,* qui est la forme ancienne et la seule rationnelle ? *Convent*, légitimement tiré du Latin *conventus*, assemblée, est la véritable orthographe étymologique, celle que veut le sens du mot et qui s'est perpétuée dans les dérivés ; on dit : *règle conventuelle* et non *règle couventuelle, conventicule* et non *couventicule,* et quand nos pères ont baptisé leur grande assemblée révolutionnaire, ils l'ont appelée *Convention* et non *Couvention*. Quel motif a donc pu induire tout le monde à dire *couvent* et déterminer les écrivains, les Académiciens, dans leur Dictionnaire, à sanctionner ce changement, sans protestation ?

Nous espérions trouver dans Littré la solution de ce petit problème ; mais Littré, qui est excellent

presque toujours, est ici médiocre et des plus mal renseignés. Il s'imagine que *couvent* est la forme régulière, usitée depuis un temps immémorial, et que seuls un petit nombre d'écrivains anciens, très anciens, ont pu employer *convent,* par fantaisie ou par erreur.

« *Couvent* », dit-il, « maison religieuse d'hommes ou de femmes. Mettre une fille au couvent. Les seigneurs et les évêques de France mirent, par le consentement du pape Zacharie en 752, Pepin maire du palais sur le trône, et Chilpéric le dernier de leurs rois dans un couvent. (Mézerai, *Histoire de France*, t. I. dans Richelet); Ah! souffrez qu'un couvent, dans les austérités, Use les tristes jours que le ciel m'a comptés. (Molière, *Tartufe* IV, 3). Après qu'une personne, Bon gré, mal gré, s'est mise en un couvent. (La Fontaine, *Mazet*)*;* etc.

» Remarque. D'après Vaugelas, on écrivait *convent,* tout en prononçant *couvent.* On trouve en effet dans Régnier, *Sat.* XIII : Jour et nuit elle va de convent en convent. La première édition du Dictionnaire de l'Académie écrit *convent.* »

Comme si Régnier était le seul qui eût écrit *convent!* Outre que l'Anglais, l'Italien et l'Espagnol ont conservé la forme *convent* et *convento,* ce qui est déjà une forte présomption en faveur de *convent*, il n'y en a pas eu d'autre dans notre langue jusqu'à la fin du XVIIe siècle, et la première édition du Dictionnaire de l'Académie, qui est de 1694, aurait dû ouvrir là-dessus les yeux à M. Littré. Sans remonter au *Roman de la Rose,* à Joinville et à Commines, qu'il cite dans la partie historique, Rabelais, Clément Marot, Henri Estienne, n'ont jamais écrit que *convent,* et les exemples tirés

de Mézerai, de La Fontaine, de Molière sont certainement empruntés à des éditions modernes dans lesquelles l'orthographe a été rectifiée; que prouvent-ils alors?

Voici comment cette singulière modification du mot *convent* a pu se produire; ce n'est pas le seul exemple qu'il y ait, dans notre langue, du changement d'une lettre étymologique en une autre sans valeur, propre seulement à empêcher de reconnaître la filiation des mots. Ainsi, l'emploi de l'*u* comme voyelle et comme consonne, ayant en ce dernier cas le son du *v*, est cause que le *v* a remplacé l'*u* dans bien des mots où la raison voudrait que l'*u* fût conservé. Qui se douterait aujourd'hui que *plèvre* et *pleurésie,* inflammation de la plèvre, sont dérivés du même terme Grec, πλευρὸν, flanc? On écrivait autrefois *pleure.* « La fracture des costes du dedans, » dit Ambroise Paré, « à cause qu'elle picque la pleure, excite inflammation; » personne alors ne pouvait s'étonner que l'inflammation de la *pleure* s'appelât *pleurésie.* Quand on employa le *v,* en typographie, tantôt comme *v* et tantôt comme *u*, indifféremment, on imprima *plevre*, puis quelque correcteur mit un accent grave sur le premier *e* muet et *plèvre* finit par prévaloir. Une aventure du même genre a dû arriver à *convent.* Dans l'écriture ancienne, les *u* ne sont pas distincts des *n,* et même actuellement bon nombre de personnes prennent fort peu le soin d'attribuer à ces deux lettres une forme différente. Lors donc que Littré dit, d'après Vaugelas, qu'on

écrivait *convent,* tout en prononçant *convent*, il se trompe; c'est tout le contraire : on écrivait *convent, couuent* ou *conuent,* et on prononçait *convent,* de même qu'on pouvait écrire *plevre*, en se servant du *v* voyelle, tout en prononçant *pleure;* peu à peu, dans l'un et dans l'autre cas, on a fini par prononcer comme on écrivait.

Voilà une raison, ce nous semble; mais peut-être y en a-t-il une autre. Les bonnes sœurs des couvents sont extrêmement chatouilleuses et pointilleuses; il est de certains assemblages de lettres qu'elles ont en horreur, qui sont comme une souillure pour leurs bouches pudiques. Jugez du dépit qu'elles éprouvaient d'être obligées vingt fois par jour de prononcer une de ces syllabes maudites, et en parlant de la pieuse maison qui les abritait! *Convent*, *convent,* toujours *convent :* fi! cela fait venir de mauvaises pensées. Elles ont pris tout doucement l'habitude de dire *couvent*, et pour ne pas contrarier ces saintes filles, on a fini par faire comme elles; mais elles n'ont pas encore aussi bien réussi pour le mot *confitures* que, par la même raison, elles s'obstinent à prononcer *fitures*.





LA PREMIÈRE ÉDITION

DE

JUSTINE

OU LES MALHEURS DE LA VERTU



UE de contes bleus ont été mis en circulation à propos de ce fameux roman! Le marquis de Sade l'a imprimé tout seul, dans le fond d'une cave, s'écrie l'un. Saint-Just, Robespierre et Couthon, ces monstres, dit un autre, en lisaient toujours quelque chapitre pour s'endurcir à la férocité, quand ils sentaient le remords se glisser dans leurs cœurs de bronze! Napoléon, ajoute un troisième (c'est le comte Dandolo, bibliophile Italien), Napoléon faisait passer en conseil de guerre, juger, condamner et fusiller séance tenante quiconque, dans son armée, était convaincu d'avoir *Justine* en sa possession. Enfin, un littérateur un peu oublié de la fin du dernier siècle, Charles Villers, s'étant donné la tâche de parcourir cet

écrit exécrable, comme il l'appelle, afin d'en avoir le cœur net [1], déclare qu'un malheureux soldat qu'on vient de passer à dix tours de baguettes, n'est pas plus soulagé de voir la fin de l'opération, qu'il ne fut lui-même d'arriver à la dernière page : Charles Villers avait été militaire et savait ce dont il parlait. Baste ! Napoléon est mort, il ne peut plus nous envoyer au peloton d'exécution. *Justine* reste, après tout, un chef-d'œuvre en son genre, si monstruenx que soit le genre, et les monstruosités ne sont pas sans offrir souvent quelque intéressant sujet d'étude. Rencontrer une fois en sa vie ce livre introuvable, dont personne n'ose parler tout haut, qu'aucun amateur, si acharné qu'il soit, ne se résigne même à posséder dans sa bibliothèque, à moins qu'elle ne recèle quelque tablette bien cachée, quelque tiroir à double fond, c'est un hasard presque miraculeux. Risquons-nous donc à le feuilleter, l'occasion ne s'en représentera sans doute jamais, quitte à regretter après de n'avoir pas plutôt été passé par les baguettes.

L'édition qui nous tombe entre les mains est la première. Est-ce la bonne ? Cela dépend des points de vue. Le marquis de Sade, sachant fort bien que *Justine* serait son œuvre capitale, celle qui le mènerait

---

1. *Lettre sur le roman intitulé* JUSTINE, OU LES MALHEURS DE LA VERTU (Tome IV du *Spectateur du Nord) ;* réimprimée par Poulet-Malassis, Paris, J. Baur, 1877, in-16 de 23 p. — La *Lettre* de Ch. Villers est de 1797.

tout droit à l'éternité, fût-ce l'éternité du mépris, a voulu prendre au grand sérieux le conseil de Boileau :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez,

Il a remanié tant et plus son canevas primitif ; chaque édition nouvelle se distingue des précédentes par une foule d'additions, d'aggravations et l'on connaît au moins trois rédactions différentes : ainsi les eaux-fortes de Rembrandt se présentent en divers états, que les amateurs savent fort bien apprécier. Des rédactions postérieures de *Justine*, nous ne dirons pas un mot ; nous les ignorons complètement. Nous ne savons sur elles que ce qu'en disent les manuels bibliographiques, et cela se réduit à bien peu de chose. Nous tenons la première esquisse, la première pensée de l'auteur, la seule, en tout cas, dont aient pu se délecter les cœurs de bronze de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon : qu'elle nous suffise. Aussi bien, dans cette rédaction, le marquis de Sade n'a pas encore renoncé à toute pudeur, il n'emploie aucun terme obscène ou grossier et se contente de périphrases : la lecture nous en sera d'autant moins répugnante.

Commençons par décrire l'édition :

JUSTINE, OU LES MALHEURS DE LA VERTU ; en Hollande, chez les libraires associés, 1791, 2 vol. in-8 ; avec cette épigraphe :

« O mon ami, la prospérité du Crime est comme la foudre, dont les feux trompeurs n'embelissent (*sic*) un moment

l'atmosphère que pour précipiter dans les abîmes de la mort le malheureux qu'ils ont ébloui. »

Pas de nom d'auteur. L'écusson du prétendu éditeur offre cette légende : ÉTERNITÉ.

Un frontispice très bien gravé montre une jeune femme en pleurs entre un beau jeune homme à demi-nu, à carrure d'Apollon, et une vieille mégère aux cheveux hérissés; dans le fond, les grands arbres d'une forêt et un ciel orageux. Cette composition allégorique n'est pas très-claire; aussi l'auteur a-t-il cru devoir nous dire qu'elle représente la Vertu entre la Luxure et l'Irréligion et nous en donner l'explication suivante :

« A gauche est la Luxure, sous la figure d'un jeune homme dont la jambe est entourée d'un serpent, symbole de l'auteur de nos maux; elle enlève d'une main le voile de la pudeur, qui dérobait la Vertu aux regards des profanes, et de l'autre, ainsi que de son pied droit, dirige la chute dans laquelle elle veut la faire succomber. A droite est l'Irréligion, qui retient avec force un des bras de la Vertu, tandis que d'une main perfide elle arrache un serpent de son sein pour l'en empoisonner. L'abîme du Crime s'entr'ouvre sous leurs pas. La Vertu, toujours forte de sa conscience, lève les yeux vers l'Éternel et semble dire :

Qui sait, lorsque le Ciel nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?

(Œdipe chez Admète.) »

Ces deux vers sont reproduits dans un cartouche au bas du frontispice.

L'explication de la gravure est précédée d'un *Avis de l'Éditeur,* qui est assurément l'œuvre du Marquis de Sade. Le voici :

« Nos aïeux, pour intéresser, faisaient jadis usage de Magiciens, de mauvais Génies, de tous personnages fabuleux auxquels ils se croyaient permis, d'après cela, de prêter tous les vices dont ils avaient besoin pour le ressort de leurs Romans. Mais puisque, malheureusement pour l'Humanité, il existe une classe d'hommes chez laquelle le dangereux penchant au libertinage détermine des forfaits aussi effrayants que ceux dont les anciens Auteurs noircissaient fabuleusement leurs Ogres et leurs Géants, pourquoi ne pas préférer la Nature à la Fable? Et pourquoi se refuser les plus beaux effets Dramatiques dans la crainte de n'oser souiller cette carrière ? Redoutera-t-on de dévoiler des crimes qui paraissent faits pour ne jamais sortir des ténèbres? Hélas! qui les ignore de nos jours? Les Bonnes les content aux enfants, les filles de mauvaise vie en embrasent l'imagination de leurs Sectateurs et, par une bien plus coupable imprudence, les Magistrats, alléguant un très faux amour de l'ordre, osaient en souiller les annales de Thémis. Qui retiendrait donc le Romancier ? Toutes les espèces de vices imaginables, tous les crimes possibles ne sont-ils pas à sa disposition? N'a-t-il pas le droit de les peindre tous pour les faire détester aux hommes? Malheur à ceux que les Tableaux de *Justine* pourraient corrompre! mais qu'on ne nous en accuse pas; quelque voie que nous eussions prise, ils n'en seraient pas devenus meilleurs : il est une sorte de gens pour qui la vertu même est un poison. »

L'auteur semble avoir suffisamment mis en lumière le but qu'il se propose d'atteindre; néanmoins,

il y revient encore, pour plus de sûreté, dans la dédicace suivante :

A MA BONNE AMIE

« Oui, Constance, c'est à toi que j'adresse cet Ouvrage ; à la fois l'exemple et l'honneur de ton sexe, réunissant à l'âme la plus sensible l'esprit le plus juste et le mieux éclairé, ce n'est qu'à toi qu'il appartient de connaître la douceur des larmes qu'arrache la Vertu malheureuse. Détestant les sophismes du libertinage et de l'irréligion, les combattant sans cesse par tes actions et par tes discours, je ne crains point pour toi ceux qu'a nécessités dans ces Mémoires le genre des personnages établis ; le cynisme de certains crayons (adoucis néanmoins autant que l'on a pu), ne t'effrayera pas davantage ; c'est le Vice qui, gémissant d'être dévoilé, crie au scandale aussitôt qu'on l'attaque. Le procès du *Tartufe* fut fait par des bigots ; celui de *Justine* sera l'ouvrage des libertins ; je les redoute peu : mes motifs dévoilés par toi n'en seront pas désavoués ; ton opinion suffit à ma gloire, et je dois, après t'avoir plu, ou plaire universellement, ou me consoler de toutes les censures.

» Le dessein de ce Roman (pas si Roman que l'on croirait) est nouveau sans doute ; l'ascendant de la Vertu sur le Vice, la récompense du bien, la punition du mal, voilà la marche ordinaire de tous les ouvrages de cette espèce ; ne devrait-on pas en être rebattu ?

» Mais offrir partout le Vice triomphant et la Vertu victime de ses sacrifices, montrer une infortunée errante de malheurs en malheurs, jouet de la scélératesse, plastron de toutes les débauches, en butte aux goûts les plus barbares et les plus monstrueux, étourdie des sophismes les plus hardis, les plus spécieux, en proie aux séductions les plus adroites, aux subornations les plus irrésistibles, n'ayant pour opposer à tant de revers, à tant de fléaux, pour repousser tant

de corruption, qu'une âme sensible, un esprit naturel et beaucoup de courage; hasarder en un mot les peintures les plus hardies, les situations les plus extraordinaires, les maximes les plus effrayantes, les coups de pinceau les plus énergiques, dans la seule vue d'obtenir de tout cela l'une des plus sublimes leçons de morale que l'homme ait encore reçue, c'était, on en conviendra, parvenir au but par une route peu frayée jusqu'à présent.

» Aurai-je réussi, Constance? Une larme de tes yeux déterminera-t-elle mon triomphe? Après avoir lu *Justine*, en un mot, diras-tu: « O combien ces tableaux du Crime » me rendent fière d'aimer la Vertu! Comme elle est » sublime dans les larmes! Comme les malheurs l'embel-» lissent! »

» O Constance! que ces mots t'échappent, et mes travaux sont couronnés. »

Voyons donc cette sublime leçon de morale que l'auteur croit avoir à nous donner; mais voilà bien des apprêts et, franchement, nous ne sommes pas sans un peu d'inquiétude sur ces moyens extraordinaires qu'il compte mettre en œuvre pour nous édifier.

Deux sœurs, Justine et Juliette, filles d'un gros banquier de Paris, se trouvent lancées toutes deux dès leur extrême jeunesse dans les hasards de la vie; la première a douze ans, l'autre dix-huit. Leur père meurt, elles n'ont plus de mère, la succession est absorbée par les dettes, et le couvent où elles étaient élevées les met à la porte avec un paquet de hardes et

quelques écus. Juliette, douée d'une philosophie bien au-dessus de son âge, prend bien vite son parti. Elle va trouver une matrone à lunettes qui lui fait subir l'examen de Jeanne Darc à Chinon et, après l'avoir reconnue intacte, lui promet que, pourvu qu'elle ait beaucoup d'égards pour ses conseils, un grand fonds de complaisance et de soumission pour les pratiques, de la candeur ou de la rouerie, suivant l'occasion, elle la mettra avant dix ans en état de se retirer dans un troisième avec une commode, un trumeau et une servante. C'est un avenir, cela ! Juliette réussit bien avant le terme fixé ; après un épineux noviciat de deux ou trois années, elle devient à la mode et se voit remarquée par un certain comte de Lorsange qui lui donne son nom et sa main. Elle empoisonne son mari, dès qu'elle lui a fait faire un bon testament, reprend sa vie de débauche, ruine trois Ambassadeurs, quatre Fermiers Généraux, deux Évêques, un Cardinal, trois Chevaliers des ordres du Roy, puis devient la maîtresse en titre d'un des premiers personnages du royaume, M. de Corville, avec lequel elle se retire en châtelaine dans sa magnifique terre de Montargis. Tels sont les résultats inévitables du vice. Tout cela, dans le récit, ne tient pas beaucoup plus de place que dans ce résumé ; c'est le sommaire d'un autre roman du marquis de Sade, où ce canevas est profusément brodé (1).

(1) *Juliette, ou la Suite de Justine,* 1796, 4 vol. in-8° ; réuni à une dernière rédaction considérablement augmentée de *Justine*, il forme 6 vol. de l'ouvrage intitulé : *La Nouvelle*

Justine veut au contraire suivre le chemin de la vertu; tous les malheurs vont pleuvoir sur elle. Mais donnons d'abord son portrait, au moment de la séparation des deux sœurs; il est tracé avec plus de délicatesse qu'on ne s'y attendrait.

« Douée d'une tendresse, d'une sensibilité surprenante, au lieu de l'art et de la finesse de sa sœur, elle n'avait qu'une ingénuité, une candeur qui devait la faire tomber dans des pièges. Cette jeune fille à tant de qualités joignait une physionomie douce, absolument différente de celle dont la nature avait embelli Juliette; autant on voyait d'artifice, de manège, de coquetterie dans les traits de l'une, autant on admirait de pudeur, de décence et de timidité dans l'autre. Un air de Vierge, de grands yeux bleus, pleins d'âme et d'intérêt, une peau éblouissante, une taille souple et flexible, un organe touchant, des dents d'ivoire et les plus beaux cheveux blonds, voilà l'esquisse de cette cadette charmante dont les grâces naïves et les traits délicats sont au-dessus de nos pinceaux. »

Au lieu d'aller prendre conseil d'une vénérable matrone, comme sa sœur Juliette, Justine se rend chez une couturière pour trouver de l'ouvrage: il n'y en a pas. Elle se dirige alors vers le presbytère. « En petit fourreau blanc, ses beaux cheveux négligemment repliés, sa gorge à peine indiquée cachée sous deux ou trois aunes de gaze, sa jolie mine un peu pâle, des larmes

---

Justine, ou *les Malheurs de la Vertu. Suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur, ou les Prospérités du Vice*, 1797. 10 vol. in-18, frontispice et 100 fig. gravées, dont l'auteur offrit un magnifique exemplaire imprimé sur vélin à chacun des Membres du Directoire, puis au Premier Consul.

roulant dans ses yeux, » elle essaye d'attendrir le curé de la paroisse, qui se contente de lui sourire en lui passant la main sous le menton ; elle se rebiffe, il la chasse..., et l'auteur laisse là son héroïne.

Douze ans après, Mme de Lorsange se trouve dans sa terre de Montargis et, pour se distraire, va voir arriver la diligence. « C'est un amusement assez naturel que de regarder une descente de coche ; on peut parier pour le genre de personnages qui s'y trouvent, et si l'on a nommé une Catin, un Officier, quelques Abbés et un Moine, on est presque toujours sûr de gagner. » Un cavalier de la maréchaussée fait descendre du coche une jeune fille de vingt-six à vingt-sept ans, hâve, défigurée, mal vêtue ; c'est une prisonnière ; elle a été condamnée à Lyon pour un triple crime de vol, d'incendie et de meurtre commis dans une auberge, et on la mène à Paris pour la confirmation de la sentence. L'amant de Mme de Lorsange, M. de Corville, en sa qualité de personnage considérable, décide les gardes à la lui laisser interroger, et la jeune fille, qui prend le nom de Thérèse, commence le récit de ses infortunes, juste au moment où l'auteur avait laissé celles de Justine.

Passant sous silence les circonstances qui l'ont mise sur le pavé et sa séparation d'avec sa sœur, de peur de faire honte à sa famille, elle raconte que, réduite à la dernière ressource et devant quelque argent à son hôtesse, elle se trouva obligée de suivre les conseils de celle-ci, qui d'abord l'adressa à un certain

M. Dubourg : ce gros bonhomme faisait profession de s'intéresser aux jeunes personnes dans l'embarras. Revêtu d'une robe de chambre à ramages, en train de se faire coiffer, M. Dubourg la reçoit assez bien, mais il met à sa protection des conditions qui alarment la vertu de Thérèse. Elle fond en pleurs et s'attire cette verte semonce :

« On est revenu, » lui dit le gros bonhomme, « on est revenu de cette manie d'obliger gratuitement les autres ; on a reconnu que les plaisirs de la charité n'étaient que les jouissances de l'orgueil, et comme rien n'est aussitôt dissipé, on a voulu des sensations plus réelles. On a vu qu'avec une enfant comme vous, par exemple, il valait infiniment mieux retirer pour prix de ses avances tous les plaisirs que peut offrir la luxure, que ceux très froids et très futiles de la soulager gratuitement ; la réputation d'un homme libéral, aumônier, généreux, ne vaut pas, même à l'instant où il en jouit le mieux, le plus léger plaisir des sens. — Oh ! Monsieur, avec de pareils principes, il faut donc que l'infortuné périsse ! — Qu'importe ! il y a plus de sujets qu'il n'en faut en France ; pourvu que la machine ait toujours la même élasticité, que fait à l'État le plus ou le moins d'individus qui la pressent ?... Les bâtards, les orphelins, les enfants mal conformés devraient être condamnés à mort dès leur naissance, les premiers et les seconds parce que, n'ayant plus personne qui veuille ou qui puisse prendre soin d'eux, ils souillent la société d'une lie qui ne peut que lui devenir funeste un jour, et les autres parce qu'ils ne peuvent lui être d'aucune utilité. L'une et l'autre de ces classes sont à la société comme ces excroissances de chair qui, se nourrissant du suc des membres sains, les dégradent et les affaiblissent, ou, si vous

l'aimez mieux, comme ces végétaux parasites qui, se liant aux bonnes plantes, les détériorent et les rongent en s'adaptant leur semence nourricière. Abus criants que ces aumônes destinées à nourrir une telle écume, que ces maisons richement dotées qu'on a l'extravagance de leur bâtir, comme si l'espèce des hommes était tellement rare, tellement précieuse qu'il fallût en conserver jusqu'à la plus vile portion ! »

L'hôtesse, après avoir bien grondé Thérèse, lui avoir dit qu'elle était une petite sotte, qui n'arrivera jamais à rien, l'adresse à un autre particulier, M. Du Harpin, prêteur sur gages.

— « Mangez-vous beaucoup, ma petite? » demande l'usurier.

— « Quelques onces de pain par jour, » lui répond Thérèse ; « de l'eau et un peu de soupe quand je suis assez heureuse pour en avoir. »

— « De la soupe, morbleu, de la soupe ! Regardez, ma mie, » dit l'usurier à sa femme ; « gémissez des progrès du luxe ; ça cherche condition, ça meurt de faim depuis un an et ça veut manger de la soupe. A peine en faisons-nous une fois tous les dimanches, nous qui travaillons comme des forçats. Vous aurez trois onces de pain par jour, ma fille, une demi-bouteille d'eau de rivière, une vieille robe de ma femme tous les dix-huit mois et trois écus de gages au bout de l'année, si nous sommes contents de vos services, si votre économie répond à la nôtre et si vous faites enfin prospérer la maison par de l'ordre et de l'arrangement. Votre service est médiocre, c'est l'affaire d'un clin d'œil; il s'agit de frotter et de nettoyer trois fois la semaine cet appartement de six pièces, de faire nos lits, de répondre à la porte, de poudrer ma perruque, de coiffer ma femme,

de soigner le chien et le perroquet, de veiller à la cuisine, d'en nettoyer les ustensiles, d'aider ma femme quand elle nous fait un morceau à manger et d'employer quatre ou cinq heures par jour à faire du linge, des bas, des bonnets et autres petits meubles de ménage. Vous voyez que ce n'est rien, Thérèse ; il vous restera bien du temps, nous vous permettrons d'en faire usage pour votre compte, pourvu que vous soyez sage, mon enfant, discrète, économe surtout, c'est l'essentiel. »

Thérèse reste deux ans dans cette hospitalière maison, dont les mœurs sont austères, d'ailleurs, et dont le train de vie journalier offre des détails assez plaisants. Chez M. Du Harpin, on n'a jamais d'autre lumière que celle d'un réverbère justement placé en face de la chambre ; point de draps ni de serviettes, pour éviter le blanchissage ; les manches des habits et des robes sont protégées par une épaisse lustrine ; les semelles des souliers sont en fer ; on ne boit que de l'eau ; toutes les fois que Monsieur coupe du pain, on place sous le couteau une corbeille, pour recueillir les miettes, et toutes les miettes mises de côté pendant la semaine sont frites le dimanche dans un peu de beurre : c'est le festin, le régal hebdomadaire. Enfin, pour éviter d'acheter de la farine, Thérèse doit gratter le plâtre des murs, le passer au tamis et en faire la poudre à perruque de Monsieur. Du moins aucun assaut n'est-il livré à sa vertu, mais son honnêteté cause enfin sa perte et la fait chasser. M. Du Harpin veut absolument qu'elle aille voler une boîte d'or dont il a connaissance, chez un locataire de la maison ; il fabrique une fausse clef, et, après avoir

pompeusement rappelé à sa servante que le vol était en grande estime chez certains peuples de la Grèce, que c'est toujours une action hardie, prouvant à la fois le courage et l'adresse (deux vertus essentielles à toute nation guerrière); qu'il rétablit fort utilement l'équilibre dérangé par l'inégalité des richesses, il la pousse dans l'escalier, avec les fausses clefs dans la main et la promesse d'un écu de plus par an. Thérèse refuse; M. Du Harpin la complimente, déclare qu'il a voulu l'éprouver, puis va la dénoncer à la police comme lui ayant volé un diamant de mille écus, qu'on trouve en effet dans ses hardes; c'est lui qui l'y avait mis. Thérèse est rudement empoignée par les exempts et enfermée à la Conciergerie. « Siècles à venir ! » s'écrie le marquis de Sade, « siècles à venir! vous ne verrez plus ce comble d'horreur et d'infamie. » Il saluait, par cette exclamation, l'aurore de 89.

Thérèse fait en prison une nouvelle connaissance, certaine madame Dubois qui se trouvait là parce que, condamnée à mort pour tous les crimes imaginables, elle devait quelque répit à une circonstance singulière : les juges se croyaient obligés d'inventer pour elle un supplice, et ils ne l'avaient pas encore trouvé. La Dubois met sa confidente au courant de ses projets : elle a les moyens d'incendier la prison, et toutes deux se sauveront pendant la bagarre. « Beaucoup de gens » seront brûlés sans doute, « ajoute la scélérate, » mais » le sort des autres doit être toujours nul quand il » s'agit de notre bien-être. » C'est la maxime favorite de l'auteur, celle qu'il fait développer par ses person-

nages avec le plus de complaisance. Le feu éclate, vingt et une personnes sont brûlées, mais la Dubois et Thérèse échappent, ce qui était l'essentiel, et leur fuite est protégée par une escouade de bandits apostés, qui avaient le mot et qui conduisent les deux femmes dans la forêt de Bondy, chez un braconnier. — « Te » voilà libre, » dit alors la Dubois à sa compagne, « tu » peux maintenant choisir tel genre de vie qu'il te » plaira; mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de » renoncer à des pratiques de vertu qui, comme tu » vois, ne t'ont jamais réussi. Une délicatesse dé- » placée t'a conduite aux pieds de l'échafaud, un » crime m'en sauve; regarde à quoi les bonnes ac- » tions servent dans le monde et si c'est bien la peine » de s'immoler pour elles! » Thérèse répond qu'elle veut rester vertueuse, et la Dubois l'abandonne à son malheureux sort; mais elle n'est pas si libre qu'il plaisait de le dire à son aimable patronne :

« Pendant que nous raisonnions ainsi, » raconte la narratrice, « les quatre compagnons de la Dubois buvaient avec le braconnier et, comme le vin dispose l'âme du malfaiteur à de nouveaux crimes et lui fait oublier les anciens, nos scélérats n'apprirent pas plus tôt nos résolutions qu'ils se décidèrent à faire de moi une victime, n'en pouvant faire une complice; leurs principes, leurs mœurs, le sombre réduit où nous étions, l'espèce de sécurité dans laquelle ils se croyaient, leur ivresse, mon âge, mon innocence, tout les encouragea. Ils se lèvent de table, ils tiennent conseil, ils consultent la Dubois, procédés dont le lugubre mystère me fait frissonner d'horreur, et le résultat est enfin un ordre de me prêter sur-le-champ à satis-

faire les désirs de chacun des quatre, ou de bonne grâce, ou de force. Si je le fais de bonne grâce, ils me donneront chacun un écu pour me conduire où je voudrai; s'il leur faut employer la force, la chose se fera tout de même; mais pour que le secret soit mieux gardé, ils me poignarderont après s'être satisfaits et m'enterreront au pied d'un arbre. »

Voilà des perspectives bien peu séduisantes. Thérèse parvient cependant à se tirer de ce mauvais pas, sans que sa vertu reçoive des accrocs irréparables; elle en est quitte pour de petites complaisances, de menus suffrages, pendant que la Dubois fait le gros de la besogne. Mais le chef, Cœur-de-fer, qui veut se l'attacher et ne désespère pas de l'avoir à lui tout seul, essaye ensuite de la séduire par le raisonnement. Tous les coquins sont de profonds philosophes dans ce roman et ils syllogisent mieux qu'Abailard, sans en avoir éprouvé les infortunes. Thérèse va se laisser fléchir et, comme elle le dit, devenir criminelle par vertu, quand tout à coup... alerte! les brigands prennent leurs fusils, s'éloignent un instant et reviennent avec un petit butin: ils ont tué trois hommes et rapportent deux cents louis qui, également partagés, donnent vingt louis à chacun; Thérèse a sa part comme les autres, on la force de l'accepter, et la Dubois se charge de lui prouver que ce que ses amis viennent de faire est tout ce qu'il y a de plus naturel et qu'ils auraient aussi bien tué trois hommes pour trente sous que pour deux cents louis: plusieurs coups de couteau dans la peau d'un autre ne nous

sont rien, tandis que trente sous dans notre poche peuvent nous faire plaisir.

« Une satisfaction, bien que légère, doit nous affecter beaucoup plus vivement que trois meurtres qui ne sont rien pour nous, de la lésion desquels il n'arrive pas seulement à nous une égratignure. La faiblesse de nos organes, le défaut de réflexion, les maudits préjugés dans lesquels on nous a élevés, les vaines terreurs de la religion ou des lois, voilà ce qui arrête les sots dans la carrière du crime, voilà ce qui les empêche d'aller au *grand;* mais tout individu rempli de force et de vigueur, doué d'une âme énergiquement organisée, qui, se préférant, comme il le doit, aux autres, saura peser leurs intérêts dans la balance des siens, se moquer de Dieu et des hommes, braver la mort et mépriser les lois, bien pénétré que c'est à lui seul qu'il doit tout rapporter, sentira bien que la multitude la plus étendue des lésions sur autrui ne peut pas se mettre en comparaison avec la plus légère des jouissances achetée par cet assemblage inouï de forfaits. La jouissance le flatte, elle est en lui; l'effet du crime ne l'affecte pas, il est hors de lui. Or, je le demande, quel est l'homme raisonnable qui ne préférera pas ce qui le délecte à ce qui lui est étranger, et qui ne consentira pas à commettre cette chose étrangère dont il ne ressent rien de fâcheux, pour se procurer celle dont il est agréablement ému? »

Thérèse invoque naïvement la justice de Dieu qui, à défaut de celle des hommes, atteindra le criminel. C'est au tour du coupe-jarret Cœur-de-fer, le bien nommé, à prendre la parole:

« Il n'est nullement nécessaire que l'infortune soit vengée; elle s'en flatte parce qu'elle le voudrait, cette idée la

console, mais elle n'en est pas moins fausse : il y a mieux, il est essentiel que l'infortune souffre; son humiliation, ses douleurs sont au nombre des lois de la Nature, et son existence utile au plan général, comme celle de la prospérité qui l'écrase. Telle est la vérité qui doit étouffer le remords dans l'âme du tyran ou du malfaiteur; qu'il ne se contraigne pas, qu'il se livre aveuglément à toutes les lésions dont l'idée naît en lui : c'est la seule voix de la Nature qui lui suggère cette idée, c'est la seule façon dont elle nous fait l'agent de ses lois. Quand ses inspirations secrètes nous disposent au mal, c'est que le mal lui est nécessaire, c'est qu'elle le veut, c'est qu'elle l'exige, c'est que, la somme des crimes n'étant pas complète, pas suffisante aux lois de l'équilibre, seules lois dont elle soit régie, elle exige ceux-là de plus au complément de la balance. Qu'il ne s'effraye donc ni se s'arrête, celui dont l'âme est portée au mal, qu'il le commette sans crainte, dès qu'il en a senti l'impulsion : ce n'est qu'en y résistant qu'il outragerait la Nature. »

Pendant ces aimables conversations, le galop d'un cheval se fait entendre; les voleurs courent au-devant et ramènent le voyageur tombé entre leurs mains. C'est un gros négociant de Lyon, Saint-Florent, qui chevauchait tranquillement avec un demi-million de valeurs dans un portefeuille et cent louis dans sa poche. On partage encore et, l'opération faite, Cœur-de-fer se dispose à casser la tête de l'homme d'un coup de pistolet. Thérèse supplie pour lui ; c'est un de ses parents, dit-elle, et elle l'a reconnu dès qu'il s'est nommé ; elle adoucit le farouche Cœur-de-fer en lui promettant ce qu'elle lui avait refusé jusqu'alors, et

Saint-Florent est épargné, à condition qu'il s'enrôlera dans la bande. Le malheureux souscrit à tout ce qu'on veut; mais dès que ces brigands de mélodrame sont endormis, Thérèse lui fait signe de reprendre son portefeuille, qu'on a négligé de cacher, et de s'enfuir avec elle. Ils se sauvent par la forêt, et Saint-Florent ne croit mieux pouvoir reconnaître le dévouement de celle qui l'a sauvé qu'en lui offrant sa fortune et sa main. Thérèse accepte, et Saint-Florent lui fait faire toutes sortes de détours à travers la forêt sous prétexte de la mener chez une tante qu'il a dans ces parages. Au détour d'un sentier : — « Nous voici » arrivés, putain ! » s'écrie-t-il en lui déchargeant un furieux coup de bâton sur la tête. Thérèse tombe évanouie; l'homme qu'elle a sauvé en profite pour la violer. Non content d'avoir recouvré son portefeuille, il soustrait à la pauvrette les quelques louis qu'elle a dans sa poche et se met en devoir de déguerpir. Voilà ce que c'est que de pratiquer la vertu et de vouloir faire le bien.

Thérèse revient de son évanouissement, et défaillante, meurtrie et souillée de tous côtés, elle se traîne jusqu'à la lisière du bois; c'est pour y être témoin des libertés que prennent ensemble, se croyant loin de tous regards, un domestique et son maître, le comte de Bressac. Ils entendent quelque bruit sous les feuilles, aperçoivent Thérèse et se précipitent sur elle : sa curiosité mérite un châtiment exemplaire. Après qu'elle leur a narré tous ses malheurs, ils décident de la tuer « pour rétablir l'équilibre de la

Nature, » que leurs penchants antiphysiques dérangent quelquefois, avouent-ils, et ils la dirigent vers une clairière où quatre arbres se dressent, assez rapprochés l'un de l'autre; ils la font déshabiller, l'attachent à l'aide de leurs cravates et de leurs jarretières, un membre lié à chacun des arbres, et s'amusent quelque temps de la voir ainsi écartelée. Enfin, Bressac trouve que la plaisanterie a suffisamment duré et, après avoir bien fait remarquer à Thérèse ces quatre arbres de la forêt, où on la ramènera si elle n'est pas sage, il lui propose de l'emmener au château, comme femme de chambre de sa tante. Accepté; Thérèse est présentée à Mme de Bressac, entre immédiatement en fonctions, et tout serait pour le mieux si, malgré l'infamie du comte, elle n'arrivait peu à peu à éprouver pour lui une ardente passion. Bressac lui fait comprendre combien c'est ridicule, mais il projette d'utiliser ses services en lui suggérant l'idée d'empoisonner la tante, cette gêneuse, dans une tasse de chocolat. Thérèse recule d'horreur, et comme tous les autres personnages de ce roman, qui sont des dialecticiens par excellence, Bressac est sûr d'avance qu'il va la réduire par le raisonnement.

« Écoute, Thérèse, » lui dit-il; « je me suis bien douté de tes répugnances, mais comme tu as de l'esprit, je me suis flatté de les vaincre, de te prouver que ce crime, qui te paraît si énorme, n'est au fond qu'une chose toute simple.

» Deux forfaits s'offrent ici, Thérèse, à tes yeux peu philosophiques : la destruction d'une créature qui nous ressemble, et le mal dont cette destruction s'augmente

quand cette créature nous appartient de près. A l'égard du crime de la destruction de son semblable, sois-en certaine, chère fille, il est purement chimérique; le pouvoir de détruire n'est pas accordé à l'homme: il a tout au plus celui de varier les formes, mais il n'a pas celui de les anéantir. Or, toute forme est égale aux yeux de la Nature, rien ne se perd dans le creuset immense où ses variations s'exécutent; toutes les portions de matière qui y tombent en rejaillissent incessamment sous d'autres figures, et quels que soient nos procédés sur cela, aucun ne l'outrage sans doute, aucun ne saurait l'offenser. Nos destructions raniment son pouvoir, elles entretiennent son énergie, mais aucune ne l'atténue, elle n'est contrariée par aucune. Eh! qu'importe à sa main toujours créatrice que cette masse de chair conformant aujourd'hui un individu bipède se reproduise demain sous la forme de mille insectes différents? Osera-t-on dire que la construction de cet animal à deux pieds lui coûte plus que celle d'un vermisseau et qu'elle doit y prendre un plus grand intérêt?... Quand on m'aura convaincu de la sublimité de notre espèce, quand on m'aura démontré qu'elle est tellement importante à la Nature que nécessairement ses lois s'irritent de cette transmutation, je pourrai croire alors que le meurtre est un crime; mais quand l'étude la plus réfléchie m'aura prouvé que tout ce qui végète sur ce globe, le plus imparfait des ouvrages de la Nature, est d'un égal prix à ses yeux, je n'admettrai jamais que le changement d'un de ces êtres en mille autres puisse en rien déranger ses vues. Je me dirai: tous les hommes, tous les animaux, toutes les plantes croissant, se nourrissant, se détruisant, se reproduisant par les mêmes moyens, ne recevant jamais une mort réelle, mais une simple variation dans ce qui les modifie, tous, dis-je, paraissant aujourd'hui sous une forme et quelques années ensuite sous une autre, peuvent, au

gré de l'être qui veut les mouvoir, changer mille et mille fois dans un jour, sans qu'une seule loi de la Nature en soit un instant affectée, que dis-je? sans que ce transmutateur ait fait autre chose qu'un bien, puisqu'en décomposant des individus dont les bases redeviennent nécessaires à la Nature, il ne fait que lui rendre par cette action, improprement qualifiée criminelle, l'énergie créatrice dont la prive nécessairement celui qui, par une stupide indifférence, n'ose entreprendre aucun bouleversement.

» Mais la créature que je détruis est ma tante!... Oh! Thérèse, que ces liens sont frivoles aux yeux d'un Philosophe! Permets-moi de ne pas même t'en parler, tant ils sont futiles. Ces méprisables chaînes, fruits de nos lois et de nos institutions politiques, peuvent-elles être quelque chose aux yeux de la Nature? Laisse donc là tes préjugés, Thérèse, et sers-moi : ta fortune est faite. »

Thérèse ne se trouve pas convaincue ; elle est douée d'un sens droit que ne fait fléchir aucun sophisme ; mais de peur que Bressac ne confie son projet à quelque autre, qui l'exécuterait sans scrupule, elle fait semblant de s'y prêter et consent, moyennant une promesse de deux mille écus de pension, à favoriser les énergies créatrices de la Nature en aidant à la transformation de la tante. Seulement elle avertit sous main celle-ci, qui dépêche un courrier au ministre et provoque l'arrestation de son neveu ; Bressac arrête le courrier, s'empare de la lettre et ordonne à Thérèse de venir causer avec lui dans le jardin. Pendant cet entretien, au cours duquel il ne laisse rien soupçonner, il la conduit pas à pas dans le bois et bientôt Thérèse reconnaît la fatale clairière, les

quatre arbres plantés en carré: des cordes pendent, toutes préparées pour son supplice. Le valet est là également; tous deux la déshabillent, l'attachent et cette fois, pour varier les plaisirs, ils la font dévorer par des dogues.

Quand les chiens l'ont à moitié mangée et couverte de morsures, ses bourreaux l'abandonnent. Pour adieux, Bressac lui dit qu'il a réussi malgré tout à empoisonner sa tante, laquelle est en train d'expirer et accuse Thérèse d'être sa meurtrière. Qu'elle se sauve donc et tâche de ne pas mettre la justice sur ses traces. Thérèse se réfugie chez un chirurgien du nom de Rodin (1), qui la soigne habilement et la guérit. Mais ce Rodin est un véritable monstre de lubricité. A son état de chirurgien, il joint celui de maître d'école et tient un pensionnat des deux sexes dans lequel il choisit ses victimes, en tête desquelles est sa propre fille. Thérèse une fois rétablie se trouve en grand danger d'y passer à son tour; toutefois Rodin l'épargne, la garde près de lui, curieux d'observer un spécimen de vertu, et daigne même assez souvent converser familièrement avec elle, pour lui inculquer la sublimité de ses théories philosophiques. Un incident vient troubler la demi quiétude dont elle jouit. La fille de Rodin, Rosalie, a disparu; Rodin assure qu'il l'a envoyée à la campagne, et Thérèse découvre

(1) Eugène Sue a peut-être emprunté ce nom au marquis de Sade, ainsi que celui de Cardoville, qui figure dans le dernier épisode de *Justine*.

par hasard qu'elle est enfermée dans la cave. A travers la porte, Rosalie la supplie de la délivrer et lui fait part du projet qu'elle suppose à son père de vouloir la disséquer vivante, pour éclaircir certain point douteux d'anatomie. Thérèse cherche en vain la clef de la cave; en revanche, elle entend une conversation qui achève de l'édifier. Rodin a pour ami un nommé Rombeau, grand chirurgien comme lui, grand anatomiste, et les deux compères sont en train de souper.

« Je suis ravi que tu te sois enfin déterminé, » dit Rombeau. — « Assurément, je le suis, » répond Rodin; « il est odieux que de futiles considérations arrêtent ainsi le progrès des sciences. Les grands hommes se sont-ils laissé captiver par d'aussi méprisables chaînes? Quand Michel-Ange voulut rendre un Christ au naturel, se fit-il un cas de conscience de crucifier un jeune homme et de le copier dans les angoisses? Mais quand il s'agit des progrès de notre art, de quelle nécessité ne doivent pas être ces mêmes moyens, et combien y a-t-il un moindre mal à se les permettre? C'est un sujet de sacrifié pour en sauver un million; doit-on balancer à ce prix? Le meurtre opéré par les lois est-il d'une autre espèce que celui que nous allons faire, et l'objet de ces lois, qu'on trouve si sages, n'est-il pas le sacrifice d'un pour en sauver mille? — C'est la seule façon de s'instruire, » dit Rombeau, « et dans les hôpitaux, où j'ai travaillé toute ma jeunesse, j'ai vu faire mille semblables expériences. A cause des liens qui t'enchaînent à cette créature, je craignais, je l'avoue, que tu ne balançasses. — Quoi! parce qu'elle est ma fille? belle raison! » s'écrie Rodin. « Et quel rang t'imagines-tu donc que ce titre doive avoir dans mon cœur?... On est le maître de reprendre ce qu'on a donné; jamais le droit

de disposer de ses enfants ne fut contesté chez aucun peuple de la terre. Les Perses, les Mèdes, les Arméniens, les Grecs en jouissaient dans toute son étendue. Les lois de Lycurgue, etc. »

Thérèse, qui n'a toujours pas trouvé la clef, se décide à enfoncer la porte de la cave ; elle délivre Rosalie, qui n'a plus qu'un pas à faire pour s'échapper de la maison, quand Rodin et Rombeau survien-viennent. « Ah ! Thérèse ! » s'écrie Rodin, « voilà donc » l'effet de vos grands principes de vertu ! Enlever » une fille à son père ! — Assurément, » répond Thérèse, « et je le dois, quand ce père est assez barbare » pour comploter contre les jours de sa fille ! — Ah ! » ah ! de l'espionnage et de la séduction, » poursuit Rodin ; « tous les vices les plus dangereux dans une » domestique. Montons, montons ; il faut juger cette » affaire. » Le résultat du jugement, c'est que les deux chirurgiens marquent Thérèse d'un fer rouge à l'épaule et la jettent à la porte ; quant à Rosalie, elle sert probablement de sujet à la grande étude d'anatomie.

Thérèse s'éloigne enfin de cette forêt de Bondy qui lui a été si fatale et se met en tête de gagner le Dauphiné, où elle s'imagine qu'elle sera plus heureuse. Elle traverse Sens, puis Auxerre sans le moindre accident, et se promenant dans les environs de cette dernière ville demande, pour son malheur, à une gardeuse de moutons, qu'est-ce que c'est qu'un petit clocher, perdu dans la verdure, que l'on aperçoit au loin. Elle apprend que c'est

Sainte-Marie-des-Bois, un lieu de pèlerinage célèbre, où se trouve une Vierge miraculeuse, et elle se décide à s'y rendre, pour implorer les secours de la religion. « Le supérieur de cette maison, » lui dit la bergère, « vous recevra bien; c'est le plus respec-
» table et le plus saint des hommes; il vous offrira
» tous les secours qui pourront vous être nécessaires.
» On le nomme Dom Severino; il est Italien, proche
» parent du Pape, qui le comble de bienfaits; il est
» doux, honnête, serviable, âgé de cinquante-cinq ans,
» dont il a passé les deux tiers en France. Vous en
» serez contente, Mademoiselle; allez vous édifier
» dans cette sainte maison et vous n'en reviendrez
» que meilleure. »

Thérèse traverse les bois qui entourent le monastère, non sans remarquer qu'il est bien isolé, qu'aucune habitation ne l'avoisine. Le jardinier lui ouvre; elle pénètre dans l'église et demande qu'un Religieux vienne entendre sa confession. Celui qui se présente en maugréant, car l'heure est tardive et la nuit commence à tomber, est Dom Clément, un personnage à mine rébarbative dont elle n'augure rien de bon; mais Dom Severino accourt, la rassure, entend sa confession et, après lui avoir fait répéter qu'elle est orpheline, qu'elle n'a plus ni parents ni amis, que personne, sauf la bergère, ne l'a vue entrer au Couvent, il lui offre l'hospitalité et la mène par une porte secrète à travers un dédale de couloirs et de souterrains qui commencent à l'inquiéter sérieusement. — « Eh quoi! vous craignez de passer la nuit

» avec quatre saints Ermites ? » lui demande le Père. « Oh ! vous verrez que nous trouverons les moyens » de vous dissiper, cher ange ; et si nous ne vous pro- » curons pas de bien grands plaisirs, au moins servirez- » vous les nôtres dans leur plus extrême étendue. » A ces mots, Thérèse croit voir « le spectre de la Mort balançant sa faux au-dessus de sa tête ; » elle est tombée dans un horrible guêpier. « Catin, » reprend le Moine, « il faut marcher ; n'essaye ici ni plainte, » ni résistance, tout serait inutile. » Il pousse Thérèse dans une salle où déjà Dom Clément et deux autres pieux solitaires, Dom Antonin et Dom Jérôme, sont en train de souper avec huit jolies filles. La sainte maison est un repaire infâme communiquant, par d'autres souterrains à rendre jalouse Anne Radcliffe, avec un grand couvent dont les supérieurs viennent ici se divertir. « Des fonds prodigieux étaient faits pour ménager à l'Ordre cette retraite obscène, existant depuis plus de cent ans, et toujours remplie par les quatre Religieux les plus riches, les plus avancés dans l'Ordre, de la meilleure naissance et d'un libertinage assez important pour exiger d'être enseveli dans ce repaire obscur dont le secret ne sortait plus. »

Après avoir fait connaissance (une triste connaissance) avec les trois redoutables champions, qui ont tous des goûts différents, et subi toutes sortes de révoltants outrages, Thérèse est remise entre les mains d'une compagne, Omphale, qui doit lui expliquer par le menu ses devoirs et les règles de la maison. L'auteur a évidemment soigné cet épisode capital de

son livre; il veut que nous connaissions dans ses plus petits détails cet étrange pensionnat, dont il caressait sans doute l'idée dans ses rêves de vieillard libertin, et qui lui semblait réaliser l'extrême perfection du genre. Il nous décrit chacune des pensionnaires, au nombre de seize, son genre de beauté, le costume spécial dont chaque classe est revêtue, car il y a la classe de l'enfance, celle de la jeunesse, celle de l'âge raisonnable (de vingt à trente ans, c'est celle où Thérèse est admise), et celle de l'âge mûr; il nous promène dans les deux dortoirs contenant chacun huit lits tendus d'indienne, nous initie aux fonctions des doyennes ou surveillantes, des filles de garde, etc. Omphale instruit Thérèse de tout ce qu'elle aura à faire et des sévérités du règlement: trente coups de fouet, soixante coups de fouet, cent coups de fouet, deux cents coups de fouet: telles sont les pénalités en usage, suivant la gravité des délits, et, chaque matin, l'un des quatre Moines, désigné pour la charge de Visiteur, qui dure un mois, prescrit l'emploi de la journée, annonce le programme du soir et fait exécuter les punitions encourues. Quant à la possibilité de s'évader, elle est nulle.

« Je ne te peindrai pas, Thérèse, » lui dit l'obligeante compagne, « les abords de cette affreuse maison; tu les connais aussi bien que moi. Je ne te parlerai que de l'intérieur; on me l'a fait voir afin que je puisse en donner l'image aux nouvelles venues, de l'éducation desquelles on me charge, et leur ôter par ce tableau toute envie de s'évader. L'église et le pavillon qui y tient forment ce qu'on appelle proprement le Couvent; mais tu ignores comment

est situé le corps de logis que nous habitons, comment on y parvient. Le voici : au fond de la sacristie, derrière l'autel, est une porte masquée dans la boiserie qu'un ressort ouvre; cette porte est l'entrée d'un boyau, aussi obscur que long, des sinuosités duquel ta frayeur en entrant t'empêcha sans doute de t'apercevoir. D'abord ce boyau descend, parce qu'il faut qu'il passe sous un fossé de trente pieds de profondeur, ensuite il remonte après la largeur de ce fossé et ne règne plus qu'à six pieds sous le sol; c'est ainsi qu'il arrive aux souterrains de notre pavillon, éloigné de l'autre d'environ un quart de lieue. Six enceintes épaisses s'opposent à ce qu'il soit possible d'apercevoir ce logement-ci, fût-on même monté sur le clocher de l'église. La raison de cela est simple; le pavillon est très bas, il n'a pas vingt-cinq pieds, et les enceintes, composées les unes de murailles, les autres de haies vives très serrées les unes sur les autres, en ont chacune plus de cinquante de haut. De quelque part qu'on observe cette partie, elle ne peut donc être prise que pour un taillis de la forêt, mais jamais pour une habitation. C'est donc, ainsi que je viens de le dire, par une trappe donnant dans les souterrains que se trouve la sortie du corridor obscur dont je t'ai donné l'idée, et duquel il est impossible que tu te souviennes, d'après l'état où tu devais être en le traversant.

» Ce pavillon-ci, ma chère, n'a en tout que des souterrains, un plain-pied, un entresol et un premier étage. Le dessus est une voûte épaisse, garnie d'une cuvette de plomb pleine de terre dans laquelle sont plantés des arbustes toujours verts qui, se mariant avec les haies qui nous environnent, donnent au total un air de massif encore plus réel. Les souterrains forment une grande salle au milieu et huit cabinets autour, dont deux servent de cachots aux filles qui ont mérité cette punition, et les six autres

12

de caves; au-dessus se trouvent la salle des soupers, les cuisines, les offices et deux cabinets; les entresols composent huit chambres, dont quatre ont un cabinet, ce sont les cellules où les Moines couchent; les quatre autres chambres sont celles des frères servants, dont l'un est notre geôlier, le second le valet des Moines, le troisième le chirurgien, ayant dans sa cellule tout ce qu'il faut pour des besoins pressants, et le quatrième le cuisinier. Ces quatre frères sont sourds et muets; difficilement on attendrait donc d'eux, comme tu vois, quelques consolations ou quelques secours; ils ne s'arrêtent jamais d'ailleurs à parler avec nous et il nous est très défendu de leur parler. Le dessus de ces entresols forme les deux sérails; ils se ressemblent parfaitement l'un l'autre; c'est, comme tu vois, une grande chambre où tiennent huit cabinets. Ainsi tu conçois, chère fille, qu'à supposer que l'on rompît les barreaux de nos croisées et que l'on descendît par la fenêtre, on serait encore loin de pouvoir s'évader, puisqu'il resterait à franchir deux haies vives, une forte muraille et un large fossé; ces obstacles fussent-ils mêmes vaincus, où retomberait-on, d'ailleurs? Dans la cour du Couvent, qui, soigneusement fermée elle-même, n'offrirait pas encore dès le premier moment une sortie bien sûre. Un moyen d'évasion moins périlleux peut-être serait, je l'avoue, de trouver dans nos souterrains la bouche de boyau qui y rend; mais comment parvenir dans ces souterrains, perpétuellement enfermées comme nous le sommes? y fût-on même, cette ouverture ne se trouverait pas encore, elle rend dans un coin perdu, ignoré de nous et barricadé lui-même de grilles dont eux seuls ont la clef. Cependant, tous ces inconvénients se trouvassent-ils vaincus, fût-on dans le boyau, la route n'en serait pas encore plus sûre pour nous; elle est garnie de pièges qu'eux seuls connaissent et où se prendraient inévitablement les personnes qui vou-

draient la parcourir sans eux. Il faut donc renoncer à l'évasion, elle est impossible, Thérèse; crois que si elle était praticable, il y a longtemps que j'aurais fui ce détestable séjour, mais cela ne se peut. Ceux qui y sont n'en sortent jamais qu'à la mort, et de là naît cette impudence, cette cruauté, cette tyrannie dont ces scélérats usent avec nous. Rien ne les embrase, rien ne leur monte l'imagination comme l'impunité que leur promet cette inabordable retraite. Certains de n'avoir jamais pour témoins de leurs excès que les victimes mêmes qui les assouvissent, bien sûrs que jamais leurs écarts ne sont révélés, ils les portent aux plus odieuses extrémités. Délivrés du frein des lois, ayant brisé ceux de la Religion, méconnaissant ceux des remords, il n'est aucune atrocité qu'ils ne se permettent et, dans cette apathie criminelle, leurs abominables passions se trouvent d'autant plus voluptueusement chatouillées, que rien, disent-ils, ne les enflamme comme la solitude et le silence, comme la faiblesse d'une part et l'impunité de l'autre. »

Il n'y a qu'une seule compensation aux tortures renouvelées chaque jour de cette captivité sans espoir, c'est la bonne chère; mais le motif pour lequel les Révérends nourrissent si bien leurs pensionnaires est tellement répugnant, qu'au lieu de savourer avec elles ces mets exquis on se les représente déjà digérés.

« Notre nourriture est fort bonne et toujours en très grande abondance; » poursuit Omphale. « Nous sommes servies quatre fois par jour; on nous donne à déjeuner, entre neuf et dix heures, toujours une volaille au riz, des fruits crus ou des compotes, du thé, du café ou du chocolat. A une heure on sert le dîner; chaque table de huit est servie de même: un très bon potage, quatre entrées,

un plat de rôti et quatre entremets; du dessert en toute saison. A cinq heures et demie on sert le goûter, des pâtisseries ou des fruits. Le souper est excellent, sans doute, si c'est celui des Moines; si nous n'y assistons pas, comme nous ne sommes alors que quatre par chambre, on nous sert à la fois trois plats de rôti et quatre entremets. Nous avons chacune par jour une bouteille de vin blanc, une de rouge et une demi bouteille de liqueur. Celles qui ne boivent pas autant sont libres de donner aux autres. Il y en a parmi nous de très gourmandes, qui boivent étonnamment, qui s'enivrent, et tout cela sans qu'elles en soient réprimandées; il en est également à qui ces quatre repas ne suffisent pas encore; elles n'ont qu'à sonner, on leur apporte aussitôt ce qu'elles demandent.

» Les Doyennes obligent à manger aux repas, et si l'on persistait à ne le vouloir point faire, par quelque motif que ce pût être, à la troisième fois on serait très sévèrement puni. Le souper des Moines est composé de trois plats de rôti, de six entrées relevées par une pièce froide et huit entremets, du fruit, trois sortes de vin, du café et des liqueurs. Quelquefois nous sommes à table toutes les huit avec eux; quelquefois ils obligent quatre de nous à les servir et elles soupent après. Il arrive aussi de temps en temps qu'ils ne prennent que quatre filles à souper; communément alors ce sont des classes entières. Quand nous y sommes huit, il y en a toujours deux de chaque classe.

» Il est inutile de te dire que jamais personne au monde ne nous visite. Aucun étranger, sous quelque prétexte que ce puisse être, n'est introduit dans ce pavillon. Si nous tombons malades, le seul frère chirurgien nous soigne, et si nous mourons, c'est sans aucun secours religieux. On nous jette dans un des intervalles formés par les haies, et tout est dit. »

La crainte de mourir sans secours religieux n'est pas la seule qui tourmente les pauvres recluses. De temps en temps il y a les réformes, dans ce monastère d'un nouveau genre, et celles qui restent ne savent pas trop ce que deviennent leurs compagnes disparues. Un beau matin le Régent de service, passant la visite, dit à l'une d'elles : « Le couvent vous » réforme ; je viendrai vous prendre ce soir. » Le soir arrive, la fille s'en va et l'on n'en a plus aucune nouvelle. Omphale en a vu partir de la sorte plus d'un cent. Toutes, se croyant enfin libérées, ont bien promis à leurs compagnes de porter plainte en justice et de les faire délivrer à leur tour, mais aucune n'a tenu parole. Thérèse et Omphale se jurent de ne pas s'abandonner l'une l'autre, si le sort tombe sur elles, et c'est Omphale qui la première reçoit l'ordre du départ. Bien des jours se passent, Omphale est elle-même remplacée par une nouvelle venue de quinze à seize ans, d'une beauté et d'une ingénuité ravissantes, qui à son tour se trouve réformée au bout de quelques semaines ; Thérèse s'inquiète ; à peu près sûre désormais que la porte de sortie du couvent est tout simplement celle du cimetière, elle se résout à s'enfuir.

Fille de tête et de résolution, elle a remarqué que les jours où avait lieu une réforme, les Moines se relâchaient un peu de leur surveillance quotidienne, et elle profite d'une de ces fréquentes occasions pour accomplir son projet. Depuis le départ d'Omphale, elle s'était mise à scier les grilles de son cabinet ; ses

draps roulés en corde lui permettent de descendre au pied du mur et, favorisée par une nuit noire, elle cherche une issue à travers les haies vives qui entourent le pavillon. En rôdant, elle arrive à une fenêtre basse, donnant sur une grande salle souterraine splendidement éclairée, et elle y voit étendue sur un chevalet, les cheveux épars et destinée sans doute à quelque effrayant supplice, sa compagne réformée du matin : voilà pourquoi, ces jours-là, les Moines étaient si affairés qu'ils négligeaient les autres prisonnières ! Elle s'éloigne, pleine d'horreur, et franchit une première haie pour tomber dans une espèce de cloaque où ses pieds enfoncent jusqu'à la cheville ; elle tâte avec ses mains, dans l'obscurité, et rencontre une tête à fleur de sol : c'est la fosse où les Révérends enterrent leurs victimes, qu'elle a rencontrée par hasard, et peut-être est-ce dans le cadavre de sa chère Omphale qu'elle enfonçait tout à l'heure. A l'aide d'un couteau dont elle s'est munie, elle se fraye un passage à travers les haies, gravit des clôtures et, non sans rouler parfois au fond de quelques fossés, parvient à gagner la forêt. Les obstacles n'étaient pas aussi insurmontables qu'elle aurait pu le craindre, d'après les récits d'Omphale, et ces récits, faits aux prisonnières, n'avaient pour but que de les effrayer. Enfin elle est libre et elle se jette à genoux pour remercier la Providence.

Le lendemain, sortie de la forêt, elle cherchait à se reconnaître et à s'orienter, quand voici venir vers elle à bride abattue deux cavaliers. Ils l'en-

tourent, la baillonnent, l'un d'eux la prend en croupe et ils repartent au triple galop. En route, ils veulent bien lui apprendre qu'on la mène chez un riche particulier dont c'est l'habitude de se procurer ainsi des femmes de chambre et qu'elle sera très heureuse, à condition d'être discrète, de ne pas chercher à s'échapper. On arrive à un château superbe, isolé au milieu des bois. M. de Gernande, le châtelain, reçoit la nouvelle venue; c'est un colosse, haut de six pieds et d'une monstrueuse grosseur. « Rien n'est effrayant comme sa figure, la longueur de son nez, l'épaisse obscurité de ses sourcils, ses yeux noirs et méchants, sa grande bouche mal meublée, son front ténébreux et chauve, le son de sa voix, effrayant et rauque, ses mains et ses bras énormes. Tout contribue à en faire un individu gigantesque, dont l'abord inspire beaucoup plus de peur que d'assurance. » Nous n'avons pas de peine à le croire. Dès qu'il voit Thérèse, M. de Gernande lui ordonne de retrousser ses manches jusqu'au coude. — « Avez-vous » jamais été saignée? » lui demande-t-il. — « Deux » fois, monsieur, » répond-elle, assez surprise. Il tire une lancette de sa poche, pique les veines des deux bras et laisse couler le sang jusqu'à ce que la pauvre fille tombe en défaillance. C'est le seul bonheur de cet Ogre d'un nouveau genre, qui a déjà fait mourir d'épuisement trois femmes et qui est en train d'achever la quatrième. Thérèse est présentée à Mme de Gernande, jeune femme d'une admirable beauté, mais d'une pâleur de cire, qui peut à peine

marcher et passe sa vie couchée sur une chaise longue.

« Cette femme est la mienne, Thérèse, » lui dit le Comte; « et ce titre est sans doute le plus funeste qu'elle puisse avoir, puisqu'il l'oblige à se prêter à la passion bizarre dont vous venez d'être la victime. N'imaginez pas que je la traite ainsi par vengeance, par mépris, par aucun sentiment de haine; c'est la seule histoire des passions. Rien n'égale le plaisir que j'éprouve à répandre son sang, je suis dans l'ivresse quand il coule; je n'ai jamais joui de cette femme d'une autre manière. Il y a trois ans que je l'ai épousée et qu'elle subit exactement tous les quatre jours le traitement que vous avez éprouvé. Sa grande jeunesse (elle n'a pas vingt ans), les soins particuliers qu'on en a, tout cela la soutient et, comme on répare en elle en raison de ce qu'on la contraint à perdre, elle s'est assez bien portée depuis cette époque. Avec une sujétion semblable, vous sentez bien que je ne puis ni la laisser sortir, ni la laisser voir à personne. Je la fais donc passer pour folle, et sa mère, seule parente qui lui reste, demeurant dans son château à six lieues d'ici, en est tellement convaincue, qu'elle n'ose pas même la venir voir. La Comtesse implore bien souvent sa grâce, il n'est rien qu'elle ne fasse pour m'attendrir; mais elle n'y réussira jamais. Ma luxure a dicté son arrêt, il est invariable; elle ira de cette manière tant qu'elle pourra, rien ne lui manquera pendant sa vie et, comme j'aime à l'épuiser, je la soutiendrai le plus longtemps possible; quand elle n'y pourra plus tenir, à la bonne heure. C'est ma quatrième, j'en aurai bientôt une cinquième; rien ne m'inquiète aussi peu que le sort d'une femme: il y en a tant dans le monde et il est si doux d'en changer ! »

La suite fait penser à ce pauvre homme de Tartuffe, qui,

> Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
> But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

M. de Gernande est un buveur et un mangeur intrépide. Thérèse rend compte ainsi d'un de ses dîners :

« On servit deux potages, l'un de pâte au safran, l'autre une bisque au coulis de jambon ; au milieu, un aloyau de bœuf à l'Anglaise, huit hors-d'œuvre, cinq grosses entrées, cinq plus déguisées et plus légères, une hure de sanglier au milieu de huit plats de rôti qu'on releva par deux services d'entremets et seize plats de fruits ; des glaces, six sortes de vins, quatre espèces de liqueurs et de café. M. de Gernande entama tous les plats, quelques-uns furent entièrement vidés par lui. Il but douze bouteilles de vin, quatre de Bourgogne en commençant, quatre de Champagne au rôti ; le Tokai, le Mulseau, l'Hermitage et le Madère furent avalés au fruit. Il termina par deux bouteilles de liqueurs des Isles et dix tasses de café. »

Ainsi lesté, M. de Gernande pouvait sans danger pour lui saigner sa femme. Après avoir séjourné un an au château et bien des fois coopéré malgré elle au long assassinat de la Comtesse, Thérèse, que rien n'a pu guérir de son déplorable penchant à la compassion, décide Mme de Gernande à écrire à sa mère et se charge de porter la lettre. Elle s'échappe une belle nuit, s'enfonce dans le parc et se croit déjà libre ; mais il y a des murs de quarante pieds de haut, garnis de verre à leur crête, et pas une porte. Elle a

beau chercher, point d'issue; le jour vient et la première personne qu'elle rencontre, c'est M. de Gernande, qui devine tout, s'empare de la lettre et plonge Thérèse dans un cachot. Le supplice par lequel il entend châtier l'infidèle soubrette n'est pas long à trouver: elle sera saignée trois fois par jour, et il commence à l'instant même. Heureusement pour Thérèse, Madame avait subi la même opération la veille et plus copieusement que d'ordinaire; elle tombe en syncope; les cris : Madame se meurt, Madame est morte ! retentissent dans le château; Monsieur s'élance au secours de sa femme et oublie de fermer la porte du cachot. Thérèse en profite et, trouvant la grille du parc ouverte, décampe sans demander de permission à personne.

Après tant de mésaventures, elle espère qu'enfin le ciel lui sera plus propice et se rend à Lyon où sans doute elle pourra facilement gagner sa vie. Elle y est en butte aux obsessions de Saint-Florent, le négociant dévalisé dans la forêt de Bondy, devenu naturellement archi-millionnaire, puisque c'est un archi-scélérat, et qui lui propose, non pas d'être sa maîtresse, mais sa pourvoyeuse en titre. Il vient de perdre la sienne, une perle, et cherche à la remplacer. Thérèse s'enfuit de Lyon pour se débarrasser de lui, une vieille femme l'aborde dans un chemin solitaire et la pauvre fille, toujours compatissante, sort sa maigre bourse pour lui donner un écu. Aussitôt la vieille saute sur la bourse, la lui arrache des mains, et quatre coquins, se montrant tout à coup, la menacent de

leurs bâtons si elle ose dire un mot. Continuant à cheminer sur la route de Lyon à Grenoble et livrée aux plus tristes réflexions, car elle n'a pas un sou vaillant, elle aperçoit deux cavaliers qui, ayant renversé un homme par terre, s'occupent à le fouler aux pieds de leurs montures et repartent au galop, laissant là leurs victimes sans mouvement. Thérèse s'approche, relève l'homme tout meurtri, qui respire encore, déchire sa chemise pour panser ses blessures et enfin lui fait reprendre connaisssance. L'homme si mal accommodé semble riche; il est bien vêtu, a des bijoux, des brillants. Levant les yeux sur Thérèse, il lui demande quel est l'ange bienfaisant qui est venu à son secours et ce qu'il peut faire pour lui en témoigner sa gratitude. Thérèse raconte son histoire et ses malheurs: elle n'y manque jamais. Roland, c'est le nom de l'inconnu, se donne pour un riche châtelain du voisinage, offre à celle qui l'a sauvé de lui assurer une brillante position, et l'emmène.

Le château est à plus de quinze lieues, qu'il faut faire tantôt à pied, tantôt sur des chevaux ou des mules de louage, dans les montagnes. Chemin faisant, Roland explique à Thérèse qu'il a été ainsi maltraité, comme elle l'a vu, par ces deux gentislhommes pour leur avoir gagné une centaine de louis dont il leur demandait le paiement, les ayant rencontrés par hasard. L'explication semble assez plausible pour que la jeune fille n'en demande pas plus long. Enfin le castel du sire apparaît; c'est une masure délabrée, à la cime d'un pic raboteux, presque inaccessible.

— « Comment vous est-il venu à l'esprit de vous » fixer dans ce coupe-gorge, » lui demande Thérèse, légèrement inquiète.

— « C'est que ceux qui l'habitent ne sont pas » des gens très honnêtes, » répond Roland ; « il serait » fort possible que tu ne fusses pas édifiée de leur » conduite. Je te mène servir des faux monnayeurs » dont je suis le chef », poursuit-il en lui saisissant le bras et en lui faisant traverser un pont qui s'abaisse devant eux et se relève dès qu'ils sont passés. « Vois- » tu ce puits ? » continue-t-il, en lui montrant une grande et profonde grotte, située au fond de la cour, où quatre femmes nues et enchaînées faisaient mouvoir une roue : « Voilà tes compagnes et voilà ta » besogne. Moyennant que tu travailleras journelle- » ment dix heures à tourner cette roue et que tu sa- » tisferas, comme ces femmes, tous les caprices aux- » quels il me plaira de te soumettre, il te sera accordé » six onces de pain noir et un plat de fèves par jour. » Pour ta liberté, renonces-y ; tu ne l'auras jamais. » Quand tu seras morte à la peine, on te jettera dans » ce trou que tu vois à côté du puits, avec soixante » ou quatre-vingts autres coquines de ton espèce qui » t'y attendent, et l'on te remplacera par une autre. »

C'était à faire regretter l'ordinaire succulent des bons Pères de Sainte-Marie-des-Bois et les potages de M. de Gernande. Thérèse essaye d'attendrir Roland ; elle invoque les droits de la reconnaissance. — « Qu'entends-tu, je te prie, par ce sentiment de re- » connaissance dont tu t'imagines m'avoir captivé ? »

répond Roland. « Raisonne mieux, chétive créature ;
» que faisais-tu, quand tu vins à mon secours ? Entre
» la possibilité de suivre ton chemin et celle de venir
» à moi, n'as-tu pas choisi le dernier comme un
» mouvement inspiré par ton cœur ? Tu te livrais
» donc à une jouissance ! Par où diable prétends-tu
» que je sois obligé de te récompenser des plaisirs
» que tu te donnes ? Au travail, esclave. »

Thérèse est déshabillée, attachée à la chaîne et forcée de tourner la meule, sous une grêle de coups de triques. Les jours, les semaines, les mois se passent, sans autres distractions pour elle que d'être de temps en temps emmenée par Roland, soit seule, soit avec une de ses compagnes, dans un souterrain voisin, pour accomplir la seconde partie du programme. Ce souterrain, « situé à huit cents pieds au moins dans les entrailles de la terre, » et où l'on arrive par un dédale d'escaliers, de trappes, de corridors, de boyaux fermés par des portes de bronze, mérite une description :

« Représentez-vous un caveau rond, de vingt-cinq pieds de diamètre, dont les murs tapissés de noir n'étaient décorés que des plus lugubres objets ; des squelettes de toute sorte de tailles, des ossements en sautoir, des têtes de morts, des faisceaux de verges et de fouets, des sabres, des poignards, des pistolets : telles étaient les horreurs qu'on voyait sur les murs, qu'éclairait une lampe à trois mèches, suspendue à l'un des coins de la voûte ; du cintre partait une longue corde qui tombait à huit ou dix pieds de terre au milieu de ce cachot et qui, comme vous allez

bientôt le voir, n'était là que pour servir à d'affreuses expéditions. A droite était un cercueil qu'entrouvrait le spectre de la mort armé d'une faux menaçante; un prie-dieu était à côté; on voyait un crucifix au-dessus, placé entre deux cierges noirs; à gauche, l'effigie en cire d'une femme nue, si naturelle que j'en fus longtemps la dupe. Elle était attachée à une croix, elle y était posée sur la poitrine...; le sang paraissait sortir de plusieurs plaies et couler le long de ses cuisses; elle avait les plus beaux cheveux du monde, sa belle tête était tournée vers nous et semblait implorer sa grâce : on distinguait toutes les contorsions de la douleur imprimées sur son beau visage et jusqu'aux larmes qui l'inondaient. A l'aspect de cette terrible image, je pensai perdre une seconde fois mes forces. Le fond du caveau était occupé par un vaste canapé noir, duquel se développaient aux regards toutes les atrocités de ce lugubre lieu. »

Roland n'y amène jamais Thérèse qu'en poussant les plus horribles imprécations, en lui criant : « Catin, » tu n'en sortiras pas vivante, cette fois; c'est aujour-» d'hui ton dernier jour. » Sa fantaisie à lui, ce n'est pas l'écartèlement, comme Bressac, la fustigation, comme les Moines, la saignée, comme M. de Gernande; c'est la pendaison. Thérèse est pendue on ne sait combien de fois. En revanche, un jour Roland, pour goûter de tout, se fait pendre par elle, et elle a l'extrême bonté de ne pas abuser de la situation; la raison qu'elle en donne, c'est que ne sachant comment sortir du caveau, Roland une fois mort, elle était aussi intéressée que lui à sa conservation. Souvent encore, son bourreau s'amuse avec elle au jeu

de coupe-corde, comme il l'appelle. Voici en quoi ce jeu consiste : la patiente, pendue par le cou, est placée debout sur un tabouret que Roland retire à l'improviste. Perdant son point d'appui et lancée dans le vide, elle doit fatalement être étranglée ; mais elle tient une serpette à la main et, si elle a de la promptitude dans le coup d'œil, si elle sait couper la corde juste au moment décisif, elle en est quitte pour risquer de se casser un membre ou deux en tombant par terre. « Ce jeu, » ajoute en note le marquis de Sade, « était fort en usage chez les Celtes dont nous descendons (V. l'*Histoire des Celtes*, par M. Pelloutier); presque tous ces écarts de débauche, ces passions singulières du libertinage, en partie décrites dans ce livre et qui éveillent ridiculement aujourd'hui l'attention des lois, étaient jadis ou des jeux de nos ancêtres, qui valaient mieux que nous, ou des coutumes légales, ou des cérémonies religieuses : maintenant nous en faisons des crimes ! Ces plaisanteries dont tout l'inconvénient peut être au plus la mort d'une Catin, sont des crimes capitaux à présent ! Vive *(sic)* les progrès de la civilisation ! »

Enfin Roland a le bonheur de réussir dans une spéculation superbe et cède l'atelier de fausse-monnaie à un autre ; il fait passer en Espagne des faux louis pour une somme considérable, les réalise en lettres de change sur l'Italie et va jouir en bon bourgeois, à Venise, de cette fortune si honnêtement gagnée. Avant de partir, il supplicie une dernière fois les malheureuses esclaves et brûle la cervelle à l'une d'elles

qu'il martyrisait toujours un peu plus que les autres : c'était sa propre sœur. Celui qui lui succède est presque un honnête homme ; il délivre les femmes, les emploie à des travaux moins pénibles et fait tourner la meule à des chevaux. Thérèse voit donc son sort un peu adouci; mais il n'y a que les scélérats auxquels tout réussisse. La maréchaussée, qui ne s'était jamais doutée de rien du temps de Roland, découvre l'atelier aussitôt que l'affreux coquin n'y est plus, les faux-monnayeurs sont tous conduits à la potence, leur nouveau chef en tête, et Thérèse échappe à grand'peine à l'échafaud.

Renvoyée définitivement absoute après un long procès, elle se demande encore une fois ce qu'elle va devenir et quelles épreuves lui réserve la Providence, lorsqu'à la table d'hôte d'une auberge de Grenoble, où elle a pris son logis, elle se voit obstinément fixée par une haute et puissante dame qui se fait appeler madame la Baronne, gros comme le bras. C'est une ancienne connaissance, c'est la Dubois, la femme aux brigands de la forêt de Bondy; elle se fait reconnaître de Thérèse et lui montre ses cassettes, pleines d'or et de diamants : « Voilà le fruit de mon industrie, » lui dit-elle; « si j'eusse encensé la Vertu, comme toi, » je serais aujourd'hui enfermée ou pendue. » Pour le moment, elle connaît un beau coup à faire et propose à Thérèse d'y gagner un millier de louis.

« N'écoutant ici que mon penchant à faire le bien, » poursuit la narratrice, « je demandai tout de suite à la

Dubois ce dont il s'agissait, afin de prévenir, si je le pouvais, le crime qu'elle s'apprêtait à commettre. — Le voilà, me dit-elle; as-tu remarqué ce jeune Négociant de Lyon qui mange ici depuis quatre ou cinq jours ? — Qui ? Dubreuil ? — Précisément. — Eh bien ? — Il est amoureux de toi, il m'en a fait la confidence; ton air modeste et doux lui plaît infiniment; il aime ta candeur et ta vertu l'enchante. Cet amant romanesque a huit cent mille francs en or ou en papier dans une petite cassette auprès de son lit; laisse-moi faire croire à cet homme que tu consens à l'écouter. Que cela soit ou non, que t'importe ? Je l'engagerai à te proposer une promenade hors de la ville, je lui persuaderai qu'il avancera ses affaires avec toi pendant cette promenade; tu l'amuseras, tu le tiendras dehors le plus longtemps possible; je le volerai dans cet intervalle, mais je ne fuirai pas. Ses effets seront déjà à Turin que je serai encore dans Grenoble; nous emploierons tout l'art possible pour le dissuader de jeter les yeux sur nous, nous aurons l'air de l'aider dans ses recherches; cependant mon départ sera annoncé, il n'étonnera point, tu me suivras et les mille louis te seront comptés en touchant les terres du Piémont. »

Thérèse feint de consentir, c'est son jeu habituel, et prévient Dubreuil qui, en récompense, lui offre son cœur et sa main. Mais avec la Dubois elle a engagé une partie contre beaucoup plus fin qu'elle; la Dubois, par surcroît de précaution, a trouvé moyen d'empoisonner Dubreuil, qui expire en revenant de la promenade, et Thérèse, sur qui tombent tous les soupçons, a mille peines à prouver son innocence. La Dubois, pour la punir et se venger de tous ces

mécomptes, fait enlever Thérèse et la conduit en chaise de poste chez un particulier dont elle connaît de longue main les pratiques.

— « Monseigneur, » dit l'entremetteuse en la lui présentant, « voilà la jeune personne que vous avez voulue, celle à laquelle tout Grenoble s'intéresse, la fameuse Thérèse, en un mot, condamnée à être pendue avec des faux-monnayeurs et depuis délivrée à cause de son innocence et de sa vertu. Reconnaissez mon adresse à vous servir, Monseigneur; vous me témoignâtes il y a quatre jours l'extrême désir que vous aviez de l'immoler à vos passions et je vous la livre aujourd'hui. Peut-être la préfèrerez-vous à cette jolie pensionnaire du couvent des Bénédictines de Lyon, que vous avez désirée de même et qui va vous arriver dans l'instant. »

Quelles peuvent bien être les passions de ce Monseigneur? Il embrasse Thérèse, lui certifie qu'il va la mettre désormais à l'abri de tous les malheurs et lui faisant pencher la tête, il relève les cheveux et observe attentivement la nuque. — « Oh! » s'écrie-t-il, « c'est » délicieux; je n'ai jamais rien vu de si bien attaché; » ce sera divin à faire sauter. » Sa passion, c'est de faire sauter d'un coup de sabre les têtes de ses victimes : après les semi-pendaisons de Roland, les lois de la gradation littéraire exigeaient en effet quelques décapitations. Heureusement pour Thérèse, sinon pour la pauvre petite pensionnaire, celle-ci arrive et se trouve avoir les attaches de la nuque encore plus fines; c'est par elle qu'on commence, puis Monsei-

gneur et la Dubois se mettent à boire et à manger, réservant Thérèse pour le dessert; ils se grisent abominablement, roulent sous la table, et Thérèse décampe.

Un nommé Valbois, ami de ce Dubreuil dont elle a sauvé la fortune, sinon la vie, s'intéresse à elle et la confie à une certaine Mme Bertrand, honnête marchande de Châlon-sur-Saône, qui l'emmène. Elles partent; mais Thérése, dont la vertu n'est pas de savoir retenir sa langue, cause un peu trop de ses aventures et la marchande commence à la regarder d'un mauvais œil; ses soupçons augmentent lorsqu'elle la voit, à Lyon, familièrement accostée par un Moine à figure bestiale, le Père Antonin de Sainte-Marie-des-Bois, qui a reconnu son ancienne victime et qui, après lui avoir reproché sévèrement sa fuite, lui propose de la reconduire dans cet agréable séjour. Thérèse s'en débarrasse en lui donnant une fausse adresse. Pendant la nuit, le feu prend à l'auberge où les deux femmes sont descendues; Mme Bertrand se sauve et oublie son enfant, un poupon de quinze mois qu'elle allaitait encore; Thérèse, n'écoutant que son bon cœur, se jette dans les flammes, parvient jusqu'au berceau de l'enfant, mais le pied lui manque comme elle revenait tenant la petite créature dans ses bras et elle la laisse tomber dans le foyer de l'incendie. Tout cela est l'œuvre de la Dubois, qui a mis le feu à l'auberge pour dévaliser la marchande de Châlon-sur-Saône et reprendre Thérèse, qu'elle ramène à Monseigneur au triple galop de sa chaise de poste; cette fois, son

affaire est sûre, Monseigneur a juré qu'il n'aurait pas de supplices assez effrayants pour la punir. Des exempts poursuivent les fugitives, arrêtent la chaise de poste, interrogent avec de grands égards la Dubois, qui voyage sous le nom de baronne de Fulconis, mais s'emparent de Thérèse, la ramènent à Lyon et la plongent dans les cachots. Mme Bertrand a en effet déposé une plainte contre elle, l'accusant d'avoir mis le feu à l'auberge, fait voler les marchandises par ses complices et assassiné son enfant. Thérèse, ne sachant plus à quel saint ou à quel diable se vouer, se souvient du Père Antonin et le fait appeler dans sa prison; le vieux gredin abuse horriblement de l'état où elle est et l'abandonne à son malheureux sort. Elle s'adresse à Saint-Florent, qui est justement l'intime ami du juge entre les mains duquel se trouve remise toute la procédure, M. de Cardoville. Saint-Florent et Cardoville la font sortir une nuit de la prison; mais c'est pour abuser d'elle encore plus cruellement que le père Antonin. Le jour du jugement arrive et elle est condamnée à mort. On l'a vue, au commencement du récit, transférée de Lyon à Paris pour la confirmation de sa sentence et recueillie par Mme de Lorsange et son amant, M. de Corville. Elle résume dans cette page finale tous les malheurs qui ont assailli sa vertu :

« Un usurier, dans mon enfance, veut m'engager à commettre un vol, je le refuse. Il s'enrichit. Je tombe dans une bande de voleurs, je m'en échappe avec un

homme à qui je sauve la vie : pour ma récompense il me viole. J'arrive chez un seigneur débauché qui me fait dévorer par ses chiens, pour n'avoir pas voulu empoisonner sa tante. Je vais de là chez un chirurgien incestueux et meurtrier à qui je tâche d'épargner une action horrible : le bourreau me marque comme une criminelle; ses forfaits se consomment sans doute, il fait sa fortune, et je suis obligée de mendier mon pain. Je veux m'approcher des sacrements, je veux implorer avec ferveur l'Être suprême dont je reçois néanmoins tant de maux : le tribunal auguste où j'espère me purifier dans l'un de nos plus saints mystères devient le théâtre sanglant de mon ignominie; le monstre qui m'abuse et qui me souille s'élève aux plus grands honneurs de son Ordre, et je retombe dans l'abîme affreux de la misère. J'essaie de sauver une femme de la fureur de son mari : le cruel veut me faire mourir en perdant mon sang goutte à goutte. Je veux soulager un pauvre : il me vole. Je donne des secours à un homme évanoui : l'ingrat me fait tourner une roue comme une bête, il me prend pour se délecter; les faveurs du sort l'environnent, et je suis prête à mourir sur l'échafaud pour avoir travaillé de force chez lui. Une femme indigne veut me séduire pour un nouveau forfait; je perds une seconde fois le peu de bien que je possède pour sauver les trésors de la victime; un homme sensible veut me dédommager de tout mes maux par l'offre de sa main : il expire dans mes bras avant que de le pouvoir. Je m'expose dans un incendie pour ravir aux flammes un enfant qui ne m'appartient pas : la mère de cet enfant m'accuse et m'intente un procès criminel. Je tombe entre les mains de ma plus mortelle en nemie, qui veut me ramener de force chez un homme dont la passion est de couper les têtes : si j'évite le glaive de ce-scélérat, c'est pour retomber sous celui de Thémis. J'im-

plore la protection d'un homme à qui j'ai sauvé la fortune et la vie: j'ose attendre de lui de la reconnaissance; il m'attire dans sa maison, il me soumet à des horreurs, il y fait trouver le juge inique de qui mon affaire dépend, tous deux abusent de moi, tous deux m'outragent, tous deux hâtent ma perte; la fortune les comble de faveurs, et je cours à la mort! »

Cette lamentable confession achevée, le roman, après tant de péripéties, touche à son dénouement prévu; les deux sœurs se reconnaissent et se jettent dans les bras l'une de l'autre. Enfin Justine va se reposer de tant de travaux et de fatigues; un habile chirurgien efface de son épaule la trace ignominieuse du fer rouge de Rodin; la santé lui revient; « les Grâces rétablissent leur empire sur son front, et le rire, effacé de ses lèvres depuis tant d'années, y reparaît enfin sous l'aile des Plaisirs; » M. de Corville met toute la France en mouvement pour lui obtenir grâce entière et une pension de mille écus sur l'or saisi dans l'atelier des faux-monnayeurs du Dauphiné. On s'imagine que cela va se terminer comme la comédie de Shakspeare: *Tout est bien qui finit bien;* mais non, c'est impossible. Le bonheur de la Vertu dérangerait le plan général de la Nature, contrarierait ses lois immuables. Un orage éclate au dessus du château, Thérèse court fermer une fenêtre et tombe foudroyée. Ses infortunes ne profitent qu'à sa sœur Juliette qui, reconnaissant dans cette mort le doigt de la Providence et comme frappée d'un rayon d'en haut, quitte M. de Corville, donne tous ses biens aux pauvres et va faire

pénitence de ses péchés dans un couvent de Carmélites. L'auteur conclut par cette pathétique adjuration :

« O vous qui répandites des larmes sur les malheurs de la Vertu ; vous qui plaignites l'infortunée Justine ; en pardonnant les crayons, peut-être un peu forts, que l'on s'est trouvé contraint d'employer, puissiez-vous tirer au moins de cette histoire le même fruit que Madame de Lorsange ! Puissiez-vous vous convaincre avec elle que le véritable bonheur n'est qu'au sein de la Vertu, et que si, dans des vues qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, Dieu permet qu'elle soit persécutée sur la Terre, c'est pour l'en dédommager dans le Ciel par les plus flatteuses récompenses. »

Tel est ce roman trop fameux, que l'on peut prendre pour le dernier mot de l'aberration perverse et de la conception délirante ; on ne fera jamais mieux ni plus complet. *Justine* est un rêve monstrueux, ne laissant dans l'esprit d'autre impression que celle d'un cauchemar ; les pensées et maximes dont ce livre abject est émaillé formeraient un code qui nous manque, le code de la scélératesse. Nous avons pu en donner une idée ; ce que nous avons dû passer sous silence ou n'indiquer qu'obscurément, c'est ce que l'auteur appelle avec complaisance les fantaisies, les écarts de passion, les procédés, les taquineries de ses immondes héros et qui sont autant d'actes inouïs de férocité ou de luxure. Les deux thèses principales qui servent comme de charpente au roman, à savoir que la vertu,

cette ridicule faiblesse des âmes mal trempées, n'a que ce qu'elle mérite si tous les malheurs lui arrivent, que la compassion est un vice digne des pires châtiments, et qu'au contraire le crime est l'apanage des âmes vraiment fortes, richement organisées, que l'idée d'un assasssinat, d'un inceste, d'un viol, ou son exécution, est le plus sûr moyen d'attirer le bonheur, ces deux thèses sont encore surpassées par une troisième qui semble décidément avoir été celle de prédilection du marquis de Sade. Nous avons pu la laisser soupçonner, quoiqu'en promenant nos ciseaux à travers les trilles, les arpèges orduriers et autres fioritures qui servent d'accompagnement au poème, nous ayons un peu imité ce directeur de théâtre qui supprimait la musique de la *Dame Blanche*, pour rendre au dialogue toute sa vivacité : c'est que la cruauté est l'assaisonnement indispensable du plaisir et que le meilleur excitant du voluptueux blasé, ce sont les cris de souffrance de sa victime. Comme enchevêtrement d'aventures impossibles, compliquées de forêts ténébreuses, cavernes de voleurs, souterrains à portes de bronze, caveaux tendus de tapisseries funèbres, cimetières à fleur de sol où l'on enfonce dans une boue de cadavres, ossements en croix, lampes à trois mèches, on a fait beaucoup mieux que *Justine,* dans le genre noir : l'originalité du marquis de Sade, c'est de faire servir tout ce sinistre appareil à des explosions de lubricité. Partout des tortures et des supplices : femmes flambées à l'esprit de vin, écartelées, mordues, rongées par des dogues, étalées

sur des chevalets où leurs membres se tordent et se disloquent, sur des croix garnies de pointes de fer; puis la série continue: poires d'angoisse opérant d'effrayantes dilatations, aspersions d'eau bouillante, flagellations avec des martinets à griffes d'acier, des paquets d'épines, suspensions, strangulations, saignées, décapitations; un Inquisiteur en resterait pensif! « *Justine*, » dit l'éditeur d'un excellent recueil (*Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes et au mariage,* par le C. d'I***), « *Justine* est un récit d'atrocités et de folies sanguinaires beaucoup plus qu'érotiques; la difficulté de comprendre le motif qui avait pu dicter cet ouvrage a fait quelquefois supposer la folie chez son auteur. » Mais non, nulle difficulté, au contraire; le marquis de Sade a vingt fois expliqué son système. Suivez bien le raisonnement: « L'émotion de la volupté, » dit-il, « ce chatouillement inexprimable qui nous égare, qui nous transporte au plus haut point de bonheur où puisse arriver l'homme, ne s'allumera jamais que par deux causes, ou qu'en apercevant réellement ou fictivement dans l'objet qui nous sert l'espèce de beauté qui nous flatte le plus, ou qu'en voyant éprouver à cet objet la plus forte sensation possible. Or, il n'est aucune sorte de sensation qui soit plus vive que celle de la douleur; ses impressions sont sûres, elles ne trompent point comme celles du plaisir, perpétuellement jouées par les femmes et presque jamais ressenties par elles. Celui qui fera donc naître dans une femme l'impression la plus tumultueuse, celui qui boulever-

sera le mieux l'organisation de cette femme, aura décidément réussi à se procurer la plus grande dose de volupté possible. »

L'homme qui émettait de pareils aphorismes n'avait pas volé le cabanon que Napoléon lui octroya, mais il possédait du moins le mérite d'être clair. C'était si bien compris, lors de la grande vogue de son roman, que l'on craignit de voir ces stupides doctrines faire école, et que Rétif de la Bretonne écrivit une *Anti-Justine* qui ne le cédait presque en rien à *Justine* elle-même en tableaux lascifs, simplement « pour éloigner de la cruauté, de la soif du sang et de la mort de la femme possédée. » Grand merci ! nous n'en sommes plus là, le besoin ne se fait plus sentir aujourd'hui de prouver qu'on peut aimer les femmes sans pour cela prendre nécessairement plaisir à les écorcher vives, à les pendre et à les décapiter.

ALCIDE BONNEAU.





LA PRÉFACE

DE

MADEMOISELLE DE MAUPIN

DANS L'ÉDITION ORIGINALE

ET DANS LES ÉDITIONS ACTUELLES

Diverses circonstances ont rappelé l'attention sur le chef-d'œuvre de Théophile Gautier, cette fameuse Préface de *Mademoiselle de Maupin* qui l'empêcha d'entrer à l'Académie et qui n'en est pas moins un modèle achevé de style et de verve sarcastique. Elle n'a pas vieilli, elle n'a pas une ride, cette belle dévergondée, quoique âgée à l'heure qu'il est de près de cinquante ans; elle est aujourd'hui comme en 1835 une satire toujours très actuelle, très vivante de nos mœurs littéraires et des accès de fausse pudeur de la critique. Mais cette préface, telle qu'on la trouve dans les éditions récentes et qu'on la cite ordinairement, est-elle bien conforme à celle qui fit tant de tapage dans l'édition originale? Nous avons voulu nous en assurer et notre peine n'a pas été tout à fait perdue; çà et là, nous avons relevé des variantes qui ont leur intérêt. Quelques-unes ne sont que des cor-

rections de style; l'écrivain raffiné que l'on connaît efface une négligence, ou remplace par un mot plus moderne une expression d'un archaïsme trop prononcé que le nouvel éditeur, sans doute, jugeait inintelligible; il retranche aussi une réclame pour Renduel, dont Charpentier n'avait plus que faire; les autres ont cela de piquant qu'elles nous montrent Gautier obligé de céder lui-même aux susceptibilités niaises dont il se moque, et de châtrer sa prose ou de lui mettre des feuilles de vigne, dans la page même où il raillait si spirituellement les châtreurs de prose et les poseurs de feuilles de vigne.

A. B.

Édition E. Renduel, 1835, in-8°.	*Édition Charpentier.*
Page 4.	Page 1.
Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous avons le bonheur de vivre côte à côte avec Deutz et le général Bugeaud, est incontestablement la réhabilitation de la vertu entreprise par tous les journaux de quelque couleur qu'ils soient, rouges, verts ou tricolores.	Une des choses les plus burlesques de la glorieuse époque où nous avons le bonheur de vivre est incontestablement la réhabilitation de la vertu entreprise par tous les journaux, de quelque couleur qu'ils soient, rouges, verts ou tricolores.

P. 14.

« Le roman dont nous faisons la critique rappelle Justine, Thérèse philosophe, Félicia, le Compère Mathieu, les Contes de Grécourt, les Priapées du marquis de Sade. » — Le journaliste vertueux est d'une érudition immense en fait de romans orduriers ; — je serais curieux de savoir pourquoi.

Se trouve chez Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins, nº 22. Un beau volume in-8º, avec vignette. Prix, 7 fr. 50 c.

Ecco, — *Ecce,* — voilà.

Il est effrayant de songer qu'il y a, de par les journaux, beaucoup d'honnêtes industriels..., etc.

P. 5.

« Le roman dont nous faisons la critique rappelle Thérèse philosophe, Félicia, le Compère Mathieu, les Contes de Grécourt. » Le journaliste vertueux est d'une érudition immense en fait de romans orduriers ; — je serais curieux de savoir pourquoi.

Il est effrayant de songer qu'il y a, de par les journaux, beaucoup d'honnêtes industriels..., etc.

P. 20.

Dans Molière, la vertu est toujours cocue et rossée ; c'est elle qui porte les cornes et tend le dos à Mascarille.

P. 8.

Dans Molière la vertu est toujours honnie et rossée; c'est elle qui porte les cornes et tend le dos à Mascarille.

P. 31.

Mettez une rose au bout de votre ligne, les araignées auront le temps de faire leur

P. 14.

. . . .
. . . .
. . . .

toile dans le pli de votre coude, vous ne prendrez pas le plus petit fretin ; accrochez-y un ver ou un morceau de fromage puant...	. . . . accrochez-y un ver ou un morceau de vieux fromage...
P. 33.	P. 15.
C'est vers ce temps que j'ai jeté au feu... deux superbes et magnifiques drames moyen-âge, l'un en vers, l'autre en prose, dont les héros étaient écartelés et boullus en plein théâtre...	. . . . dont les héros étaient écartelés et bouillis en plein théâtre...
P. 36.	P. 16.
Quant aux épouses de ces messieurs, puisqu'ils en ont tant, si virginaux que soient leurs maris, il me semble à mon lourdois, qu'il est de certaines choses qu'elles doivent savoir.	. . . . il me semble, à moi, qu'il est de certaines choses qu'elles doivent savoir.
P. 44.	P. 20.
Un Dictionnaire de rimes m'est d'une grande utilité; vous n'en avez que faire pour recarreler une vieille paire de bottes.	. . . . pour carreler une vieille paire de bottes.
P. 46.	P. 21.
Un cube creux de sept à huit pieds dans tous les sens, avec un trou pour respirer,	. . . .

une seule alvéole de la ruche, il n'en faut pas plus pour le loger et empêcher qu'il ne lui pleuve sur le baptême.

. . . .
. . . .
. . empêcher qu'il ne lui pleuve sur le dos.

P. 47.

A quoi sert la beauté des femmes ? Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état de recevoir l'homme et de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes.

P. 21.

. . . .
. . Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes.

P. 47.

Je préfère à mon pot de chambre, qui me sert, un pot chinois, semé de dragons et de mandarins, qui ne me sert pas du tout.

P. 21.

Je préfère à certain vase, qui me sert, un pot chinois..., etc.

P. 58.

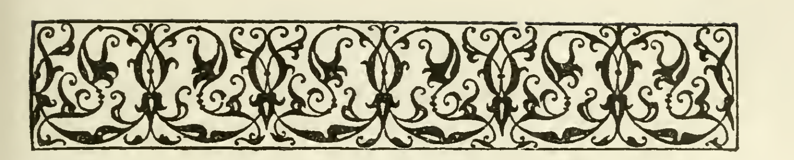
Notre Panthéon a fléchi sur ses jambes comme un enfant rachitique et a titubé comme un invalide ivre-mort, si bien qu'il nous a fallu lui mettre des béquilles de pierre, sans quoi il serait chu piteusement tout de son long, devant tout le monde, et aurait apprêté à rire aux nations pour plus de cent francs.

P. 27.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . pour plus de cent ans.

P. 66.	P. 30.
Il jurait son grand sacredieu qu'il leur trancherait les gorges avec son rasoir, mais qu'ils ne le payassent.	Il jurait son grand sacredieu qu'il leur trancherait la gorge avec son rasoir, à moins qu'ils ne le payassent.
P. 73.	P. 34.
La lecture des journaux empêche qu'il n'y ait de vrais savants et de vrais artistes; c'est comme une pollution quotidienne qui vous fait arriver énervé et sans force sur la couche des Muses.	. . . . c'est comme un excès quotidien . . . .
P. 76.	P. 35.
Certes, cela vaudrait bien une annonce de trois lignes dans les *Débats* et le *Courrier Français*, entre les pessaires élastiques, les cols en crinoline, les biberons en tétine incorruptible, la pâte de Regnault et les recettes contre les fleurs blanches.	Certes, cela vaudrait bien une annonce de trois lignes dans les *Débats* et le *Courrier Français,* entre les ceintures élastiques, les cols en crinoline, les biberons en tétine incorruptible, la pâte de Regnault et les recettes contre le mal de dents.





LES

QUATRE MÉTAMORPHOSES

POÈMES

PAR NÉPOMUCÈNE LEMERCIER

Les *Quatre Métamorphoses* passent à bon droit pour le plus charmant produit de l'art semi-païen du Directoire. Ce sont quatre petits morceaux mythologiques d'une valeur à peu près égale, artistement groupés dans un même cadre ; M. Charles Monselet, l'érudit aimable de la galanterie au dernier siècle, compare avec bonheur l'ensemble à un camée digne d'agrafer, dit-il, la ceinture d'une Vénus nouvelle. L'auteur a, en effet, patiemment ciselé un objet d'art et tenté quelque chose de comparable, en poésie, à ce que sont dans le domaine de la statuaire et de la glyptique, ces bronzes, ces marbres, ces bas-reliefs, ces camées du Musée secret de Naples qu'on ne montre pas au gros du public, mais qui sont le régal des curieux.

Le poème parut anonyme à Paris, chez Plassan, l'an VII de la République, dans le format in-quarto; le papier et l'impression de cette édition originale, devenue rare, sont d'une beauté remarquable. Beaumarchais l'avait lu et goûté en manuscrit; il en conseilla la publication et servit d'intermédiaire entre le libraire et l'auteur. Ce fut lui qui leur imposa ce magistral format in-quarto, afin de forcer, disait-il, les jolies lectrices à la franchise et de les empêcher de cacher le livre sous le chevet; mais on en fit presque aussitôt une réimpression in-douze (1), très facile à dissimuler. Les jolies lectrices furent-elles d'ailleurs bien friandes de cette poésie sévère et châtiée, d'une forme savante et qui voile avec tant d'artifice ce que la matière peut avoir d'un peu libre? Étant donnés les goûts du temps, elles devaient lui préférer la prose maniérée de Dorat, les petits vers de Bertin et de Parny. L'œuvre, quoique légère, est moins frivole qu'on ne pourrait le penser; elle n'a rien de commun avec les colifichets Gréco-Romains de cette époque où les femmes chaussaient le cothurne, se drapaient du péplos et se coiffaient à la Sapho, où les fauteuils eux-mêmes prenaient de faux airs de chaises curules. C'est un retour très franc et très hardi à l'antiquité païenne comme source d'inspiration poétique, un effort sérieux à la recherche de cette pureté de formes et de cette harmonieuse élégance que le génie Grec

(1) Ou, plus exactement, petit in-8 (Paris, Laloy, an VII).

a imprimées à toutes ses créations; on y devine un but plus élevé, plus littéraire, que celui d'utiliser tout simplement au point de vue érotique les nudités de la Fable, comme l'ont fait tant de poètes et de peintres.

A ce point de vue, Népomucène Lemercier fut un initiateur; par les *Quatre Métamorphoses,* il se rattache directement à André Chenier encore inédit alors (il ne fut connu qu'en 1818), et dont le *Mendiant,* l'*Oaristys,* la *Jeune Tarentine,* eussent été pour lui une révélation, s'il avait pu les lire. Comme lui, il essayait de repoétiser notre langue apauvrie par deux siècles d'un goût très pur, mais timoré, qui d'imitations en imitations étaient arrivés au plus écœurant affadissement. Novateur en fait d'idées, sentant le besoin de réagir contre les niaiseries de la mode, doué avec cela d'une imagination puissante, il n'a cependant été qu'un poète de second ou de troisième ordre, faute de s'être assez débarrassé des lisières classiques, des phrases toutes faites, des expressions consacrées qui composaient le bagage littéraire des académiciens de son temps. Dans les *Quatre Métamorphoses,* à côté de vers bien frappés, d'une touche toute moderne et qu'on dirait trouvés par un Romantique épris de l'antiquité, on rencontre encore beaucoup trop de ces beautés de convention depuis longtemps surannées et bonnes à mettre au rebut; à peine les pardonnerait-on à l'abbé Delille.

Ces inégalités qui nous choquent durent tout aussi bien choquer les contemporains du poète, et les critiques se montrèrent assez sévères pour lui. Les uns

ont affecté de ne voir dans cette tentative, si heureuse en de certains endroits, qu'un badinage de jeune homme; les autres ont relevé, comme d'horribles fautes contre le goût, les hardiesses de langue qui aujourd'hui nous plaisent. Les *Quatre Métamorphoses* n'ont été appréciées à leur valeur qu'après que Henri de Latouche eut révélé André Chenier.

A. B.



LES QUATRE

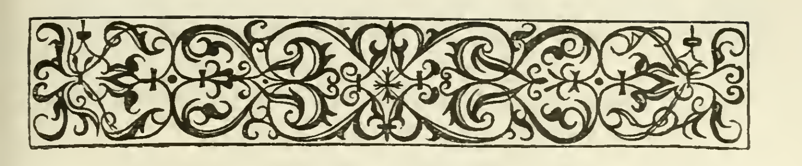
MÉTAMORPHOSES

POÈMES



AUX CRITIQUES

« Rien n'est plus téméraire que de vouloir juger » des mœurs d'un homme par le plus ou moins de » liberté qu'il se donne quelquefois en écrivant; sur- » tout lorsque les auteurs ont pris soin d'éviter les » termes grossiers, et qui pouvaient choquer la bien- » séance ordinaire. L'antiquité nous a conservé des » épigrammes de Platon qui passeraient aujourd'hui » pour très scandaleuses; cela n'a pas empêché que » Platon n'ait été regardé dans tous les temps comme » le plus sage des philosophes. On ne fait nulle diffi- » culté de donner à traduire et à apprendre par » cœur à la jeunesse les satires de Perse, poète » aussi recommandable par la douceur et par la chas- » teté de ses mœurs, que par la hardiesse et la liberté » de sa plume... » Graves censeurs, cette citation littérale de Jean-Baptiste Rousseau vous suffit-elle? eh bien! déridez vos chastes fronts, et dites indulgemment avec Helvétius : « Tous les instants de la vie » ne peuvent pas être sévères. »



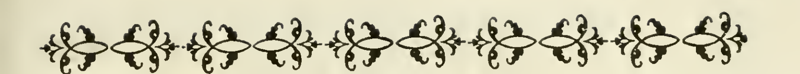
« MINERVE, as-tu flétri ces maîtres du Parnasse
» Qui chantèrent des Dieux les plaisirs clandestins ?
» As-tu puni Phébus, que charmait leur audace,
» Et qui joignit son luth à leurs chants libertins ?
» Parle : as-tu fait rougir l'antique Mnémosyne
» Consacrant Jupiter égaré par l'Amour ;
» L'affront d'Io, d'Europe, et l'impure origine
» Des frères immortels que Léda mit au jour ;
» Le difforme Centaure enlevant Déjanire ;
» Myrrha goûtant l'inceste au lit du vieux Cinyre ;
» Hermaphrodite épris de son sexe douteux ;
» Et Saturne en coursier hennissant pour Phillyre,
» Et le docte Chiron, monstre né de leurs feux ?
» Au chantre de Théos tu pardonnas Bathylle,
» Et le jeune Alexis au modeste Virgile,
» Qui de Pasiphaé plaint les troubles honteux *,
» Amante d'un amant qui paît sous les ombrages
» Et poursuit la génisse en de gras pâturages.
» Ton courroux, ô Déesse ! est-il si dangereux ?
» — Non, » me dis-tu « je hais cette âpre tyrannie
» Qui s'arme injustement d'hypocrites rigueurs ;

---

* *Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,*
Pasiphaen nivei solatur amore juvenci :
Ah ! virgo infelix, quæ te dementia cepit ! etc.
(VIRG. *Eclog.* 6, v. 45.)

» Les transports de l'esprit n'accusent point les cœurs.
» Je ris des fictions où se plaît le génie.
» Des vers qu'il put dicter l'indiscrète harmonie,
» De Zoïles nombreux méritant les noirceurs,
» Par l'Envie et leur fiel est déjà trop punie. »
Ainsi parle Minerve : elle fuit, et ma voix
Célèbre en liberté, sur les monts d'Aonie,
Bacchus, Amour, ses feux, ses erreurs et ses lois.





DIANE

POÈME PREMIER

Munere sic niveo lanæ (si credere dignum est)
Pan, Deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans; nec tu aspernata vocantem.
(VIRGIL. *Georg.* lib. III, v. 391.)

IRAI-JE d'une Muse invoquée en mes veilles
Outrager follement les pudiques oreilles ?
Voudrait-elle avec moi chanter en vers badins
Le débat de Diane et du Dieu des jardins ?
Osons, pour un moment, lui dérober sa lyre,
Et chantons sans secours, au gré de mon délire.

C'est le Dieu des jardins, c'est ce fils de Vénus
Qui vengea les Amours et leurs droits méconnus.
Du puissant Jupiter secondant la poursuite,
Il avait triomphé de Calisto séduite.
Cette nymphe ignorait quel art industrieux [1]
Forme sous les fuseaux un tissu précieux;
Quel soin, quel choix divers assortit la parure.
Dès qu'un simple bandeau ceignait sa chevelure,
Qu'une agrafe attachait son court habit de lin ;
Le carquois sur le dos, le cor et l'arc en main,
On la voyait, au fond des sauvages asiles,
Suivre d'un pied léger les cerfs, les daims agiles;

S'égarer dans ces bois, séjour des Aquilons;
Gravir ces hauts sommets où des jeunes aiglons
Dorment les nids voisins du foudre et de la nue.
Diane souriait à sa grâce ingénue.
Entre mille beautés, ornements de sa cour,
La seule Calisto conquit tout son amour.
Inconstantes faveurs! Calisto, que sans cesse
On vit marcher si fière auprès de la Déesse,
Guider ses chiens nombreux, animés par sa voix,
Courir et précéder ses Nymphes dans les bois;
Pensive maintenant, triste, à l'ombre couchée,
La tête sur sa main, sur son carquois penchée,
Sans armes, et son arc à ses pieds détendu [2],
Seule, pleure en secret l'honneur qu'elle a perdu.

Aux rochers du Ménale enfin Diane arrive.
Une fraîche Naïade, épanchant une eau vive,
Y creusait un bassin, où, d'ombrages couverts,
Ses flots clairs et muets baignaient des saules verts.

De la chasse étalant les dépouilles sanglantes,
Diane rassemblait ses Nymphes triomphantes,
Prête à plonger dans l'onde, en ces lieux retirés,
De son corps immortel les appas ignorés.
Déjà s'offre à ses yeux sa Calisto chérie.
La Nymphe, en la voyant, sort de sa rêverie;
Aperçue, elle tremble; appelée, elle fuit [3].
Elle craint de trahir le remords qui la suit;
Que d'un voile discret la chûte ne révèle
Le gage douloureux de sa honte nouvelle.
On l'arrête en sa course; et pâle, et toute en pleurs,
Aux pieds de la Déesse exprimant ses douleurs:
« O Diane! ô des nuits immortelle lumière!
» De Calisto coupable écoute la prière.

» Je fus longtemps fidèle à tes divines lois;
» Et le seul Jupiter, dont la tonnante voix
» Fait trembler et l'Olympe et Neptune et la Terre,
» Put me ravir au joug de la pudeur austère.
» A mes regards lui-même eût paru sans attraits,
» Si pour mieux les séduire il n'eût choisi tes traits.
» Souviens-toi des faveurs dont tu m'as honorée,
» Et borne à mes remords ta vengeance sacrée. »
Suppliante, elle tombe embrassant ses genoux.

Les regards de Diane annoncent son courroux :
— « Téméraire! à mes yeux épargne ta présence;
» Va, fuis! c'est à Junon à combler ma vengeance.
» Des vierges de ma cour l'aimable pureté
» Rougit de ton affront que j'ai trop écouté.
» Fuis, et ne souille point cette onde révérée. »

La Nymphe, en soupirant, alla désespérée
Cacher dans les déserts le fruit de ses amours :
Vain exil, où Junon la poursuivit toujours.
Diane triomphait : mais qu'elle en fut punie!

Un innocent berger des monts de la Carie,
Qui de Phébé, dit-on, attira les faveurs,
Lui voua son printemps et ses jeunes ferveurs.
C'était Endymion : sa sévère rudesse
Fit longtemps de ses mœurs admirer la sagesse.

Dans une grotte obscure, inconnue au soleil,
Mollement enchaîné des liens du sommeil,
Endymion repose. Une limpide source
Charme ses sens émus du doux bruit de sa course.
Ses deux chiens vigilans gardaient ses blancs troupeaux.

Heureux berger! les vents respectaient son repos;
Les oiseaux près de lui n'osaient, de leurs ramages,

Troubler la paix des airs, égayer les feuillages;
Quand, fuyant les ardeurs du Dieu Faune et du jour,
Trois Nymphes de leurs jeux troublèrent ce séjour;
Et s'arrêtant soudain : « Oui, » dit la blonde Olphée,
« Oui, c'est Endymion que nous livre Morphée;
» Ce berger si rebelle à la voix des plaisirs,
» Dont la pudeur farouche abjura les désirs,
» Que les lois de Diane ont su rendre insensible,
» Mortel aimable et fier, aussi beau qu'inflexible! »
A ces mots, elle, Aglaure et Doris, pas à pas,
S'approchant du berger, admirent ses appas.
L'une presse son cœur d'une main enflammée,
L'autre va respirer son haleine embaumée,
L'autre imprime en riant un baiser amoureux
Sur son front calme et pur, voilé de noirs cheveux :
De mille nœuds de fleurs sa taille est enlacée;
Vers lui de toutes parts la noisette est lancée;
Le feuillage arraché le couvre de débris.

Cependant le berger, agité par leurs cris,
Dans les bruyants éclats dont leur gaité s'amuse,
Reçoit d'un lent réveil la lumière confuse.
En fugitive image, à ses yeux entr'ouverts,
Des Nymphes qu'il entend les appas sont offerts.
Ses sens font reconnaître, à des preuves soudaines,
De quel fils de Vénus le feu brûle en ses veines;
Et la prompte rougeur de la belle Doris
Révèle ce qu'Olphée annonce par des ris.

Enfin Endymion se réveille : ô surprise!
Il les voit, mais sans trouble, et son œil les méprise.
« Ménades, laissez-moi, » dit-il plein de courroux :
« C'est à l'impur Satyre à s'embraser pour vous.
» Cessez, le piège est vain. » Il achevait à peine,
Qu'il chassa ses troupeaux vers la forêt prochaine.

Les Nymphes en fureur coururent embrasser
L'autel du Dieu brûlant qu'il craignait d'encenser.
Soudain, à leur récit, Égypans et Dryades,
Bacchantes et Sylvains, et Faunes, et Naïades,
Invoquant la Vengeance : « O doux père des jeux !
» Toi qui soumets le monde à ton joug amoureux,
» Qui du fécond hymen rends la nature éprise,
» O Priape, confonds l'orgueil qui te méprise ! »

Le Dieu, qui les entend, sourit sur son autel,
Et, non content de vaincre un superbe mortel,
Vengera Calisto de son exil barbare.
Il atteste en courroux, non les sœurs du Tartare,
Non le Styx, et ses bords aux vivants inconnus,
Mais l'emblème enflammé des fureurs de Vénus.
C'est par lui qu'il promet que la fière Diane
En secret rougira de quelque ardeur profane,
Et que, pour triompher du chaste Endymion,
De monstrueux Amours vont troubler sa raison.

Hélas ! le malheureux en a-t-il bien l'usage ?
Consumé, tourmenté des forces de son âge,
Palpitant, distrait, sombre, il s'entretient tout bas
Des Nymphes dont sitôt il a fui les appas.
Il déteste l'orgueil de sa retraite prompte ;
Son front rougit d'amour, de désir et de honte.
A ses esprits en feu que d'objets rappelés !
Mille souples contours sous le lin recélés,
La blancheur d'un beau col éclatante à la vue ;
D'une taille d'Hébé la grâce demi-nue,
Leurs yeux, leurs cheveux d'or au vent abandonnés ;
Leur bouche, où respiraient les Désirs fortunés,
L'amour, la folle Joie, et l'aimable Sourire ;
Tout poursuit sa pensée, et sa fierté soupire.

Un mal qui le dévore, un feu séditieux,
Décolore ses traits, charge et creuse ses yeux;
Repos, sommeil, plaisirs, aussitôt l'abandonnent;
Il penche un front rêveur, que les chagrins sillonnent,
Il sèche, il se consume; une morne langueur
Énerve, en l'accablant, sa robuste vigueur.

Tel qu'un jeune taureau, dans sa force naissante,
Exhale, en s'agitant, sa fureur mugissante;
Ou que, soufflant le feu de ses naseaux brûlants,
Un coursier porte au loin les ardeurs de ses flancs :
Tel il court transporté d'une fureur nouvelle.

Diane, tu frémis que ton berger fidèle,
Las des vertus qu'en lui tu te plus à former,
N'abjure les rigueurs que tu lui fais aimer.
La Nuit, qui sur tes pas semble s'être hâtée,
Étend son voile; et toi, sur la nue argentée,
Pâle et belle, tu cours, évitant les témoins,
Revoir ce favori, que surveillent tes soins.
Entre un feuillage épais, ta divine lumière
Cherche ses yeux fermés d'une noire paupière;
Sur sa bouche entr'ouverte un rayon égaré
T'apprend qu'Amour l'agite, et qu'il a soupiré.
Combien de ce soupir la cause est criminelle!
Elle tremble en secret qu'il n'aime une autre qu'elle.
« Ah! l'ingrat! Emporté d'une infidèle ardeur,
» Trahirait-il un jour mes lois et la pudeur?
» Des lâches voluptés goûterait-il l'amorce?
» Ne l'abandonnons point : mon secours est sa force.
» Transformée à ses yeux sous un corps emprunté,
» Lui dérobant mes traits et ma divinité,
» Écartons sa jeunesse, en lui servant de guide,
» Des luttes de Bacchus, et des fêtes de Gnide. »

Elle dit, et s'avance; et dès que de la Nuit
Le sombre char fit place à l'aube qui le suit,
La Déesse, changeant de port et de visage,
D'Amalthée au long poil prend la forme sauvage;
L'œil inquiet, la corne en arcs se recourbant,
La barbe en double tresse à ses genoux tombant.
Ce n'est pas toutefois sans alarmes cruelles
Qu'elle hasarde au jour ses nudités nouvelles;
Mais la pudeur lui dit qu'une molle toison
Oppose à l'œil humain sa discrète prison.

Quand Phébus eut des monts dorés les vastes cimes,
Prompte, agile, elle pend aux flancs des verts abîmes.
Endymion l'appelle; elle s'en applaudit,
Et devant le troupeau court, se joue et bondit.
Trompé, séduit au gré de son heureux manège,
De son corps éclatant il admire la neige;
Lui présente des fleurs, dépouilles des buissons;
La flatte, et la soumet à ses douces leçons.

Ainsi, dès que le jour remplaçait la nuit sombre,
Diane du troupeau venait croître le nombre :
Même tendresse était le prix des mêmes soins.
Aux révoltes des sens le berger cédait moins.
Habile à l'écarter des amoureux mystères,
Elle entraînait ses pas dans les bois solitaires,
En ces déserts lointains dont nos yeux attristés
Admirent, pleins d'effroi, les sauvages beautés.

L'impur Dieu, qui le suit au fond de cet asile,
L'atteint, profane encor sa demeure tranquille;
Lui montre les troupeaux par l'Amour excités,
Des doux feux du printemps les béliers irrités,
Et les moineaux épris, avec pleine licence,
Prouvant dans leurs baisers et chantant sa puissance.

« Que te sert d'épuiser ta vie en ces langueurs? »
Lui dit-il, « orgueilleux de tes folles rigueurs,
» Si, toujours immolant tes plaisirs à la gloire,
» Tu crains au tendre hymen de céder la victoire,
» D'un honneur qui t'est cher prends un soin plus prudent,
» Et choisis de tes feux un muet confident. »
Il dit, au fond du cœur lui soufflant sa furie.

Diane bondissante accourt dans la prairie;
Tranquille, fortunée, elle est loin de prévoir
Les transports d'un amant qu'elle brûle de voir.
Aux lieux accoutumés, témoins de leurs tendresses,
Elle vient lui donner d'innocentes caresses...
Doux plaisirs, dont trop tard elle apprit le danger!
Perfide égarement! ô fureur!... le berger,
En proie à tous les traits dont le feu le tourmente,
Approche, hésite, et fond sur sa timide amante.
D'un excès de pudeur bizarre trahison!
Qu'elle veuille échapper et quitter la toison,
L'Immortelle soudain est par lui reconnue!
Un homme la verra s'enfuir honteuse et nue!...
Pieds, cornes, tout est vain contre un bouillant désir
Qui, pour dernier affront, la contraint au plaisir.

Quand, punissant Phébus, la belle Cythérée,
Qu'il avait dans sa honte à tous les Dieux montrée,
Inventa pour sa fille un opprobre nouveau,
Ainsi Pasiphaé brûla pour un taureau.

Cependant un vieux bouc, échauffé de luxure,
Amusait ses regards de cette lutte impure [4].
Des bras d'Endymion la victime s'enfuit;
Et l'insolent témoin lui-même la poursuit.
O honte! de ses pieds redoublant la vitesse,
Elle gravit les rocs, où le monstre la presse;

Sur ces rocs il s'élance, et sa sauvage odeur
Annonce son approche et sa lascive ardeur.

Elle voit, en fuyant, Calisto désolée,
Calisto qu'elle avait autrefois exilée,
Qui n'eut jamais l'affront de fuir un tel amant.
D'une injuste rigueur ô juste châtiment !

Confuse d'être en proie aux feux du monstre énorme,
La chèvre enfin saisie avait quitté sa forme,
Et tout-à-coup parut à ses regards divins,
Non l'animal grossier, mais le Dieu des jardins.

« Apaise-toi, Diane, et sois moins consternée
» De l'utile leçon que ce jour t'a donnée.
» Sur ton Endymion quels furent tes succès ?
» Sa chasteté forcée a produit ses excés.
» Jamais tu n'éteindras cette flamme féconde
» Qu'alluma la nature aux premiers jours du monde.
» Cesse de te flatter d'échapper seule aux fers
» Qu'Amour, Vénus et moi, donnons à l'univers [5].
» La foule des plaisirs, à nos lois asservie,
» Épanche à flots brûlants les sources de la vie,
» Excite au doux hymen les fleurs, les végétaux,
» Au milieu de la nue enflamme les oiseaux :
» Je poursuis les lions accouplés dans mes chaînes,
» Le taureau qui mugit ses amours dans les plaines,
» L'onagre dont mes traits ont fécondé les flancs,
» Et les coursiers fougueux, et les monstres sifflants.
» Mon souffle embrase l'air, fait bouillonner les ondes ;
» Les habitants des bois, des monts, des mers profondes,
» Unis par le désir, par Vénus enfantés,
» Tout brûle, sous mon joug, du feu des voluptés.
» Rends-toi ; ne t'arme plus de rigueurs impuissantes,
» Et prodigue à l'Amour tes faveurs innocentes. »

On nous dit qu'à ces mots, lui jurant le secret,
Le Dieu reçut le prix de son serment discret;
Qu'enfin Endymion devint époux et sage,
Et fit des plaisirs purs l'heureux apprentissage.

NOTES

1 *Non erat hujus opus lanam mollire trahendo,*
Nec positas variare comas, etc.

(Ovid. *Metam.* lib. ii, fab. ii.)

2 *Exuit hic humero pharetram, lentosque retendit*
Arcus, etc. (Ovid. *ibidem.*)

3 ..... *Visamque vocat : clamata refugit.*

(Ovid. *ibidem.*)

4 *Novimus et qui te... transversa tuentibus hircis,*
Et quo, sed faciles Nimphæ risere, sacello.

(Virg. *Ecl.* iii, v. 8.)

5 Imitation de Lucrèce, *De natura rerum,* chant premier :

Æneadum genitrix, Hominum Divumque voluptas,
Alma Venus! etc.



BACCHUS

POÈME SECOND

Μετὰ γὰρ νεων ὁ Βακχος
Μεθυων ἄτακτα παιζει.
(ANACRÉON, ode 52.)

J'AI vu, ma voix l'atteste à la postérité,
Bacchus chantant son hymne en un bois écarté [1];
Ménades et Sylvains s'instruire à ses merveilles;
Faunes aux pieds de bouc redresser leurs oreilles.

Évoé! quel transport d'allégresse et d'effroi
Fait tressaillir mon sein et mon cœur plein de toi!
Joyeux Bacchus, épargne, épargne à ma faiblesse
Du thyrse redouté l'atteinte vengeresse.
Que je puisse à loisir chanter ton nom divin,
Les ruisseaux d'un lait pur, et les sources du vin,
Et les trésors du miel, larcin fait aux Dryades,
Et les emportements des fougueuses Thyades!

Venu des bords du Gange, où son char conquérant
Porta ses lois, son culte et sa gloire en courant,
Bacchus veut dans Athène enseigner ses mystères.
Il fuit du Cithéron les rochers solitaires,
Qui, troublés par les cris des filles d'Agénor,
Des hurlements sacrés retentissent encor.

Palès, Faune et Priape, Égipans et Bacchantes,
Nymphes des eaux, des bois, Satyres, Corybantes,
Les flambeaux, ou le thyrse, ou la coupe à la main,
De leur foule bruyante inondent le chemin.

Les uns mêlent leurs cris aux chansons Phrygiennes,
Et la flûte sonore aux danses Lydiennes;
D'autres frappent les airs et les monts reculés
Du son des chalumeaux à leur haleine enflés.
Là, du Céphise au loin s'ébranle le rivage
Aux longs accents aigus que pousse un cor sauvage,
Et des cercles d'airain sous les coups résonnants,
Le bruit se fait entendre à mille échos tonnants.

Là, folâtre une Nymphe; elle court et lutine
De cent Amours riants une troupe enfantine;
Ils trempent tour à tour leurs flèches dans le vin.

Ici, de pampres verds se couronne un Sylvain.
Plus loin, en se roulant, la Ménade enivrée
Montre de doux appas sous une peau tigrée
Qui revêt son épaule et flotte au gré des vents,
Cachant ses ongles d'or en de longs plis mouvants.

L'onagre appesanti porte le vieux Silène;
A pas lourds et tardifs il descend dans la plaine.
Les Nymphes, enlaçant leurs thyrses en berceau,
Ombragent de son corps l'immobile fardeau.
De ses yeux incertains la flamme est presque éteinte;
Et les bourgeons vermeils dont sa figure est peinte,
En allument les traits doucement égayés
Par les vapeurs du vin où ses sens sont noyés.

Sur un char attelé de panthères agiles,
De lynx obéissants et de tigres dociles,

Monstres que de Bacchus les charmes ont soumis,
Le Dieu guide l'Amour, le plaisir et les Ris.
Le lierre, sur son front, en guirlandes sacrées,
Joint sa feuille ondoyante à des grappes dorées;
Il boit le doux nectar, et, dans un calme heureux,
Contemple en souriant son cortége nombreux.

« Vous, qu'en son vol rapide entraîne la Victoire,
» Hommes et Demi-dieux, compagnons de ma gloire,
» Annoncez mes bienfaits aux Grecs assujettis,
» Dans ces murs que Minerve et Neptune ont bâtis :
» Immortelle cité, dont la splendeur naissante
» Promet tant de grands noms à sa Clio puissante;
» Athène, asyle heureux des vertus et des arts,
» Où se forgent les traits d'Apollon et de Mars.
» Courez, faites mugir ses palais, ses portiques [2].
» Que son peuple aux transports des chants dithyrambiques
» Réponde par les cris d'une sainte fureur.
» Triomphez par les jeux, et non par la terreur.
» N'allumez dans ses murs que la torche des fêtes.
» Que Vénus et ses fils proclament nos conquêtes,
» Et que par mille échos soit au loin renvoyé
» Le nom du Dieu Bacchus et le cri d'Evoé! »

Il dit : son char s'arrête; et des vierges craintives,
Tendres fleurs qu'Ilissus vit naître sur ses rives,
Et qu'Athène enfermait dans ses murs florissants,
De son roi Pandion apportent les présents.

De ces jeunes beautés qui marchent en silence,
Vers l'aimable Bacchus la plus belle s'avance.
C'est la fille d'Icare, Érigone, qu'Amour
Doit au joug du vainqueur enchaîner sans retour.

La Pudeur fait briller, en tous ses traits modestes,
L'éclat pur de son teint sous des roses célestes,
Et sa virginité, frêle et rare trésor,
Aux yeux de ses amants l'enorgueillit encor.

Elle approche en tremblant, offre au Dieu son hommage :
Un sceptre, un vase d'or, industrieux ouvrage,
A Vulcain autrefois par Cécrops enlevé.

Sur le riche métal son art n'a point gravé ;
La faux du vieux Saturne, ou le Dieu de la guerre,
Les Pléiades versant leurs urnes sur la terre,
Ni le cours orageux de mille astres errants ;
Mais les combats de Gnide, et ses jeux différents,
Et, sous les pampres verds d'une treille fleurie,
La Ménade livrée à sa douce furie,
Et, sous l'asile épais de feuillages touffus,
De deux amants cachés les seuls pieds aperçus,
Et Vénus endormie, et l'Amour, et les danses
Que la flûte champêtre anime à ses cadences.

Bacchus reçut le vase, et, d'Érigone épris,
Voulut que de ses dons un baiser fût le prix.
Elle baissa les yeux, et ses traits s'animèrent ;
De son front virginal tous les lis s'enflammèrent.

Athène cependant voit en groupes épars
Ses nombreux citoyens sortis de ses remparts.
Le sage Pandion, qui paraît à leur tête,
Vient présider lui-même aux pompes de la fête ;
Lui-même, aux yeux des Grecs, sur les trépieds dorés,
Brûle en l'honneur du Dieu les parfums consacrés ;
Choisit dans ses troupeaux, jeune et riche espérance,
Un bouc, signe fécond d'amour et d'abondance ;

Le frappe de la hache, et le porte, luttant,
Aux autels, dont le feu le dévore à l'instant;
Et de vin et de lait versant un doux mélange :
« Puissant fils de Sémèle, ô Dieu de la vendange!
» Viens étaler la pourpre et l'or de tes raisins.
» De tous soins dégagé, libre de noirs chagrins,
» L'homme chante l'ivresse où ton nectar le noie,
» Et respire l'audace, et l'amour, et la joie.
» Tu règnes au-delà des fleuves et des mers.
» C'est toi qui, t'égarant sur les sommets déserts [4],
» Des prêtresses en foule à ta suite hurlantes
» Enlaces les cheveux de couleuvres sifflantes.
» C'est toi, quand des géants l'orgueil ambitieux
» Menaça Jupiter et l'empire des cieux,
» Qui, lion rugissant, vainquis par ton courage
» Rhétus, que déchiraient tes ongles et ta rage.
» Amis des chants de paix et des crix belliqueux,
» Tu te plais dans la guerre et tu chéris les jeux;
» Et lorsqu'au noir séjour, dont il garde l'entrée,
» Te reconnut Cerbère à ta corne dorée,
» Ses aboyantes voix grondèrent sans courroux,
» Et de sa triple langue il flatta tes genoux.
» Nos chants, nos saints transports, accueillent ta présence.
» Aimable Dieu, souris au peuple qui t'encense;
» Qui remplit de ton nom les airs, les monts, les bois,
» Et célèbre, en buvant, tes combats et tes lois. »
Il dit. On entre en foule au sein d'un verd bocage.
Des ifs, de sombres pins, antique et vaste ombrage,
Des Nymphes des forêts temple mystérieux,
Ouvrent un sanctuaire au plus impur des Dieux.
Là, du fils de Bacchus est érigé l'emblème.

Là, se roule en fureur la Débauche au teint blême :

Prêtresse échevelée, une aride chaleur
A de son front vieilli dévoré la couleur.
L'œil creux et clignotant, la paupière embrasée,
De veilles, de transports et d'excès épuisée,
L'aiguillon douloureux d'incurables désirs
Ravage tous ses sens qu'irritent ses plaisirs.
Sa flamme se consume en des baisers avides.
La Licence sourit sur ses lèvres livides;
L'Ivresse la conduit dans les banquets joyeux,
Où l'Insolence anime et son geste et ses yeux.

Là, soupire en secret la Volupté plus douce.
Là, reposent à l'ombre, au sein d'un lit de mousse,
Ses désirs paresseux, ses muettes langueurs.
Sa mollesse s'enivre à respirer des fleurs.
Son âme est, sur sa lèvre, à toute heure exhalée;
De ses yeux enflammés la lumière est voilée.
Les Jeux entre leurs bras la bercent nuit et jour.
Fille de la Beauté, sœur du fidèle Amour,
Les Plaisirs emportés, enfants de l'Indolence,
Naissent dans ses regards, y meurent en silence.

Mais déjà le vin coule et réveille les Ris.
La Folie est leur guide; elle entraîne à grands cris,
En cercles voltigeants, les Danses turbulentes;
Et, la torche à la main, milles folles Bacchantes,
L'œil ardent, le sein nu, tout en proie à leurs feux,
Égarent sur les monts leurs transports et leurs jeux.

Érigone paraît; folâtre au milieu d'elles;
Bondit à sauts légers, et ses pieds ont des ailes.
Tantôt graves et lents, tantôt vifs et pressés,
Ses pas se balançaient par les Grâces tracés.
Ses voiles se jouaient : ainsi le vent agile
Fait voler des guérets la dépouille fragile.

Où s'emporte Bacchus? Il s'élance, elle fuit;
Il l'atteint, elle échappe; il revole et la suit.
Surprise, elle palpite et se dispute encore
A la main qui l'outrage, à l'œil qui la dévore.
Son désordre embellit son timide courroux.
Livre-t-elle son sein pour ravir ses genoux?
Ses genoux sont trahis quand son sein se dérobe.
De ses voiles légers, de sa flottante robe,
Les larcins de l'audace alarment tous les plis:
Ils défendent en vain sa pudeur et ses lis.
Tantôt un prompt effort la soustrait à l'injure;
Tantôt elle s'irrite, et souvent le conjure.
Il la serre, il la presse, il l'entraîne et l'abat:
Elle crie, et se glisse, et se roule, et combat.
Mais tout à coup, du Dieu fuyant la main trompée,
Plus prompte qu'une biche à Céphale échappée,
Qu'assaillirent longtemps et les chiens et les traits,
Elle court et s'enfonce en d'épaisses forêts.

Un jeune enfant s'y joue, et de leurs voûtes sombres
La Dryade à ses jeux prête les vertes ombres;
Il rit dans la fougère, et ses yeux pétillants
Sont des pleurs de la joie humides et brillants;
Blond, charmant, coloré d'une flamme vermeille,
C'est l'Amour enivré par les fruits de la treille.
Les Nymphes sur des fleurs le roulent en riant.

L'une d'elles, que presse un Faune impatient,
Seule, en un lieu secret où son amant l'implore,
Étanche en se pâmant la soif qui le dévore.
L'heureux Faune, courbant sa tête en ses genoux,
A peine de la coupe atteint les bords si doux,
Qu'enflammant son Hébé défaillante, égarée,
Sa lèvre ardente, avide, et sa langue altérée,

Puisent le doux nectar, source de ses plaisirs,
Qui l'abreuve à longs traits d'amour et de désirs.

Silène, au loin couché, dormait sous de vieux chênes[5].
Un nectar bu la veille avait enflé ses veines;
Sa couronne tombait pendante sur son sein;
L'anse d'un vase usé s'échappait de sa main.

Les Bacchantes dansant bientôt l'environnèrent;
De guirlandes leurs mains à l'envi l'enchaînèrent,
Et, troublant le sommeil à ses yeux dérobé,
Peignirent tous ses traits du noir sang de Thisbé.
Il les voit, et sourit à leur gaité folâtre.

« Belles Nymphes, » dit-il, « ah ! que vos mains d'albâtre,
» Et de lierre et de fleurs ornent mes cheveux gris !
» Réveillez tous mes sens que Morphée a surpris.
» Quelquefois dans vos bras j'oubliai ma vieillesse. »

Il dit, et, secouant les pavots de l'ivresse,
Croit de ses vains désirs échauffer la tiédeur :
Mais d'un feu passager que peut la faible ardeur !
Telle que par instants une lampe épuisée
Jette un éclat qui meurt; telle sa flamme usée
Brille enfin pour Vénus, lasse d'un long effort,
Il se lève, et s'embrase : elle espère... il s'endort.

Mais, fuyant de ces jeux l'importune folie,
Le jeune et beau Lysippe et sa chère Euchalie
Cherchaient des bords lointains, des vallons reculés,
Où leurs cœurs amoureux ne fussent point troublés.
Palpitants, et les mains l'un sur l'autre enlacées,
Ils égaraient leurs pas et leurs tendres pensées,
Et muets, et ravis, ils goûtaient à loisir
La douce volupté qui succède au plaisir.

La sensible Euchalie, à son amant fidèle,
Ne désire plus rien quand il est auprès d'elle :
Lui près d'elle se plaît aux plus sauvages lieux,
Et, loin de tous, il voit l'univers dans ses yeux.

« Ah! lui disait la Nymphe, « est-il un bien suprême
» Qui ne cède au bonheur d'un couple heureux qui s'aime?
» Loin, loin de nous toujours ces amours profanés,
» A d'inconstants désirs sans frein abandonnés!
» Fuyons ces vils objets brûlant d'impures flammes,
» Qui prodiguent sans choix leurs plaisirs et leurs âmes.
» Jaloux et de nous plaire, et de nous préférer,
» Partageons des douceurs qu'ils doivent ignorer.
» Ma pudeur, qui te fit ses premiers sacrifices,
» Ne connut que par toi l'Hymen et ses délices...
» — Et moi, » s'écria-t-il, « que je meure soudain
» Plutôt qu'un autre feu s'allume dans ton sein! »

Il frémit; et déjà son amante timide,
Levant sur lui des yeux pleins d'une ardeur humide,
A rassuré l'effroi de son cœur alarmé.
Qui vient troubler la paix de ce couple charmé?
Quelle affreuse Thyade apparaît et s'écrie?

Telle que des enfers s'élance une Furie,
Le front tout hérissé de serpents en fureur;
Telle, au loin promenant sa prophétique horreur,
Pâle, en proie aux transports du Dieu qui la tourmente,
L'œil roulant et terrible, et la bouche écumante :
« Courez, courez, » dit-elle, « à nos solennités!
» Craignez nos bras vengeurs, nos thyrses irrités,
» Malheureux!... tous les Grecs s'empressent à la fête.
» Venez!... Balancez-vous?... pourquoi? qui vous arrête?
» Tremblez que ce refus n'outrage un Dieu jaloux.
» Oubliez-vous Lycurgue expirant sous nos coups;

» Thèbe fumante encor du meurtre de Penthée,
» Et sa mère portant sa tête ensanglantée ?
» Redoutez les horreurs d'un semblable trépas.
» Au mont! au mont Hymète! accourez sur mes pas.
» Faunes, Pan! Évoé! Sylvains, troupe fidèle,
» Conduisons, entraînons cette Nymphe rebelle. »

Elle dit ; et l'effroi glace les deux amants,
L'un pour l'autre alarmés de ses emportements.
Lysippe veille et suit tous les pas d'Euchalie.
De quel éclat, Amour, tu l'avais embellie !
Que de charmes offerts aux regards étonnés!
Comme un pavot qui croît en des champs fortunés,
Lève sur les épis sa tête éblouissante;
Ainsi brille la fleur de sa beauté naissante.
Sous l'or de ses cheveux, flottants en liberté,
Rougit de son beau front la pudique fierté :
Ils ombragent son col, ses épaules d'albâtre.
Ses longs habits, jouets du Zéphir idolâtre,
D'une agrafe arrêtés sur l'un de ses genoux,
Révèlent ses contours entre leurs plis jaloux.
Son cothurne, tissu de fleurs à peine écloses,
Laisse voir ses talons plus vermeils que les roses.

Sur sa trace accouraient les Sylvains amoureux.
On l'entoure, on lui verse un nectar dangereux;
On veut qu'au Dieu Bacchus sa pudeur sacrifie.
Lysippe au jus trompeur, lui-même, se confie.
Déjà les deux amants, que le thyrse a frappés,
S'écartent dans les bois, l'un à l'autre échappés.

Euchalie, à grand pas, fuit un ardent Satyre.
Une Nymphe retient Lysippe qu'elle attire :
Dircé, qui, jeune, belle, et portant le carquois,
Suit tour à tour Diane ou Vénus dans les bois.

Son front, coiffé des crins d'un monstre de Némée,
Est ombragé des dents dont sa gueule est armée,
Et leur ivoire affreux, leurs débris menaçants,
Relèvent la douceur de ses yeux ravissants.

« Bois, » lui dit la Ménade, « à Bacchus, à Cybèle,
» A l'amant de Thétis, à la Phébé nouvelle!
» Bois aux jeunes beautés dont tes sens sont épris!
» Bois encore à moi-même, et trois fois à Cypris!
» Les Nymphes et Vénus aiment un triple hommage. »

Il s'abreuve, et ses yeux se couvrent d'un nuage.
Ainsi Penthée, ému par des transports nouveaux,
Voit une double Thèbe et deux soleils rivaux :
L'infidèle, en Dircé, voit une autre Euchalie.

Elle, qui pour Lysippe aurait donné sa vie,
Qui ne douta jamais de l'adorer toujours,
Qui n'osait alarmer ses jalouses amours,
Hélas!... en ce moment un Satyre farouche
Flétrit de ses baisers les roses de sa bouche.
Ses yeux d'un feu lascif irrités et brûlants,
Ses crins, ses pieds de bouc, et ses robustes flancs,
Profanent de la Nymphe et le sein et les charmes.

O Grâces, rougissez; Amours, versez des larmes :
Dans les affreux plaisirs qui trompèrent ses sens,
Elle a pressé le monstre en ses bras caressants.

Quels seront leurs regrets, lorsque, pleurant leurs crimes,
D'un honteux abandon misérables victimes,
Eux, qu'on voyait partout s'appeler, se chercher,
Pour jamais l'un à l'autre ils voudront se cacher!
Mais d'un si long amour ô penchant invincible!
Courroucés d'une injure à tous deux trop sensible,

Ils n'ont pu se priver du tourment de se voir.
L'Amour charme un instant leur cruel désespoir;
De leur hymen encore il veut serrer les chaînes...
Des feux empoisonnés bouillonnent dans leurs veines;
Ils repoussent loin d'eux les amères douceurs
D'infidèles baisers qu'ils arrosent de pleurs,
Et, pleins de souvenirs qui toujours les dévorent,
Brisent, en se fuyant, des liens qu'ils adorent...

Cependant vous livrez mille tendres combats,
Faunes! la terre au loin retentit sous vos pas,
Et les Grâces en chœur, conduites par la danse,
De l'un et l'autre pied la frappent en cadence [6].

Que devint Érigone? en des lieux écartés
Elle fuyait Bacchus à pas précipités.
Elle s'arrête au seuil d'une grotte isolée;
Une source en jaillit, fuyant dans la vallée
Entre mille cailloux où babillent ses flots [7];
Asile et de fraîcheur, et d'ombre, et de repos.
Ses rocs sont tapissés d'une vigne rampante
Qui défend son entrée, et s'élève, et serpente
En rameaux, en festons riches de pourpre et d'or.

Fuis, Érigone; fuis: Bacchus te suit encor.
C'est lui qui, te cachant un piége et son visage,
S'est revêtu d'écorce et couvert de feuillage.

La Nymphe, qui l'ignore, à des Zéphyrs discrets
Croit, seule et sans péril, confier ses attraits.
Déjà ses vêtements, jetés sur la verdure,
Ont voltigé loin d'elle, et sa seule parure
Est le voile ondoyant de ses cheveux épars.
La treille insidieuse a tenté ses regards.

Imprudente! elle court à ses fruits attirée,
Et, par sa prompte course et ses feux altérée,
S'abreuve à ses raisins, et pend à ses rameaux.

Mais tel qu'on voit le lierre embrasser les ormeaux ;
Telle aussitôt la vigne, amante d'Érigone,
De ceps entrelacés l'enchaîne et l'environne.

Elle veut rompre alors les invincibles nœuds
Dont la pressent partout les pampres amoureux ;
Et cédant aux liens où Bacchus la resserre,
Tour à tour elle pleure, et rit dans sa colère ;
Et vaincue et pâmée, un obstacle plus doux
Entre les bras du Dieu captive son courroux.

NOTES

1 BACCHUM *in remotis carmina rupibus*
Vidi docentem : credite, posteri !...
(HORAT. lib. II, *od.* 19).

2 Euripide, tragédie des *Bacchantes*.

3 Τὸν ἄργυρον τορεύσας, etc.
(ANACRÉON, od. 17).

4 *Tu separatis uvidus in jugis, etc.*
(HORAT. lib. II, *od.* 19).

5 . . . . *In antro*
Silenum pueri somno videre jacentem.
(Virg. *Ecl.* vi, v. 13).

6 *Junctæque Nymphis Gratiæ decentes*
Alterno terram quatiunt pede.
(Horat. lib. i, *od.* 4).

7 . . . . *Loquaces*
Lymphæ.
(Horat. lib. iii, *od.* 13).



JUPITER

POÈME TROISIÈME

. . . . *Rapti Ganymedis honores.*
(VIRG. *Æneid.* lib. I, v. 28).

JE chante Jupiter épris de Ganymède.
Audacieux Pégase ! accours, vole à mon aide ;
Porte-moi dans l'Olympe, où les joyeux festins
Enivrent tous ces Dieux, maîtres de nos destins ;
Où le fils de Saturne, en d'amères querelles,
Brave Junon grondant ses amours infidèles.

Lasse de tant d'affronts dont gémit sa fierté,
Elle hait son hymen, et son lit déserté :
Sage à regret, ses sens, enflammés d'abstinence,
A son triste abandon conseille la vengeance.

Elle a vu son époux sans frein dans ses plaisirs ;
La mugissante Io livrée à ses désirs ;
Europe entre ses bras par ses ruses surprise ;
L'or en pluie épanché pour la fille d'Acrise :
Trop vaine pour souiller d'un parjure odieux
Et l'épouse et la sœur du souverain des Dieux,
Brûlante, et dévorant son dépit solitaire,
Elle laisse tomber ses regards sur la terre.

Au limpide miroir d'une Nymphe des eaux,
Que n'osaient approcher les vents ni les troupeaux,
Que de Procné jamais n'effleura le passage,
Elle aperçoit Narcisse admirant son image.

Épris d'un vain fantôme, il tend vers lui les bras,
Brûle, pleure, languit pour ses propres appas,
Frappe l'air et les bois, troublés par son délire,
De soupirs, dont au loin la tendre Écho soupire.
La Déesse le voit, de désirs consumé,
Sécher, mourir du feu dans ses sens allumé.
« Quel est donc cet amour, cette flamme, » dit-elle,
« Qui dévore sitôt la carrière mortelle?
» Pourquoi, pourquoi les Dieux, au-dessus du trépas,
» Des plaisirs dont tu meurs ne jouiraient-ils pas,
» Narcisse ? » Elle se tait, et sa mélancolie
Laisse au hasard errer une main qu'elle oublie,
Et vers l'azur des cieux lève un regard troublé
Où brille un doux plaisir, de quelques pleurs voilé.

Au gré de ses langueurs les Heures trop hâtives
Appellent au festin les immortels convives.

Junon, interrompue, entend leur voix d'airain;
Se lève, et d'un réduit, ouvrage de Vulcain [1],
Ferme en secret sur soi la porte radieuse,
Dont son fils a forgé la clef mystérieuse,
Et dont nul autre Dieu ne connaît les ressorts.

D'une douce ambroisie elle baigne son corps ;
Parfums de qui l'essence, en vapeurs exhalée,
Emplit l'air, et la terre, et la voûte étoilée.
Elle arrose à loisir ses plus secrets contours,

Refuge obscur et doux des folâtres amours,
Et de ses longs cheveux ondoyants autour d'elle
Tresse les boucles d'or sur sa tête immortelle.
Rival d'un soleil pur, son front, ceint de bandeaux,
Jette un éclat céleste ; et cent riches anneaux
Au dessus de ses flancs attachent sa ceinture,
Dont Minerve pour elle inventa la parure
Et de sa main divine a tissu l'ornement.
A ses oreilles brille un triple diamant,
Et le lien d'azur où ses pieds s'emprisonnent
Ajoute à la splendeur dont ses habits rayonnent.
Elle paraît ; les Dieux en sont tous éblouis.

Mais Comus, déridant leurs fronts épanouis,
Marque déjà leur place à la table céleste.

Jupiter s'est assis, et, soumis à son geste,
L'Olympe retentit de chants méodieux,
Nobles amusements des longs festins des Dieux.

Au bruit de ces accords, la vénérable troupe
De joie et de nectar s'enivre à pleine coupe.
Déjà mille récits plaisamment ingénus
Ont fait rougir Minerve et sourire Vénus ;
L'immortelle Vénus, dont la taille divine
Tour à tour se dérobe à l'œil qui la devine,
Et se trahit, au gré de voiles transparents.

Mars, qu'a blessé l'Amour de ses traits dévorants,
Mars, dont le cœur féroce est adouci par elle,
L'admire, et dans ses yeux un feu sombre étincelle.
Leur silence complice est leur seul entretien,
Et son genou pressant interroge le sien.

Des regards de Vénus la lumière adoucie,
D'un amoureux nuage est soudain obscurcie.

Junon a vu son trouble, et d'un souris moqueur
Dénonce leurs plaisirs, qu'elle envie en son cœur;
Et Vulcain offensé, que le dépit surmonte,
Veut des traits du sarcasme en vain armer sa honte.
Mercure l'interrompt, et mêle à leurs propos
Son babil enjoué qui pétille en bons mots :
Mais, sage dans ses jeux, modeste en sa licence,
Il sait de la folie habiller l'indécence.
Tel qu'un lin transparent cache à peine au désir
Ces charmes ombragés, retraite du plaisir;
Telle, épargnant toujours l'oreille menacée,
Sa gaité sous un voile enflammait la pensée.

Momus fait succéder en mille agiles tours
Le burlesque au plaisant, la grimace au discours,
Et livre aux ris malins la figure fantasque
Des sexes travestis qui parlent sous son masque.
Parmi les longs éclats de leur folle gaité,
C'est en vain qu'Apollon voulut être écouté :
Sans luth, sans voix, les ris éteignaient son délire;
Les Jeux, d'un pied folâtre, avaient brisé sa lyre.

De l'un à l'autre Dieu la prompte Hébé courant,
Leur verse tour à tour un breuvage enivrant.
Ils admirent son air, sa grâce enchanteresse,
Et de tous ses appas l'immortelle jeunesse,
Dont sa robe, au travers de longs plis agités,
Laisse entrevoir au Jour les souples nudités.
Le sourire embellit les traits de son visage.
Elle va, court, revient; Bacchus à son passage

L'arrête, et l'œil en feu : « Verse-nous le nectar,
» Jusqu'à l'heure où Phébé, remontant sur son char,
» Ira de sa lumière argenter les nuages,
» O jus divin ! ô toi, le plus doux des breuvages !
» Source du fol oubli, d'amour et de plaisir,
» Coule, et que dans tes flots je me noye à loisir ! »

Il dit ; trois fois sa coupe est remplie et vidée :
Déjà même sa main, par l'audace guidée,
De la taille d'Hébé veut presser la rondeur...
Mais la fuite aux larcins dérobe sa pudeur.
Bacchus se lève, ému par une double ivresse ;
Il court, il suit les pas de l'agile Déesse ;
De la table céleste ils ont triplé le tour.
Moins prompt sur la colombe est le vol de l'autour.
Mais, ô scandale ! ô cris ! Hébé, qui se voit prise,
Tombe, laissant rouler son urne qui se brise.
Zéphyre fait voler sa robe, et trahissant
Les appas que surmonte un dos éblouissant,
Découvre à nu les lis de ses formes jumelles.
Non, l'œil des Dieux jamais ne vit deux sœurs plus belles

C'était alors qu'Homère, assis à ce repas,
Du rire inextinguible eût ouï les éclats !
Tout s'émut de plaisir, de honte et de colère.
« Que vois-je ? » s'écria le maître du tonnerre :
« O le beau... » Son délire, insultant à Junon,
De tant d'appas, sans elle, eût proféré le nom.
Minerve, qui sait lire au fond de sa pensée,
Se courrouce et des Dieux fuit la troupe insensée.

Quel charme te ravit, Diane ? ton croissant
Rougit d'un feu soudain qui n'est pas innocent.

De tes nymhes éprise, on sait que tes caprices
Des filles de Lesbos devinrent les délices.
Tu goûtes quelque joie au désordre d'Hébé;
Trop tôt ce doux spectacle à tes yeux dérobé,
De tes sens, qu'il éveille, a trompé la paresse.
Tant de trouble sied-il au cœur d'une Déesse!

Et toi, toi, jeune Hébé, confuse, l'œil en pleurs,
Tu caches de ton front les pudiques douleurs :
Tu cherches, dans l'effroi dont ton âme est saisie,
L'abri que de Junon t'offre la jalousie.
Une fausse pitié te voile son courroux.

Junon, prompte à soustraire aux yeux de son époux
La rougissante Hébé, qu'en secret elle attire,
Dans la nue avec elle aussitôt se retire :
Asile reculé, profond, mystérieux,
Inaccessible à l'œil des hommes et des Dieux.

Ce fut là que Junon, sur un lit de nuages,
De la chûte d'Hébé contempla les outrages.
De ses bras douloureux, de ses genoux blessés,
Elle voit tous les lis par la rose effacés.
Son inquiète main la caresse, la touche :
Sur l'empreinte enflammée elle porte sa bouche,
Promène ses baisers, et sur tous ses contours
De ses doigts vagabonds dirige le secours.
Mais, ô brûlants effets des charmes qu'elle admire!
L'une et l'autre Déesse et se trouble, et soupire;
Leur sein est embrasé d'un feu contagieux;
La volupté languit et se pâme en leurs yeux.
Sur une même couche elles tombent, s'embrassent;
Et resserrant les nœuds où leurs corps s'entrelacent :

« Quels feux! Ah! retiens-moi dans ces liens pressants! »
Dit Junon : « ô fureur! ô trouble de mes sens!
» Suis-je immortelle? non, et ma force abattue
» Succombe à ce plaisir qui me brûle, me tue.
» Ah! détache ces nœuds... Que fais-tu? quel dessein
» Égare ainsi ta lèvre échappée à mon sein?
» Quels triples feux ensemble allume ton adresse!
» O leçons de Vénus! doux transport! folle ivresse!
» Sur ta bouche et tes yeux je sens mon âme errer,
» Et ma force, et ma voix, et mon souffle expirer[2]. »

Telles qu'au même lit bordé d'aimables rives,
De deux sources on voit les Nymphes fugitives
Joindre leurs bras d'azur et l'amour de leurs eaux,
Frémir et murmurer à l'ombre des roseaux :
Telles, en leurs transports, leurs âmes se mêlèrent;
Telles, en leurs baisers, leurs plaintes s'exhalèrent.

Mais, tandis que Junon brûle de feux si doux,
Amour, d'un trait de flamme, a blessé son époux.

Jupiter, attristé par de soudains orages,
Fronce ses noirs sourcils chargés d'épais nuages.
Le puissant attribut de sa fécondité
Trois fois s'émeut, trois fois l'Olympe est agité.
Les soins de l'univers sont absents de sa tête :
Un seul objet y règne; et quel?... Profane! arrête.
Est-ce à toi de juger combien des charmes nus
Doivent troubler les Dieux qui te sont méconnus?
Que de héros mortels, si grands dans la mémoire,
Pour un myrte ont foulé les moissons de la gloire!
Pardonne à Jupiter distrait par les plaisirs,
Ainsi qu'en son pouvoir, sans borne en ses désirs.

Pensif et retiré loin de la cour céleste,
Il languit pour ces lis dont l'image lui reste.
Amour, qui tient tendu son arc étincelant,
En dirige le trait immobile et brûlant.

C'est en vain que d'Hébé la vue imaginaire
Deux fois de ses secours lui prête la chimère;
Ses feux, loin d'être éteints, sont par elle attisés.
O puissance des Dieux par Vénus embrasés!

Que fera Jupiter? faut-il que d'une épouse
Il trompe ou fuie encor la poursuite jalouse?
Et veut-il pour Hébé, sujet de leurs débats,
Réveiller la Discorde et les sanglants combats?

Où trouver sous les cieux quelques beautés pareilles
A ces blanches rondeurs dont il vit les merveilles?
Pleins de trouble et d'ennui, ses yeux, au loin errants,
Fixaient le mont Ida, ceint de nombreux torrents;
Lorsque, sous un feuillage ouvert par intervalles,
Un dos que rehaussaient des nudités rivales[3],
Vint de leur double aspect frapper ses yeux surpris.
Quelle autre Hébé se montre à Jupiter épris?
Ah! dans le vaste Olympe il n'est rien qui ne cède
Au jeune fils de Tros! c'est lui, c'est Ganymède,
Qui seul, et sur des fleurs languissamment couché,
Y repose son front aux feux du jour caché.

Enfant cher à Diane, effroi des cerfs timides[4],
Qu'il presse de ses traits et de son pied rapides,
Souvent, tout hors d'haleine, il court dans les forêts
Qui du mont Phrygien ombragent les sommets.

Son réveil matineux y devança l'Aurore,
Et Vesper, dans les bois, le revoit seul encore.

L'immortel Jupiter, le plus sage des Dieux,
S'enflamme à ces beautés offertes à ses yeux.

Il demande à l'Amour, et son arc, et ses ailes,
Et ses traits les plus sûrs, et des ruses nouvelles.

Paré de cornes d'or, et taureau caressant,
Ira-t-il sur l'Ida bondir en mugissant?
Faut-il, pour abuser l'enfant qu'il idolâtre,
Ou qu'en cygne argenté sur les eaux il folâtre,
Ou qu'en Nymphe trompeuse il le serre en ses bras?
Doux piège, qu'il tendit à la mère d'Arcas!
Changeant de traits, de forme, au gré de sa tendresse;
Peu honteux en son choix d'être amant ou maîtresse.

De ses fougueux désirs l'aveugle emportement
Déjà s'est irrité d'un vain retardement.
Déjà l'oiseau docile à son ordre suprême
Fond sur l'Ida, s'élance... ou plutôt, c'est lui-même
Qui plane dans les cieux, pareil à l'aigle d'or.
Il a ses yeux perçants, ses ailes, son essor;
Et, fier du doux espoir dont se flatte son âme,
Porte, au lieu de la foudre, un aiguillon de flamme:
Il s'abat sur sa proie, et son vol déployé
Fuit, remonte enlevant Ganymède effrayé.

Il crie, et lutte en vain entre sa double serre.
« Où suis-je? où vais-je? O Dieux! je ne vois plus la terre!
» Arrête, oiseau cruel! où veux-tu m'emporter?
» Sur quels rocs me dois-tu bientôt précipiter?
» Nul espoir! nul secours! et mes plaintes perdues
» Ne peuvent des mortels, hélas! être entendues.

» Imprudent! me devais-je écarter, dans les bois,
» Des jeunes compagnons qu'eût appelés ma voix?
» O royaume de Tros! ô déplorable père!
» Recevez mes adieux! Cher Ilus! ô mon frère!
» Sais-tu que, par une aigle, enlevé dans les airs,
» Ganymède éploré franchit les cieux déserts;
» Que du terrible oiseau, plein d'orgueil et de joie,
» Le bec et l'ongle affreux tient captive sa proie?
» O honte! ô déshonneur, dont il m'ose flétrir!
» Est-ce un songe? est-ce moi? Que tardé-je à mourir?
» Dieux du ciel et du Styx, ô vous tous que j'implore,
» Sauvez-moi! punissez l'aigle qui me dévore! »

L'infortuné s'écrie; et l'oiseau ravisseur
Dépose le trésor dont il est possesseur
Sur le plus haut des monts dont l'ombrage paisible
Couronne de l'Ida la tête inaccessible :
Sommet toujours riant, toujours serein et pur,
Par les cieux éclairé d'un éternel azur.

Ganymède expirait; mais, ô prompte merveille!
Comme en un songe heureux, aussitôt il s'éveille
Entre les bras du Dieu dont il entend la voix.

« Sors, » lui dit Jupiter, « du trouble où je te vois.
» Aimé du fils puissant de Saturne et de Rhée,
» Ta pudeur, à ma vue, est-elle rassurée?
» Obéis à mes vœux, Ganymède! jamais
» Mortelle ou Déité n'eut pour moi tes attraits [5].
» Mon âme à tant d'amour ne fut point asservie,
» Ni lorsque je domptai la belle Hippodamie
» A qui Pirithoüs autrefois dut le jour;
» Ni quand mon or surprit Danaé dans sa tour;
» Ou que le bord Crétois vit cette jeune amante

» Mère du grand Minos, du divin Rhadamanthe;
» Ou que de mes amours naquit aux murs Thébains
» Cet Hercule indompté, la gloire des humains;
» Que Sémèle eut pour fruit ce Bacchus, leurs délices.
» Quand la blonde Cérès, objet de mes caprices,
» Quand la fière Latone écoutaient mes soupirs,
» Mon cœur n'éprouvait pas de si brûlants désirs. »

Il dit; et dépouillant son antique parure [6],
L'Ida de ses gazons rajeunit la verdure.
Le lotos, l'hyacinthe, et mille tendres fleurs,
Tapis que la rosée émaille de ses pleurs,
Soulèvent mollement la couche parfumée,
Qu'environne aussitôt une nue enflammée.
Là, Ganymède acquit le titre glorieux
D'amant de Jupiter, et d'échanson des Dieux.

NOTES

[1] Βῆ δ'ἴμεν ἐς θαλαμον, τον οἱ φιλος ὑιος ετευξεν,
Ἥφαιστος, etc.
(HOMÈRE, *Iliade*, liv. XIV, v. 166).

[2] . . . . Τεθναναι δ' ολιγον δεοισα
Φαινομαι ἀπνοις.
(SAPHO).

Ἁπαλων δ'υπερθε μηρων
Μηρων το πυρ εχοντων
Ἀφελη ποιησον ἀιδω
Παφιην θελουσαν ἠδη.

(ANACRÉON, *ode* 29, sur Bathylle).

3 *Intextusque puer frondosa regius Ida*
Veloces jaculo cervos cursuque fatigat.

(VIRG. *Æneid.* lib. V, v. 253).

5 Οὐ γαρ πωποτε μ' ὡδε θεας ερος ουδε γυναικος, etc.

(HOMÈRE, *Iliade,* liv. XIV, v. 315)

6 Τοισι δ' υπο χθων δῖα φυεν νεοθηλεα ποιην, etc.

(*Ibid.* liv. XIV, v. 347.)





VULCAIN

POÈME QUATRIÈME

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
> (BOILEAU, *Art poétique*, ch. III).
> . . . . *Duris genuit te cautibus horrens*
> *Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera tigres.*
> (VIRGIL. *Æneid.* lib. IV, v. 366).

O ROCHERS d'Hyrcanie ! est-il vrai que vos ours,
Vos lions, vos serpents, goûtent dans leurs amours
D'affreux plaisirs mêlés et de sang et de larmes ?

Aux antres de Lemnos, Amour forgeait ses armes ;
Vénus en abreuvait la pointe d'un doux miel [1],
Et son fils les trempait de poison et de fiel.

« Cupidon, eh pourquoi ces flèches différentes ? »
Dit-elle. — « Celles-ci d'atteintes pénétrantes
» Aveuglent les regards rapidement blessés ;
» Et de leurs feux éteints aussitôt que lancés,
» Celles-là vont brûlant mille cœurs infidèles.
» — Et ces traits, quels sont-ils ? — Ceux de qui le poison,
» Du plus sage mortel égare la raison,

» Fait prendre un faux espoir sur de perfides gages,
» Et croire aux nœuds constants sur des serments volages.
» — Et ces autres, mon fils ? — Ceux de qui la tiédeur
» Rend aux amours vieillis quelques restes d'ardeur,
» Et dont par les ennuis les pointes émoussées
» Réveillent les langueurs de deux âmes glacées.
» — Et ces autres encor ? — Ceux qui de feux jaloux
» Font bouillonner le sang d'un amant en courroux,
» Et jettent sur son front la pâleur des Furies.

» Enfin, charmant les sens d'atroces barbaries,
» En voici dont les dards brûlent ces cœurs affreux
» Que tourmente l'attrait des plaisirs douloureux,
» Et dont les voluptés, de fureur enivrées,
» Ensanglantent le sein des Grâces éplorées [2].
» Un noir venin les trempe... » et l'enfant criminel
Les présente à sa mère avec un ris cruel.
Vénus, jetant un cri, s'enfuit épouvantée.

Sous les humides flancs d'une roche voûtée,
Une riche fontaine attendait qu'en son sein
Elle vînt se livrer aux délices du bain.

Les Grâces ont rompu de leur main diligente
Les nœuds qui soutenaient sa robe voltigeante ;
Et telle qu'on la vit, au sein des flots amers,
Sur une conque d'or bercée au lit des mers,
Nue, elle s'abandonne à la Nymphe limpide.
L'onde qui la revêt de son crystal liquide,
Tempérée au doux feu de cèdres allumés,
Exhale la vapeur de ses flots parfumés :
Sous ses contours polis ils blanchissent, bouillonnent ;
En cercles transparents autour d'elle rayonnent.

La Volupté tranquille y verse la douceur
De philtres amoureux qui pénètrent son cœur :
Il respire, pressé de battements timides ;
L'azur de ses regards nage en des feux humides ;
Et, de leur aiguillon, les volages Désirs
Chatouillent sa mollesse et charment ses loisirs.

Elle quitte le bain. Une vapeur errante
Dans la grotte répand sa chaleur odorante,
Et, voilant de Vénus les charmes embellis,
Se joue et l'environne, en ses mouvants replis,
De mystère, d'erreurs et de vagues images.

Comme on voit dans les airs fuir de légers nuages,
Ainsi fuit la Déesse, et, plus promptes encor,
Ses colombes d'argent ont déjà pris l'essor.

Mais Vulcain, tout noirci de cendre et de fumée,
Rentre, à pas inégaux, dans sa forge allumée ;
Lieu profond, habité de Cyclopes affreux.
Là, Bronte, et Pyracmon, Stérope aux bras nerveux [3],
Arment le triple foudre, aux Titans redoutable.
Au souffle mugissant d'Éole infatigable,
Le feu d'ardents brasiers croît ou se ralentit.
Sur les métaux domptés le marteau retentit :
L'antre enflammé vomit le fer de ses entrailles.
Le Dieu tient d'une main ses mordantes tenailles,
De l'autre il bat l'enclume à grand bruit résonnant,
Façonne l'or liquide et l'airain bouillonnant ;
Soit qu'à des Nymphes d'or, qu'il anime à sa flamme,
Son art donne la voix, le mouvement et l'âme ;
Qu'il forge ces trépieds, ouvrage étincelant,
Sur leur docile roue eux-mêmes se roulant [4] ;

Ou soit que, polissant l'égide de Bellone,
Il y grave la Peur, la Fuite et la Gorgone.

Maintenant, sur les murs de son palais d'airain,
Il trace en des lambris, merveille de sa main,
Son enfance difforme, odieuse à son père,
Et bientôt dérobée aux regards de sa mère,
Qui le lance du ciel dans le sein de Thétys.
On voit ses jeunes ans dans l'abîme engloutis,
Que recèle Eurynome en ses grottes profondes [5];
Et l'Océan sur lui roulant ses vastes ondes;
Et ce siège vengeur, aux perfides ressorts,
Qui de Junon punie enchaîna les efforts;
Bacchus lui demandant sa prompte délivrance;
L'hymen dont Jupiter flatta son espérance;
Minerve, qu'il outrage et qui lutte en ses bras,
Disputant à ses feux ses sévères appas.
De sa virginité l'orgueil inacessible
Oppose au Dieu brûlant sa froideur invincible,
Lui ferme tout passage en ses genoux pressés,
Et l'enflamme aux rigueurs de ses appas glacés.
Irrité de l'obstacle, il s'agite, il écume,
Aux chastes nudités s'embrase, se consume,
Et s'éteint, exhalant, sur ses charmes confus,
De fécondes ardeurs qu'égarent ses refus.
Elle fait éclater le dépit de son ame.
Son mépris jette aux vents les gages d'une flamme.....
Dont Érichthonius, guidant le char des cieux,
Est, pour sa honte encor, le fruit injurieux.

Tandis qu'autour de l'âtre où le fer étincelle,
Des Calybes fumants il excite le zèle,
Il aperçoit un arc, un carquois, et des dards
Restés sur une enclume et sur la terre épars.

« Sont-ce là vos travaux, Cyclopes infidèles?
» Vous forgez à l'Amour ces flèches criminelles
» Dont ma perfide épouse, au mépris de sa foi,
» A trop souvent armé ses charmes contre moi! »
Il dit, et jette au loin les flèches détestées;
Mais, tournant contre lui leurs pointes empestées,
Deux de ces traits vengeurs punirent son courroux.

Quels effets! quels transports féroces et jaloux
Soulèvent de ses sens les révoltes soudaines!
Il sent un fiel amer empoisonner ses veines;
Il appelle Vénus, et son cœur palpitant
D'un courroux plein d'amour s'enflamme en un instant.
En sa prompte fureur s'il trouve la Déesse,
Il va de ses baisers ensanglanter l'ivresse.....
Mais Vénus est absente, et l'insensé Vulcain
Dans l'antre abandonné court et la cherche en vain.

Telle qu'en son repaire, une hyène en furie,
Qui n'a plus retrouvé sa famille ravie,
Roulant autour de soi des regards irrités,
Perce d'horribles cris les bois épouvantés;
Tel, égarant au loin sa poursuite jalouse,
Vulcain cent fois rugit le nom de son épouse.
Ses cris de la caverne ont percé les détours :
Écho lui répond seule, au creux des antres sourds.
Il se hâte, il s'irrite; et pâlissant de rage :

« O colère! ô soupçon du plus indigne outrage!
» Infidèle! quel lieu te cache en ce moment?
» Tu te ris d'un époux, aux bras de quelque amant,
» Vile Déesse! ou Mars, ou Bacchus, ou Mercure,
» Déshonorent mon lit d'une nouvelle injure.....

» Qu'ai-je dit? Sais-je encor si tes feux criminels
» Ne te prodiguent pas au dernier des mortels?
» Les temples de Paphos, de Chypre, d'Amathonte,
» Coupables monuments élevés à ma honte,
» Disent tes trahisons, et quel impur encens
» Se plaît à respirer la fureur de tes sens.
» Ah! si je découvrais le rival que j'ignore;
» Tantale aux bords du Styx, où la soif le dévore,
» Ixion sur sa roue, expiant ses amours,
» Prométhée, aliment fécond pour les vautours [6],
» N'ont jamais aux enfers enduré le supplice
» Dont jouirait ma rage à punir ton complice! »
Il dit, quittant Lemnos, agité, furieux,
Et sur un char de flamme il monte dans les cieux.

Cruels moments perdus à suivre une infidèle!
Si l'Olympe n'a point de lieu qui la recèle,
Il ira, s'éclairant des torches d'Alecton,
La demander aux bords où commande Pluton.

Vénus ne descend point dans ces tristes abîmes!
La fougère, les bois, complices de ses crimes,
Douteux abri qu'Amour choisit pour ses desseins,
A l'Hymen vigilant cachent tous ses larcins.

C'est là que l'immortel confondra la parjure;
C'est là qu'on lui dérobe une furtive injure.
« Visitons les déserts; puissé-je y rencontrer
» Ces amants que ma rage est prête à déchirer!
» Les antres n'auront pas de refuges si sombres,
» Que, pour les découvrir, je n'en perce les ombres! »

A ces mots, dépouillant et sa forme et ses traits,
Vulcain n'est plus un Dieu; c'est l'horreur des forêts,
C'est un tigre; il s'apprête à dévorer sa proie.

Cet espoir fait briller, aux rayons de la joie,
L'opale de son œil farouche et flamboyant.
Ses flancs marqués de feux, et son dos ondoyant;
De ses ongles aigus la secrète menace;
Son port, mélange affreux de douceur et d'audace;
Ses pas souples et lents; ses bonds impétueux,
Plus prompts que les replis d'un dragon tortueux;
Sa rage tout à coup muette ou rugissante,
Aux rochers du Liban vont porter l'épouvante.

O Liban! ô déserts renommés à jamais!
Vos bois navigateurs, vos odorants sommets,
Vos rocs touchant les cieux, et vos riches vallées,
Rassemblaient de Sidon les filles désolées,
Dont les pleurs et les voix célèbrent tous les ans
Le trépas d'Adonis et ses jours renaissants.

Son monument funèbre est sur un char d'ébène,
Que d'Amours affligés un tendre essaim entraîne.

Belle de sa douleur, auguste de son deuil,
Vénus, l'urne à la main, précède le cercueil.
Un long crêpe flottant la dérobe à la vue:
Son cothurne paraît; sa gorge est demi nue;
Son sourcil immobile, élevé vers les cieux,
Sous le chagrin et l'ombre ensevelit ses yeux:
Telle qu'Aurore en pleurs, brillante de rosée;
Elle avance à pas lents, de larmes arrosée,
Et, languisante et pâle, est semblable à ces fleurs
Dont l'injure du soir efface les couleurs.
Des Nymphes de sa cour la foule est réunie.

Euterpe, aux doux accords de sa noble harmonie,
Conduit les chœurs sacrés, et mesure leurs pas:
Sur une lyre d'or s'arrondissent ses bras;

Le prélude éclatant dans les cordes résonne;
En ses yeux, sur sa tête, un feu divin rayonne;
Elle chante, et de l'aigle assoupi dans les cieux
Charme la foudre éteinte aux pieds mêmes des Dieux [7].

Elle chante Adonis, de qui la mort récente
Cause tous les regrets de Vénus gémissante.

Naguère de Diane illustre favori,
Aux périls de ces jeux ce héros aguerri
Signalait dans les bois son adresse intrépide.
Jeune et beau, c'est l'Amour sous les armes d'Alcide.

Un nuage, qui vole au gré d'heureux Zéphyrs,
Lumineux d'émeraude, et d'or, et de saphirs,
S'ouvre et descend Vénus sur de vertes collines.
Adonis, affrontant la pente des ravines,
Attaquait un lion, dominateur des bois;
Elle approche, l'appelle..... Il s'arrête à sa voix;
Un regard le captive; une force imprévue
L'enchaîne; il se prosterne, ébloui de sa vue.
Elle sourit, elle aime: il a lu dans ses yeux;
Ce n'est plus un mortel, c'est le rival des Dieux.
Cythérée abandonne et sa cour et son trône,
Ses îles, les bosquets où son fils la couronne.
Heureuse si, pour elle, en des transports si doux,
Le Temps ne fuyait point d'un vol prompt et jaloux;
Que des jours d'Adonis, malgré la Destinée,
Clotho filât toujours la trame fortunée!

Prévoyante, inquiète, elle oppose ses lois
A son noble penchant de porter le carquois;
Et dérobant son arc à sa main désarmée:
« Qu'importe que Diane et que la Renommée

» Des hôtes des forêts te nomment le vainqueur?
» Ah! jamais ta beauté, qui séduisit mon cœur,
» N'adoucira l'abord menaçant et sauvage
» Du lion dont la faim s'assouvit de carnage,
» Du hideux léopard, des panthères, des ours.
» Fuis leurs traces; ta vie appartient aux amours!
» Goûte en paix un bonheur qui sera mon ouvrage. »
Inutiles discours! son imprudent courage
Ne peut languir captif en de lâches loisirs :
Les travaux sont ses jeux, les dangers ses plaisirs.

Il sait qu'en un repaire, au penchant des montagnes,
Habite un sanglier, la terreur des campagnes.
Sa double dent d'ivoire ouvre et bois et buissons,
Fraye un passage affreux, fend les flots des moissons.
Sa course se trahit au bruit de ses ravages :
On investit partout ses retraites sauvages.
Sous l'épieu des chasseurs le monstre rugissant
Recule avec fureur et fuit en menaçant;
Il devance les chiens dont l'assaillit l'audace.
S'ils courent, plus hardis, haletants sur sa trace,
Terrible, il se retourne, et son poil hérissé
Brave leurs dents, la lance et le glaive émoussé.
Bel Adonis! tes jours vont payer ta victoire.
Ta main l'avait percé, quand du tranchant ivoire
L'atteinte vengeresse est entrée en ton flanc.
Tu meurs, hélas! la terre a déjà bu ton sang.

Malheureuse Vénus! au moment qu'il expire,
Sa langue qui se glace, et sa voix qui soupire,
Dit encore, « O Vénus! » et, de sa plainte émus,
Les rochers du Liban redisent, « O Vénus! » [8]
Que de pleurs! que devint son amante divine?
Amers et vains regrets! La pâle Proserpine,

Rivale de Cypris, le reçoit dans ses bras.
Mais si de vieux récits ne nous abusent pas,
Ses cris ont demandé que l'enfer lui renvoie,
Et le Cocyte ému relâche enfin sa proie.

De là ces tristes jours suivis de jours heureux,
Cette pompe, ces chants, ce culte douloureux!
Souvenirs d'un héros que pleure la Syrie,
Jusqu'à l'heure où Vénus le rappelle à la vie.

Mais déjà de l'Érèbe il est sorti vainqueur.
O Déesse! quel est le trouble de ton cœur!
Ta joie au sein du deuil qui voile tous tes charmes,
Tes yeux pleurant d'amour, souriant dans les larmes,
Délicieux torrents dont tu verses les flots,
L'ivresse et les transports mêlés à tes sanglots,
Ont du tendre Adonis ravi l'âme charmée.

Les Amours se jouaient sur l'herbe parfumée,
Voltigeaient à l'envi sous les verts arbrisseaux;
Comme on voit, au printemps, un jeune essaim d'oiseaux,
Tout craintifs, et du nid doux et légers transfuges,
Battre de l'aile et fuir, volant à leurs refuges.

Soudain l'air est troublé par des rugissements;
C'est Vulcain! il s'élance et fond sur ces amants.
Adonis en lambeaux redescend au Ténare,
Séparé de Vénus, dont le tigre s'empare.
Le Liban retentit des cris de la terreur :
Nymphes, bergers, tout fuit; et le monstre en fureur
Traîne, en la déchirant, sa proie épouvantée.

Une vaste caverne, obscure, inhabitée,
Est creusée en des monts, vieil honneur des déserts,
Les flancs ceints de torrents, le front chargé d'hivers.

Leurs rochers, dont le Temps laisse pendre les cimes
Sur des gouffres béants, sur d'immenses abîmes,
Forment de sombres tours, de nocturnes abris,
Des noirs palais d'Écho silencieux lambris.
Une source, en cascade à grand bruit épanchée,
Descend du haut Olympe où son urne est cachée,
Et son crystal bleuâtre, étincelant et pur,
Couvre leur nudité d'un vêtement d'azur;
Elle écume; et s'ouvrant des routes mugissantes,
Gronde, et roule aux enfers ses vagues blanchissantes.

Tel est le lieu sauvage où Vulcain te conduit,
Tendre Vénus! déja les voiles de la nuit
Ont attristé le ciel, où s'allume un orage;
Le ciel si favorable, alors que sans nuage
Brille Phébé, couvrant de ses rais lumineux
Des forêts, des buissons le dédale épineux!

Ah! faut-il révéler ces terribles mystères
Dont Vulcain effraya les rochers solitaires?

Dans l'antre où, plein de rage, il a traîné Cypris,
Les Amours ont jeté de lamentables cris;
La Dryade des monts a frissonné de crainte;
Eole soupirant a fait mugir sa plainte.

La Déesse ignorait que d'un tigre en courroux
L'enveloppe cachât son immortel époux.

Prêt à la déchirer, le monstre en sa colère
Disperse les débris de son deuil adultère.
Cent charmes, que le crêpe avait ensevelis,
De désordre, d'effroi, de pâleur embellis,

Prêtent leur doux éclat à la tendre victime.
Ses soupirs, ses sanglots, le dirai-je sans crime?
Du Dieu changeant soudain les fureurs en plaisirs,
Allument dans ses yeux de féroces désirs.
Tout à coup il rugit, il s'élance, et sur elle
Roule d'affreux regards où sa flamme étincelle.
Déjà sa dent aiguë et ses ongles sanglants
Ont insulté son sein et pénétré ses flancs;
En proie aux feux cruels de son époux sauvage,
D'un douloureux hymen elle subit l'outrage.
Ses yeux, des doux plaisirs interprètes charmants,
Ses yeux n'expriment plus que d'horribles tourments.
Tremblante, évanouie, et de larmes baignée,
Nue, aux pâles rayons de Diane indignée,
Elle charme le tigre épris de ses douleurs.
Il gronde, mord, déchire, et s'enivre de pleurs;
Sa langue les recueille, et flatte avec rudesse
Son beau col offensé de son âpre caresse.

L'Imortelle succombe, et croit, au rang des morts,
Voir la nuit de l'Érèbe, et le Styx et ses bords,
Et les tristes flambeaux des filles infernales,
Éclairant de son lit les voluptés fatales.

Tel qu'Ajax, tout couvert du sang qu'il a versé,
Veut échauffer un sein que l'horreur a glacé,
Cassandre, que flétrit sa rage meurtrière,
Lève ses yeux qu'en vain enflamme la prière,
Lève ses yeux au ciel; car les Grecs inhumains
Avaient de fers pesants chargé ses faibles mains [9] :
Le vainqueur, sur l'autel, tient la vierge attachée,
Et jouit en courroux de sa fleur arrachée!

Vénus ouvre les yeux..... O changement soudain!
Vulcain, le menaçant et terrible Vulcain,

Se dévoile et s'écrie : « O trop douces vengeances,
» Qui n'égaleront point mes maux, ni tes offenses!
» Ces barbares transports te semblent odieux :
» Mais quand, souillant mon lit d'amours injurieux,
» Ton ivresse infidèle excitait mes alarmes,
» Tes ris, non moins cruels, se raillaient de mes larmes,
» Et les emportements de ton cœur égaré
» Se plurent aux douleurs dont j'étais dévoré.
» Ah! la fureur du tigre attaché sur sa proie
» Est moins aveugle encor que cette atroce joie!
» Ces ongles, dont tes cris attestaient le courroux,
» Blessent moins que le trait qui perce un cœur jaloux! »
Il dit; et sur Vènus... Que vois-je? ô Dieu barbare!....
Je frissonne.... l'horreur me saisit et m'égare.....
Sombre Hécate, que suit le Mensonge et la Peur,
C'est toi qui m'as troublé d'une noire vapeur.

Mais l'Orient s'allume, et déjà tu t'éveilles,
Aurore! au pur éclat de tes couleurs vermeilles
Se dorent les vapeurs fuyant à tes regards.
Ta main a soulevé le voile des brouillards.
Des côteaux éclairés tu domines le faîte;
Et des lis sous les pieds, des roses sur la tête,
De perles rayonnante, humide encor de pleurs,
Tu t'avances; tes pas font clore les fleurs.

Enflammez mes esprits d'un aimable délire,
Muses, et pardonnez aux crimes de ma lyre.

NOTES

1 'Ακιδας δ' εβαπτε Κυπρις
Μελι το γλυκυ λαβουσα.

(ANACRÉON, *ode* 45).

2 Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
Pour des beautés si simples, si timides,
De se débattre en des bras homicides,
De recevoir les baisers dégoûtants
De ces félons de carnage fumants! etc.

(VOLTAIRE, *Pucelle,* chant II).

3 *Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,*
Brontesques, Steropesque.... etc.

(VIRG. *Æneid.* lib. VIII, v. 424).

4 Homère, *Iliade,* liv. XVIII.

5 Homère, *ibidem.*

6 *Fecundum jecur.*

(HORAT.).

7 Pindare, *Pyth.* I.

8 *Eurydicen toto referebant flumine ripæ.*

(VIRG. *Georg.* lib. IV, v. 527.)

9 *Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra;*
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.

(VIRG. *Æneid.* lib. II, v. 405).

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CETTE SÉRIE

Avertissement 1

La nouvelle édition du *Songe de Poliphile* (Paul de Saint Victor) 7

L'*Athys* de Catulle ; notice, texte et traduction (Alcide Bonneau) 21

Des relieurs et de la reliure (Mercier). 32

Fragment d'une *Vie de Jésus,* de Pierre Arétin (Alcide Bonneau) 35

Une Valseuse dans le cénacle romantique, poésie d'Alfred de Musset. 47

Des fioritures typographiques (à propos du Catalogue de l'Exposition du *Cercle de la Librairie).* 49

Le *Capitolo del Forno,* de Mgr. Giovanni della Casa, archevêque de Bénévent ; notice, texte et traduction (Alcide Bonneau) 52

Correspondance au sujet de la poésie d'Alfred de Musset (Jules Troubat). . . . .

Rectifications (procès des *Dialogues* de l'Arétin) . . . 76

La vraie manière de traduire les poètes. *Horace et Lydie ;* Canzone de Pétrarque *A la fontaine de Vaucluse* (Joseph Boulmier) 77

Une petite remarque lexicologique à propos du mot *Couvent* 101

La première édition de *Justine ou les malheurs de la vertu*, roman du marquis de Sade (ALCIDE BONNEAU). 105

La Préface de *Mademoiselle de Maupin*, dans l'édition originale et dans les éditions actuelles. 156

Les *Quatre Métamorphoses*, poëmes, par Népomucène Lemercier (texte complet) 165

